ALPHONSE DAUDET

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR, 11, RUE DE GRENELL

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS DANS LA **BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER**

à 3 fr. 50 le volume.

GERME ET POUSSIÈRE (2e mille) 1

HŒRÈS (3e mille) 1

L'ASTRE NOIR (3e mille) 1

LES MORTICOLES (21e mille) 1

LES KAMTCHATKA (8e mille) 1

LES IDÉES EN MARCHE (2e mille) 1

LE VOYAGE DE SHAKESPEARE (6e mille) 1

SUZANNE (11e mille) 1

LA FLAMME ET L'OMBRE (6e mille) 1

Il a été tiré 5 exemplaires sur papier du Japon et 15 exemplaires sur papier de Hollande.

Paris. — L. MARETHEUX, imprimeur, 1, rue Cassette

LÉON A. DAUDET

PHONSE DAUDET

> « A quoi servent les mots pour ce qu'il y a de vraiment senti, en douleur, en passion ?... »
>
> (A. Daudet, *Œuvres posthumes*.)

CINQUIÈME MILLE

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1898

Je dédie ce livre à Madame Alphonse Daudet, ma mère bien-aimée, qui aida et encouragea son mari dans les bonnes comme les mauvaises heures, créa autour de lui cette atmosphère de tendre recueillement où il put vivre, travailler, mourir, à l'abri d'une âme pure, rêveuse et tranquille.

Léon DAUDET.

1er mai 1898.

AVANT-PROPOS

Sa tombe est à peine fermée et je me mets à écrire ceci. Je le fais d'un cœur vaillant, brisé par une douleur atroce, car celui dont je parlerai ne fut pas seulement un père et un mari exemplaire. Il fut aussi mon éducateur, mon conseiller et mon grand ami. Il n'est pas une ligne de moi que je ne lui aie lue aussitôt écrite, il n'est pas une de mes pensées dont je ne lui aie demandé la valeur, il n'est pas un de mes sentiments dont je lui aie caché la force ou la naissance.

Cette vie que je tenais de lui et dont il me faisait chaque jour comprendre la dignité et l'importance, cette vie ardente d'amour pour sa beauté intellectuelle et morale, cette vie qu'il guidait scrupuleusement, jalousement, et qu'il enorgueillissait par son exemple, je la lui présentais à mesure pour

qu'il la jugeât et la fortifiât. Maintenant mêm qu'il n'est plus, mon chéri, et par cette nuit dou blement noire où je marche vers sa lumière, c'es d'après le son de sa voix, d'après le feu tendre d ses regards que je persévère en ma tâche.

Mon cœur déborde; je l'ouvrirai. Tant de chose belles et nobles, qu'il m'a dites, frémissent en mo cherchant une issue; je les laisserai s'éparpille vers ses admirateurs innombrables. Ceux-ci n'ont rien à craindre. Leur doux consolateur fut sans tache. Si je me retourne en arrière sur la route âpre déjà, quoique brève de mon existence, je le vois calme et souriant, malgré ses tortures, d'une indulgence qui, à certaines heures graves, m'a jeté tremblant d'admiration à ses pieds.

Et ce n'est pas seulement par ce qu'il fut pour moi, pour mon frère, ma sœur, ou ma mère que je l'aime, c'est aussi et surtout pour son humanité si profonde qu'il en brillait d'une splendeur sereine, pour sa large et pitoyable compréhension de toutes choses et de toutes gens, telle que rarement certes elle parut ici bas, jamais dans un plus beau modèle.

C'est pour vous que j'écris, jeunes gens, pour

s aussi vieillards, hommes faits ou femmes, r vous, de préférence, déshérités que le monde ıte, vagabonds, malheureux ou incompris. La veille de cet écrivain fut qu'à tous autres il 'éra les humbles. C'est de leurs pâles fleurs l fit sa grande couronne. C'est en soulageant détresse par le verbe et l'action discrète qu'il ıa le circuit des cœurs et créa, pour sa dure ıue, comme une compréhension nouvelle. ircuit du sang le plus généreux! Je n'ai vu ı père irrité que lorsqu'on faussait la justice. l n'abandonnait celle-ci que par l'entraînement ı pitié. Et son école enfin venait de la douleur l supporta héroïquement pour l'amour des s et l'honneur de la vie humaine.

e rien gâcher, ne rien détruire, c'était son tuelle devise. Je m'en inspire auprès de son beau. Je ne dois point être le seul à bénéficier on expérience. Je ne dois point être le seul à liriger d'après son exemple. Je crois l'imiter urd'hui en écartant ces voiles obscurs qui ndent après l'agonie, laissant l'œuvre seule neuse. D'ailleurs son œuvre venait de lui, me son souffle ou son geste. Et pour que

vous le connaissiez mieux, pour que vous l'aimiez davantage, vous tous, petits ou grands dont il enchanta la misère, j'abandonne en partie mon privilège filial, je vais laisser parler ces voix dont l'hérédité et l'affection paternelle ont empli mon âme respectueuse.

ALPHONSE DAUDET

CHAPITRE PREMIER

HIER ET AUJOURD'HUI

DERNIERS MOMENTS

Il y avait certes de longues années que mon père était malade. Mais il supportait si vaillamment ses souffrances, il acceptait avec une si souriante résignation la vie réduite, que nous avions fini, ma mère, mon frère et moi-même, par nous délier un peu de l'extrême inquiétude d'autrefois, alors qu'il débutait dans la douleur.

Tel quel, marchant au bras de l'un de nous, appuyé sur sa canne à bec d'argent, au sujet de laquelle il conta à notre sœur et à son petit-fils tant d'histoires merveilleuses, tel quel, la tête droite, l'œil vif, la main tendue vers l'ami qui

entrait, il faisait la joie, la vie de la maison. Il le tenait serrée autour de lui cette famille qu'i chérissait et illuminait des plus doux regards, i l'abritait de sa force morale immense, toujour intacte, même grandissante. Il créait une atmos phère de bonté et de confiance à laquelle les pl froids, les plus fermés n'échappaient point.

J'en appelle au témoignage des innombrabl amis, camarades de lettres, inconnus qui venaien rendre visite à l'écrivain. Ils le trouvèrent imman quablement prêt au conseil, au service, prêt à l précieuse parole qui entr'ouvre la confidence apaise et guérit.

Nul ne sut comme lui le chemin des cœurs. I avait eu des débuts difficiles et son extrême sensi bilité, dont j'essaierai bientôt l'analyse, lui repré sentait avec un relief et une vigueur de détai inouïs, toutes les difficultés, toutes les rebuffades toutes les hontes. Lorsqu'un homme était devan lui, le visage en pleine lumière, il le devinait, le jugeait avec une précision magique, mais il s'abs tenait de paroles, ne se servait que de ses yeux doux, voilés, si pénétrants. « Son regard réchauf fait », telle est l'expression qu'en ces jours de deuil j'ai retrouvée sur tant de lèvres, et j'en admirais la justesse. Aussi l'aveu, ce baume des âmes qu'a closes l'indignation ou le mépris, con solation des affligés, des abandonnés, des révoltés

l'aveu sortait sincère des poitrines les plus rudes. et les oreilles de mon bien-aimé ont entendu d'étranges confessions.

Je crois aussi qu'on devinait en lui une véritable ferveur d'indulgence. Il devait à son sang catholique l'amour du pardon et du sacrifice. Il croyait que toute faute se rachète, que rien n'est absolument irréparable en face d'un repentir sincère. Tant de malheureux sont prisonniers du mal qu'il ont causé et ne recommencent que par détresse! Mon père avait un suprême argument : il se montrait lui-même, frappé en pleine gloire, se maintenant par la volonté. Il s'offrait en exemple et sa force était telle que bien peu résistaient.

Aussi, quelle éloquence intime! Ses paroles et ses intonations demeurent intactes dans ma mémoire. Son timbre n'était pas le même lorsqu'il contait quelque histoire, en termes déliés, splendides et précis, ou lorsqu'il s'adressait à une souffrance. Il se servait, en ce dernier cas, de mots d'abord assez vagues, plutôt chuchotés que parlés, accompagnés de gestes d'une persuasion discrète. Peu à peu, avec des précautions et une délicatesse infinies, cela s'accentuait, se rapprochait, enserrait l'être de mille petits liens sensibles et insensibles, réseau ténu et minutieux du cœur, où le cœur bientôt battait plus vite. Ainsi faisait-

il le stratège. Et ce que je ne puis exprimer, c'est la spontanéité, la grâce irrésistible de ces manœuvres demi-méthodiques, demi-instinctives et dont le dernier résultat était de soulager une misère.

Il attendait beaucoup du silence. En ce silence vibraient ses dernières paroles qui gagnaient air de la grandeur. J'en vois certains debout devant sa table, les yeux humides, les mains tremblantes. J'en vois d'assis, mais tournés vers lui dans un mouvement de reconnaissance, étonnés d'une pareille sagesse. J'en vois d'intimidés, de bégayants qu'il savait rassurer d'un sourire. Ou bien, attendant l'effet de son discours, il feint chercher une feuille de papier, sa plume, sa pipe, son monocle sur sa table toujours encombrée.

Dépositaire de tant de secrets, mon père l garda pour lui seul. Il les a emportés dans tombe. Souvent je devinais certaines choses, mais lorsque je le questionnais, il m'échappait tendrement et raillait ma curiosité.

Tout au loin, tout au fond de ma petite enfance j'aperçois la bonté de mon père. Elle se manifest par des caresses. Il me serre contre lui! Il i conte de si belles histoires! Nous nous promenoı dans les rues de Paris et tout a un aspect de fête

Je sens la tièdeur du soleil, puis une autre tiédeur plus douce et proche de moi, qui m'est transmise par la chère main robuste. Je sens dans ma poitrine étroite quelque chose de matériel et d'exquis par quoi ma respiration est plus vive et que j'appelle déjà le *bonheur*. Et je me répète en marchant que *je suis très heureux aujourd'hui*. Mon père me parle. Il n'a pour moi ni traits, ni visage, il n'a pas de nom; il n'est pas glorieux. Il est tout simplement *mon père*. Je l'appelle souvent *papa, papa*, pour la simple joie de ce mot auquel se rattachent pour moi tous rudiments d'idées brillantes et sensibles. Je l'interroge sur tout ce qui passe pour entendre le son de sa voix qui me paraît la plus belle musique, en accord avec l'allégresse, la lumière et tous mes désirs.

Nous passons par des places pleines de monde, nous entrons dans de grandes maisons. Ceux qui nous accueillent sont gais et toujours papa les fait rire. Je comprends à merveille qu'il y a en lui quelque chose de plus que dans les autres. C'est vers lui qu'on se tourne, c'est à lui qu'on s'adresse.

Nous sommes, lui, ma mère et moi, dans le cabinet de travail. Nous habitons alors, 24, rue Pavée-aux-Marais, l'ancien hôtel Lamoignon. Il y a encore du soleil, cette fois sous forme d'un grand filet jaune qui prolonge les dessins du tapis et que

je m'obstine à faire reluire en le frottant avec ma main. Ma mère est assise et écrit. Mon père écrit aussi, mais debout, sur une planchette fixée au mur. Parfois il s'interrompt, se retourne, interroge ma mère. A la façon dont ils se regardent, je devine leur mutuelle confiance. Parfois il quitte son poste, marche de long en large, à grands pas, répétant à mi-voix des phrases que je sais être *son travail*. Ils font partie de mon atmosphère enfantine ces colloques de mon père avec lui-même lorsqu'il « se plonge dans son travail ». Cette expression me fait souvent rêver. Mais le labeur le plus acharné ne l'empêche pas, lorsqu'il passe près de moi, de me soulever dans ses bras, de m'embrasser, de me poser debout sur un fauteuil ou sur la table, exercice dangereux et charmant où j'ai pleine confiance en sa force.

Parmi tous mes camarades, il est celui qui sait le mieux jouer. Nous avons, dans un coin, un grand tas de boulettes de papier pour faire *la bataille de neige*. Nous avons un angle du salon où deux fauteuils juxtaposés forment notre *réelle* cabane, où nous ne redoutons point les sauvages, où croissent en abondance les fruits des îles fortunées.

Lorsque l'hiver nous groupe autour du feu, l'abri de Robinson se trouve entre les genoux mêmes de mon père. Le toit de la cabane, c'est son éternelle couverture qui prend les formes les plus

étranges, les destinations les plus imprévues. L'état de mon esprit est double. Je sais que mon père imagine, qu'il tient les fils de l'intrigue, cependant je crois en mon rôle, j'habite avec lui une contrée solitaire qu'éclaire un terrifiant incendie.

Chose douloureuse, plus tard, bien plus tard, il y a un an et demi, alors que j'avais la fièvre typhoïde, que mon père me veillait chaque nuit, ma pauvre tête vague et flottante ranimait ces souvenirs lointains; telle qu'une convalescente infirme, ma mémoire s'en allait cueillir ces fleurs de mon extrême jeunesse. Je refaisais la route des années et je considérais avec une inexprimable tendresse le beau visage tourné vers moi sous la lueur de la lampe. Il ne me semblait point changé.

Souvent il m'a rappelé depuis nos promenades dans les champs à mi-côte qui forment la vallée de Champrosay. Pieux chemins, chemins de mon cœur! J'avais quatre ans à peine. Mon père me tenait par la main. Je me figurais le guider et je lui répétais sans cesse : « Prenez garde, papa, aux petites pierres. » Depuis, ô destinée, il eut besoin de mon bras d'homme! L'on passait par les mêmes sentiers, devenus doucement mélancoliques. Par les prés, les plaines de l'automne, dont

il célébrait la noblesse en quelques phrases intin et courtes, par les ruelles de genêts et d'herbes milières, nous nous remémorions ces heures f giles. Le passé joignait le présent. Notre sile1 était chargé de regrets, car nous avions formé plus beaux rêves : voyages à deux, voyages pied, toutes les émotions, toutes les surprises c mon ami tirait des moindres épisodes. La mala rendait ces choses impossibles :

« Sais-tu, Léon, sous quel aspect je vois routes? comme des issues à ma douleur. Fi m'évader à un tournant. Comme elles sont bell ces longues routes roses de France que j'aur tant aimé parcourir avec toi et ton frère ! » levait ses yeux noirs avec un gros soupir et sentais mon amour pour lui s'augmenter d'u pitié immense.

Au sortir de l'enfance, mon père est toujo devant moi, fier et vaillant et paré par la glo naissante. Je sais qu'il écrit de beaux livres, et amis le félicitent, ses grands amis que j'appe *les géants*, qui viennent dîner à la maison, *m sieur Flaubert*, *monsieur de Goncourt*, *monsie Tourguenef*. Je l'aime beaucoup, monsieur Fl bert. Il m'embrasse avec un gros rire. Il s'expri très fort et très haut, en frappant des coups poing sur la table.

Lorsqu'ils sont partis, on parle d'eux avec admiration.

Puis mon éducation commence. Mon père et ma mère la font tout entière. Voici seulement deux souvenirs :

Nous sommes à la campagne en Provence, chez nos amis les Parrocel. Par une matinée admirable, vibrante d'abeilles et de parfums, mon compagnon a pris son Virgile, sa couverture et sa courte pipe. On s'installe au bord d'un ruisseau. L'horizon d'une clarté divine, où tremblent des lignes dorées et roses, se rehausse de fins cyprès noirs. Mon père m'explique les *Géorgiques*. Voici que la poésie m'apparaît. Et la beauté des vers, et le rythme de la voix chantante et l'harmonie du paysage pénètrent mon cœur d'un seul coup. Une immense béatitude m'envahit, je me sens tout gonflé de larmes. Comme il sait avant moi ce qui se passe en moi, il me serre dans ses bras, il augmente le prodige et prend part à mon enthousiasme ; je suis ivre de beauté.

Maintenant, c'est le soir. Je rentre du lycée après plusieurs classes de philosophie. Notre maître Burdeau vient de nous analyser Schopenhauer avec une incomparable puissance. Les images noires m'ont labouré l'âme. Positivement, j'ai mordu là au fruit de la mort et de la détresse. Par quelle disproportion les mots du sombre

penseur ont-ils, dans ma cervelle impressionnable, acquis subitement cette valeur réelle? Mon père a compris mes terreurs. Je ne lui ai presque rien dit, mais il a vu naître en mes regards quelque chose de trop dur pour un adolescent. Alors, il me prend comme autrefois. Il m'approche lentement; et lui, déjà rempli de sombres présages, me célèbre la vie en termes inoubliables. Il me parle du travail qui ennoblit tout, de la bonté rayonnante, de la pitié où l'on trouve un refuge, de l'amour enfin, seul consolateur de la mort, que je ne connais que de nom, qui va bientôt m'être révélé et m'éblouira d'allégresse. Que ses paroles sont fortes et pressantes! De cette vie, où je m'aventure, il fait un radieux tableau. Les arguments du philosophe tombent un à un devant son éloquence; cette première et décisive attaque de la métaphysique allemande, il la repousse victorieusement.

Depuis cette inoubliable soirée, je me suis gorgé de métaphysique, et je sais qu'un subtil poison s'est glissé par là dans mes veines et dans celles de mes contemporains. Ce n'est point par le pessimisme que cette philosophie est redoutable, mais bien parce qu'elle nous écarte de la vie et submerge en nous l'humanité. Je regrette amèrement de n'avoir point fixé le discours de mon père. Il serait, pour beaucoup, un réconfort.

J'atteins ainsi les dernières années, ne m'arrêtant qu'aux stades lumineux de cette vie filiale, d'où dépend mon être tout entier. Si je parle de moi, c'est encore de *lui* qu'il s'agit, car je fus son champ d'expérience, hélas! parfois revêche et sans moissons.

Mon père eût souhaité pour moi la carrière des lettres sous la forme de l'enseignement. Élever de jeunes esprits jusqu'aux idées, les suivre pas à pas, former en eux la morale et développer la puissance sensible, lui semblait le plus beau des devoirs. Il admirait tous ceux qui, à notre époque, ont pris, comme il le disait, « charge d'âmes », et il témoignait à mes maîtres de Louis-le-Grand, MM. Boudhors, Chabrier, Jacob, etc., une sympathie et un respect dont la plupart, sans doute, se souviennent. Comment et pourquoi la destinée m'entraîna-t-elle d'abord vers la médecine, voilà ce que j'examinerai autre part. Ses maladies à lui et les visites aux grands docteurs y furent sans doute pour quelque chose, tant la jeunesse est impressionnable.

Mais le jour où cette carrière me rebuta, où je me dégoutai du charnier, des examens et des concours, il respecta mon évolution. Mes premiers essais littéraires, que je lui lus aux eaux de Lamalou, furent résolument encouragés par lui et, dès ce moment, entrant dans une allée où

il avait planté et fait croître de si beaux arbres, je profitai chaque jour de ses conseils et de son expérience.

Dans son curieux exemplaire de Montaigne qui ne le quittait jamais, qui superpose sur ses pages jaunes et vertes les empreintes de maintes stations thermales, dans ce livre où il puisait tout enseignement et tout réconfort, je trouve, marqué et annoté avec un soin spécial, le fameux chapitre : *De la Ressemblance des Enfants aux Pères*. Sans doute, depuis plusieurs années, il sentait s'éveiller en moi et presque à mon insu cet étrange « démon littéraire » auquel il n'est point permis d'échapper. Quand je me confessai à lui de ce zèle nouveau qui m'envahissait, il me tint un bien beau discours que je me rappelle parfaitement. Cela se passait dans une chambre d'hôtel banale et nue. Ma mère avait dû rester à Paris, par une circonstance exceptionnelle, auprès de mon frère Lucien et de ma toute jeune sœur Edmée. Il me parla près de mon cœur, près de mon esprit, comme il savait le faire, avec une gravité émue. Il me représenta les charges de cette profession d'homme de lettres, où l'on n'a pas le droit d'être un artiste pur, où l'on est encore responsable de ceux qui vous lisent et que l'on trouble. Il ne me cacha pas les difficultés nombreuses et variées que je rencontrerais sur ma route, en admettant

même que le succès me favorisât, « ce qui est rare ». Il joignit à cela quelques préceptes très simples, mais si vrais, sur la sincérité et l'effort du style, la part de l'observation et de l'imagination, l'architecture d'une œuvre, la méthode et le relief des personnages et des tempéraments.

Je l'écoutais avec religion. Je comprenais qu'il me livrait là le long résultat de sa patience et le meilleur de son esprit. Vers cette époque, le soir, de chambre à chambre et de lit à lit, nous lisions à haute voix du Pascal. Il m'offrait ce maître sublime, à côté de son cher Montaigne, non comme un exemple trop haut, mais comme un excitant perpétuel. Il m'entretint aussi de sa souffrance, d'une façon presque philosophique, afin de ne point m'attrister, et il m'insinua que la littérature était un soulagement pour une multi tude d'âmes inexprimées qui trouvent en elle un miroir et un guide. Il me cita les modèles plus proches de Flaubert, des frères de Goncourt. Il conclut par un éloge de la vie sous toutes ses formes, même douloureuses.

La lampe baissait, mais éclairait encore son fier et délicat visage. Je suivais ses paroles jusqu'à leur source et aux motifs profonds qu'il me taisait, avec une sorte de confiance sacrée. Il y avait entre nous deux un peu de joie et beaucoup de crainte. Je ranime, en les évoquant, ces heures décisives.

Depuis ce jour jusqu'à sa fin, il ne cessa de me conseiller, de m'éclairer, de me guider. Nous avions une telle habitude de la causerie que j'interprétais ses silences, et qu'un seul mot de lui me valait de longues phrases. Il me fut désormais sans trêve un critique impartial et tendre.

Dans ces dernières années, la crainte de le perdre m'envahissait, mais me rendait, par un triste privilège, attentif à ses moindres paroles. C'est ce qui me permet d'écrire ce livre. J'ai vécu comme dans un sanctuaire où brillait une flamme perpétuelle. Notre jardin de Champrosay et son cabinet de travail sont peuplés de conversations où je me bornais à l'interroger sur les grands problèmes humains. J'essaierai de donner l'idée de son langage bref, elliptique et pittoresque, se rapprochant beaucoup du regard par l'intensité, la rapidité, l'accumulation des images. Certes, le romancier fut puissant, et l'avenir le montrera davantage, mais l'homme n'avait pas son pareil pour le trésor d'expérience et de vérité qu'il monnayait de l'aube à la nuit.

Ses amis connaissaient sa divination. Il analysait les événements les plus lointains, les plus divers, avec une perspicacité presque infaillible. Ses rares erreurs devenaient pour lui autant de motifs d'observations nouvelles. Sa pitié et sa charité

rehaussaient de grâces ironiques, mêlaient les larmes au sourire. A notre table de famille, entre ma grand'mère qu'il adorait, sa femme qu'il admirait plus que tout, sa petite fille et ses deux fils, à notre chère table que sa disparition laisse vide et silencieuse, il se mettait autant en frais que pour une réunion d'amis.

C'est là que la mort est venue le prendre le 16 décembre 1897, pendant le dîner. J'étais arrivé un peu en retard ; je trouvai notre petit monde réuni comme à l'ordinaire dans le cabinet de travail. Je lui donne le bras jusqu'à la salle à manger et je l'asseois dans son grand fauteuil. Il commence à causer en prenant le potage. Rien dans ses mouvements ni dans sa façon d'être n'annonçait une telle catastrophe, quand tout à coup, dans un bref et terrible silence, j'entends ce bruit affreux, que l'on n'oublie pas, un râle voilé suivi d'un autre râle. Au cri de ma mère, on s'élance. Il a rejeté la tête en arrière, sa belle tête déjà couverte d'une sueur glacée, les bras défaillent le long du corps.

Avec des précautions infinies nous le soulevons, mon frère et moi. Nous l'étendons sur le tapis. En une seconde, voici l'horreur funèbre pour notre malheureuse maison, voici les gémissements et les plaintes et les supplications vaines à celui qui sut nous donner tout, sauf un petit peu plus de lui-

même. Les médecins arrivent en hâte. Le docteur Potain, qui l'aimait, tente le possible et l'impossible. Affreux et déchirant spectacle d'un corps qui nous prêta la vie, de qui la vie s'est enfuie en éclair; tant de beauté, de douceur, de bonté, de pitié, tant de généreux enthousiasme ne sont plus pour nous qu'un souvenir...

Une heure plus tard il repose sur son lit, beau comme son image en nos cœurs, parmi les sanglots étouffés, à la lueur immobile des flambeaux. Les liens qui nous attachent à lui ne se rompront que par notre mort, mais il se perdent maintenant dans les ténèbres. Nos mémoires deviennent des tombeaux où sont ses gestes et ses paroles et ses regards et sa tendresse. L'amour ici-bas ne retient personne. La vertu ne retient personne. Le génie ne retient personne. Mais comme, brisé de désespoir, je me penchais vers son front si pur, il me parut entendre ceci : *Console-toi. L'exemple demeure.*

CHAPITRE II

VIE ET LITTÉRATURE

Mon père n'a jamais séparé la *vie* de la *littérature*. C'est le secret de son influence. L'art, pour lui, c'était l'achèvement. Créer des types et libérer des cœurs, voilà ce qu'il souhaitait avant tout.

Il m'a conté maintes fois que l'amour de la vie dévora sa jeunesse et qu'il dut à ma mère « son collaborateur dévoué, discret et infatigable », de ne point dissiper follement les dons reçus de la nature qu'il employa plus tard d'une manière si noble. Il ne pensait guère à la gloire et laissait réservée cette grave question de l'avenir qui attend les œuvres des morts.

Je lui lus un jour une phrase de Lamartine, dans le *Cours de littérature*, qui le frappa, qu'il me fit répéter, comme lorsqu'il ensemençait sa mé-

moire. Le poète y signale : « ce merveilleux frisson de sensibilité, présage du génie, s'il ne sombre dans la passion. » Ce frisson de sensibilité, mon père l'estimait la source de toute œuvre durable. Dans certains articles nécrologiques, par ailleurs bien intentionnés, j'ai lu cette phrase qui m'a fait sourire qu' « Alphonse Daudet n'était point un penseur ». Penseur à la façon pédante, faiseur d'abstractions et jongleur du vague; cela, certes, il ne le fut jamais. Mais j'ai là, sur ma table, ses cahiers de notes, où journellement, infatigablement, avec un scrupule et une patience incroyables, il inscrivait l'incessant travail de son cerveau. On trouve de tout dans ces petits livres, recouverts de moleskine noire, griffonnés en tous sens, raturés sur la page, lorsque cette page avait servi. C'est d'abord un tumulte, un bourdonnement, un frémissement singulier et j'imagine que cette belle âme s'est révélée là tout entière, avec ses soubresauts, ses tourbillons, départs et retours, ses flammes brèves ou ses nappes de feu. Puis, avec beaucoup d'attention, on distingue une sorte de rythme, un mouvement harmonieux de l'esprit qui part de la sensation simple, s'inspire de tableaux pittoresques, visions de voyag rêves ou souvenirs, traverse ces régions colorées et sonores où s'accomplit le miracle de l'art, où une impression vive devient, par le mystère

de la genèse, l'origine d'un livre ou d'une pièce. Ensuite le ton s'élève. Cela reste vivant et clair, mais devient plus serré, plus précis. Les mots, gonflés d'expérience, juxtaposés sans lien apparent, néanmoins selon une attraction profonde, telle que les couleurs ou les traits dans une ébauche de Velasquez ou de Rembrandt, les mots d'un réalisme parfois cruel, tremblants d'angoisse et de sincérité, paraissent, ainsi que des visages, modelés par le cœur et les sens, éveillent des réflexions innombrables. Et de cette manière abrégée, de cette cohésion qui vibre, de ce tissu de chair et de nerfs sortent d'étonnantes formules, de fulgurants témoignages sur soi-même, d'une généralité plus grande que ces idées détachées de l'homme où se perd la métaphysique.

En résumé, ce travail d'analyse perpétuelle, d'une bonne foi qui va jusqu'au cri, montre dans la pensée de l'écrivain une ascension, une épuration continues, un zèle de porter la lumière par tout le ténébreux réseau de l'être, et comme une idéale patience.

Il y a plus que de la patience. Il y a de l'esprit de sacrifice. Je disais parfois en riant à mon père : « Comme tu es de sang catholique ! » Ces cahiers nous dévoilent, en dernier examen, l'état de sensibilité complexe d'une âme où le dogme s'est sans doute obscurci, mais où la religion a laissé

son empreinte en ce qu'elle offre de touchant (d'implacable. Il est dur de se scruter sans relâch(il est dur d'inscrire sans réserve tout ce que l'o éprouve, tout ce que l'on subit. Les jeux de la v: et de la mort, la lente attaque de nos tissus, le d(roulement de nos espoirs, de nos désillusions, so1 un effroi pour la plupart des hommes. L'ultim terreur est de nous-mêmes. C'est cette terreu1 ce sourd besoin de s'évader de la conscience q1 nous rend somnambules, hésitants devant l confession que notre cœur fait à notre cœur par l silence des nuits et des jours, comme nous m(nons notre vie obscure. Les plus forts demeure1 des enfants dans le berceau d'une ignorance qu'il engourdissent volontairement, qu'ils maintie1 nent muette et ténébreuse.

Montaigne, Pascal et Rousseau, trois admira tions forcenées de mon père. Il était de cett grande famille. Son Montaigne ne le quittait pa: il annotait Pascal, il défendait Rousseau cont1 les reproches honorables de ceux qui ont honte d la honte, qui se détournent du charnier. San trève il descendait en ces puissants modèles, s perdait dans leurs cryptes, consultait les silence redoutables qui s'étendent entre leurs aveux. l prenait une de leurs pensées et vivait avec ell comme avec une amie, comme avec une sœu oubliée dont il examinait les ressemblances, l

dissemblances, d'après le grave scrupule qu'il portait aux choses sensibles. Il interrogeait son entourage, ceux qui passaient et jusqu'aux faits du jour. De ces trois génies si mûrs et si vastes il chérissait la sincérité. Il se les proposait en exemples. A force de converser avec eux, il s'était imprégné de leur substance. N'est-ce point là besogne de penseur?

Or, de tous les livres grand ouverts, celui qu'il feuilleta davantage, ce fut le livre de la vie. Impressionnable comme nous le connaissions, ses années de jeunesse avaient dû être pour lui un accumulat inouï de sensations, d'énervements de tout genre qu'il sut classer dans son âge mûr. Mais la maturité, et c'est là une de ses caractéristiques les plus surprenantes, ne fut pour lui ni un dessèchement ni un arrêt. Il conserva intacte jusqu'au bout, élargie seulement par la souffrance, la faculté de s'émouvoir. Cette faculté précieuse et si rare, dans nos entretiens nous la comparions à une plaie par où la force circule, s'épanchant de l'être vers la nature, montant de la nature à l'être. Je me rappelle qu'il l'assimilait à la blessure de la Sainte Lance.

« —Voici, me disait-il, une de mes visions. Notre-Seigneur est sur la croix. C'est l'aube, une aube froide et poignante. Vers le martyre amoureux de la vie jusqu'au point de la perdre afin qu'elle se

répande sur tous en charité et en rédemption, vers le Maître montent les bruits de la ville qui s'éveille, des sons, et des odeurs de grillades, de foules, puis, plus près, les gémissements, les longues plaintes au pied de la croix. Il boit cela par tous les pores et le goût du fiel s'assoupit, tandis que s'apaise la torture des clous, de l'exposition et de la lance. »

Il n'allait pas plus loin, mais pesait sur les derniers mots pour que je suive les prolongements. Et il n'insistait point sur ces beaux rêves, laissant à l'auditeur le soin de les compléter, sachant qu'il comprend mieux, celui qui ajoute un peu de de lui-même.

Cette sensibilité, aiguë souvent jusqu'à l'inexprimable, restait cependant directe et n'attaquait jamais la règle de vie. Celle-ci, toute simple et limpide, demeurait en lui intransigeante. Mon père détestait la perversité, les jeux malsains de la conscience où se complurent certains hommes remarquables.

Cette sensibilité était toujours en éveil. Dans ses petits cahiers, il parle des heures *sans grâce*, où le prêtre voit s'éloigner la foi, où l'amoureux épouvanté se consulte sur son amour. C'est une de ses préoccupations de ne point s'endurcir dans la douleur, de rester accessible à toutes les émotions. Je ne lui ai point connu d'heures sans grâce.

Il avait une façon de raconter qui n'appartenait ju'à lui, que n'oublieront jamais ses amis ni ceux jui une fois l'ont entretenu. Son récit suivait e souvenir, s'y adaptait comme un vêtement nouillé. Il reproduisait dans leur ordre les faits et les sensations, supprimant les intermédiaires, ne laissant comme il disait que « les dominantes ».

« Les dominantes », ce terme revenait souvent sur ses lèvres. Il entendait par là les parties essentielles, indispensables, les sommets du livre ou le la nouvelle : « c'est là, ajoutait-il, qu'il faut faire porter la lumière ».

Il répétait aussi : « Les choses ont un sens, un endroit par où on peut les prendre. » Et dans ce vague terme de choses, il enfermait l'animé comme l'inanimé, ce qui se meut et s'exprime, comme ce qui s'agite ou se pèse.

Nous pénétrons ainsi le secret de sa méthode, moins simple qu'elle ne le semble d'abord.

Amant du réel et du vrai, il n'interrompit jamais sa quête. Tant qu'il put sortir, il fréquenta les milieux les plus divers, ne négligeant aucune occasion, surtout ne méprisant personne. Il détestait singulièrement le mépris comme une des formes de l'ignorance. Qu'il s'agît d'un homme le cercle, dans un salon, ou d'un artiste ou d'un malade, qu'il s'agît d'un indigent sur la route, d'un garde forestier, d'un passant, d'un ouvrier

rencontré par hasard, mon père se servait de sa sociabilité prodigieuse ou de son exquise bonté pour dépasser la région banale où ne s'échangent qu'hypocrisies, et pénétrer au cœur de l'être. Il inspirait cette confiance étrange qui vient de la joie d'être compris, qui se double par la compassion. Et cette compassion n'était pas jouée. J'ai vu les gens les plus divers se livrer à lui avec béatitude. Combien souffrent de leur secret! Combien se sentent seuls sur la terre, ne rencontrant partout qu'égoïsme!

J'ai prononcé le mot de « méthode ». Il sonne faux pour une action si humaine. Mon père, avant tout, suivait son penchant, qui était d'aimer son semblable, de se plaindre ou de se réjouir avec lui. Ma mère, mon frère et moi lui faisions des plaisanteries tendres sur la colère où le mettait le récit de telle injustice, sur la part personnelle qu'il prenait aux phénomènes les plus éloignés de lui.

Lorsqu'une cruelle maladie restreignit son existence, dans des proportions moindres d'ailleurs qu'on ne l'a affirmé, il ouvrit sa porte grande. Il accueillait toutes les misères. Il écoutait patiemment le récit de toutes les détresses. Jamais on ne l'entendit se plaindre d'avoir interrompu son travail pour soulager une douleur vraie. Très peu le dupèrent et abusèrent de lui, car il savait

dépister le mensonge par une extraordinaire sagacité. Mais cela même ne l'irritait point : « Le pauvre diable, nous disait-il ensuite avec son délicieux sourire, le pauvre diable a cru me tromper. Je lisais la fausseté sur son visage, je la devinais au tressaillement d'un petit muscle que je connais bien, là, à l'angle des lèvres; elle m'apparaissait par l'ambiguïté de ses yeux. A un moment, j'ai failli me trahir. Bah! Il est malheureux tout de même! »

L'homme parti, il notait de la conversation ce qui lui avait paru singulier et digne de mémoire. Et sa mémoire même était infinie, car, malgré sa myopie, à plusieurs années de distance il se rappelait un nom, une figure, un geste, un tic, une parole. A un de ses anciens condisciples du lycée de Lyon, qu'il n'avait pas vu depuis trente ans, il demanda tout à coup : « Vous avez bien encore sur l'ongle d'un pouce, je crois, cette petite marque sanglante qui m'étonnait quand vous écriviez? »

Ses souvenirs les plus vifs étaient ceux de ses émotions qu'il nous restituait avec une fidélité intégrale. J'ai dans les oreilles le récit d'un incendie, où les flammes crépitaient encore, où se poursuivaient en désordre des silhouettes de femmes demi-nues et de pompiers. Il se montrait, aspergeant, aspergé, une lance à la main. Il avait dix ans. « Reste-là, petit » lui avait dit un

des sauveteurs. Il y resta jusqu'à ce que les flammes vinssent griller ses sourcils et lui lécher les mains. Il n'avait oublié ni les cris, ni le craquement des poutres, ni les lueurs, ni l'effroi sur les figures, ni son propre émoi mêlé d'allégresse. Et comme il rendait tout cela! En quels traits justes et saisissants!

Une autre fois, c'est une inondation, la brusque crue du Rhône, les « coups de bélier » de l'eau par les caves qu'il évoque, ajoutant le détail au détail, les regards tournés vers le passé. « Des barques, la barque où je suis, mon ivresse du danger, les inondés par grappes sur les toits des maisons, les gouffres grondants, les tourbillons, l'*irrésistible* des eaux furieuses ».

Le propre d'un esprit pareil, c'est de faire une tapisserie avec tant d'images disparates, de tout grouper, de tout classer, à son insu, par le lent travail de la réflexion, par l'agglomérat des images, par cette descente des impressions vives, qui les mettent de contact les unes avec les autres et forment le faisceau. Le propre d'un esprit pareil, c'est d'utiliser les moindres traits pour son incessant labeur, de comparer, de déduire, d'amplifier sans déformations, comme le cœur bat ou le poumon respire.

Prenez les œuvres des grands écrivains. Notez

quai de Béthune, où l'histoire de Paris frémit dans la vieille pierre que chauffe un pâle soleil d'hiver.

Ah, ce soleil, comme mon père l'aimait! Quoique maigre et blême, il lui rappelait sa Provence embaumée, dont le nom changeait son visage, ramenait les couleurs à ses joues mates. « Le plaisir primordial : se cuire le dos au soleil. Un bon « *cagnard* » là-bas, vers la Durance », disait-il, doucement appuyé à mon bras, regardant la Seine capricieuse. Aussitôt, comme ailé par le rêve, il partait vers un de ces mirages qui faisaient de la moindre causerie un perpétuel enchantement.

Cela débutait par une petite remarque, un rayon de lumière sur ce balcon de fer forgé, une vitre incendiée, un reflet du fleuve. Stimulé par une image juste, nul n'aima autant la jutesse, il me serrait le bras plus fort et sa fantaisie s'éveillait. Le pittoresque le lassait vite. Il fallait que l'humanité intervînt. Il lui suffisait d'une fenêtre entr'ouverte pour imaginer tout un intérieur, avec la précision poétique des maîtres hollandais. Silhouette inquiète de femme, vieillard qui boit ses dernières gorgées de lumière, tendresse bourgeoise, enfance, décrépitude, il devinait, combinait, évoquait, joyeux de ses propres trouvailles, dispersant à l'air léger sa verve, sa richesse verbale : « Nous jouons encore à Robinson, mon gas, comme autrefois, sous la

couverture. Chacun de ces braves gens habite son île étroite, fort zélé pour sa nourriture et la satisfaction de ses instincts. »

Par une terrible ardeur d'été, sur ce même quai de Béthune, nous vîmes un ouvrier, nu jusqu'à la ceinture, riant sous le jet vigoureux dont le douchait un « arroseur ». Ce torse puissant, cette mâle attitude, les reins cambrés, le cou trapu, la tête droite, furent le point de départ d'une improvisation magique. Comme il vanta la robustesse et la simplicité des lignes ! Que de grandes choses il dit sur la sculpture, les muscles au soleil, la sueur et l'eau, les cariatides de Puget, et cette vision antique au détour d'une rue parisienne !

Voici son sourire prompt, délié, j'entends son rire. Car malgré les souffrances il garda sa gaîté, qui profitait du moindre répit, jaillissait spontanément, irrésistiblement de cette nature avide de la nature, apte à saisir les visions ironiques dans le même instant où elle s'attendrissait. Il n'était pas une de ses rares colères que n'eût désarmé un mot drôle. C'était charmant alors de voir comme il quittait son visage sévère, comme il cédait avec délices, heureux de revenir à son habituelle mansuétude.

Près de son ami Frédéric Mistral, qu'il admirait et chérissait, à cette douce table de Maillane

où le génie tient ses assises, ou bien encore chez les Parrocel en Provence, c'est là que je l'ai vu le plus tumultueux, le plus propagateur d'allégresse. Sa race, son milieu, le contact de ses compatriotes exaltaient en lui ces forces vives, imprévues, étourdissantes. Il imitait la gamme d'accents qui vibre de Valence à Marseille, les attitudes, la gesticulation. Il jouait les *deux* voix du même narrateur, celle qui s'accorde tous les avantages, conseille, ordonne et définit, celle que l'on prête à la contradiction, qui balbutie, s'effare et se déroute. Il faisait le prudhomme, le « Caton à méplats », porteur de sentence, libidineux et grave, que redoutent les demoiselles dans les processions; il faisait le tribun, l'échevelé, glissant par véhémence aux plus périlleuses métaphores. Il était le « bon père onctueux », la dévote qui confit dans le confessionnal, le même injuriant un chef de gare, un douanier, un domestique; l'enfant qui réclame son orange, la foule aux courses de taureaux. A un de nos premiers voyages « là-bas », nous sommes dans une salle d'auberge, par une pluie battante. La présence de ses chers amis Aubanel, Mathieu, Roumanille, Mistral et Félix Gras, l'ivresse de les « montrer » à sa femme, à sa Parisienne, réveillent en *lui* les souvenirs de sa turbulente jeunesse. La tablée de poètes s'enflamme. Ce sont des chansons de terroir, de vieux

noëls, où les stances sourient dans les larmes, les riches ballades des *Iles d'Or*, les cris de passion de la *Grenade entr'ouverte*. La voix juste et chaude de mon père domine, me révèle la poésie par le rythme. L'enthousiasme est sur les figures. Le vrai soleil luit dans l'auberge.

C'est cette frénésie, ce miroitement de joie qui font de *Tartarin*, de *Roumestan* des livres si rares, de véritables fruits du sol, chauds, savoureux, juteux et brillants. Les caractéristiques de mon père étincelaient dans sa vie, avant d'orner ses livres. L'un d'eux ouvert, j'entends son accent doux et grave. Comment séparer le souvenir de ce qu'admirera l'avenir!

Aussi son ironie fut-elle la fleur de sa tendresse. Par elle, il échappait au convenu, à l'apprêté de la compassion. Par elle, il évitait l'artifice. Doué d'un esprit spontané, il fuyait le comique vulgaire. Doué d'une sensibilité souvent âpre et cruelle, il la tempérait de sourires, il l'apaisait avec ces détours qui laissent l'âme du lecteur émue et frissonnante, au lieu de l'inonder de fiel. On l'a comparée au grincement d'Henri Heine, cette ironie du pur génie latin. De tels parallèles sont presque toujours faux. Heine fut un poète exquis, mais dépaysé, mais nomade, sans adhérence avec un sol propre, souffrant de se chercher une nature. Il rend le monde responsable de son

inquiétude. Il nous déroute par un rictus amer, l'émotion à peine engagée. Il raille notre cœur et son cœur. Doué d'une harmonie merveilleuse, il désordonne ses sensations et, comme on s'approchait pour le plaindre, il nous échappe par une grimace. Mon père savait les routes de ses ancêtres. Il parlait souvent d'une chanson du nord où pleure celle qui revoit son mari, après une longue absence. La même, dans la version méridionale, ne peut s'empêcher de sourire. Par cette brève allégorie il se définissait lui-même.

Je lis, dans les « petits cahiers », un reproche aux maris qui racontent à leur jeune femme leurs aventures d'autrefois. « Imbécile, tu verras plus tard », conclut la note. Sous sa forme simple, voici l'ironie. Elle est le masque de la pitié. Le tableau des « ratés » dans *Jack*, le banquet des vieilles gardes dans *Sapho*, telle page vireuse de l'*Immortel* sont l'extension de ce penchant à émouvoir par la voie biaisée, si la voie directe semblait trop battue. C'est la ressource d'un cœur ardent qui a la pudeur des pulsations trop vives, apparentes.

Par là, l'auteur des *Femmes d'Artistes*, de *Tartarin*, du *Nabab* et de l'*Immortel* atteignit à la haute satire, qui n'est qu'une sorte de lyrisme inverse, la revanche des âmes généreuses. Le poète irrité et blessé fait vibrer la corde d'airain.

dans les élans les plus acerbes, rien de trop
« Implacabilité », ce terme le rendait rêveur.
travers lui semblait corrigible, tout vice
diable ; à toute faute, il cherchait son excuse.
sa vie si simple, au grand jour, j'ai trouvé
us beaux arguments en faveur de la liberté
ıine et des ressources du monde moral.
celui auquel on a puérilement reproché de
s émettre d'idées métaphysiques, me parut,
ntraire, incessamment troublé par ces grands
èmes intérieurs, qui sont tantôt mirages de
gination et tantôt ressorts de nos actes.
i les philosophes, il admirait Descartes et
ıza, tant pour leur lucidité que pour leur
ète méticuleuse sur le jeu des passions
.ines. Si son amour de la vie s'étonnait
ıt la forme extra-terrestre de ces mathéma-
s appliquées à la chair et l'esprit, s'il préfé-
a méthode de Montaigne, il aimait aussi,
ıé il disait, à « respirer sur les hauteurs » de
que. Il répétait souvent qu'il eût été curieux
un Claude Bernard d'annoter de remarques
ologiques ces corollaires sur les mouve-
s de l'âme.
ıvait pour Schopenhauer un goût très vif.
alliance de l'humour incisif et de la dia-
ue, ce tissu de raisons noires et d'apho-
ıs pittoresques, l'enchantaient. Je lui en lisais

de longs morceaux; avec la conscience qu'il portait en tout, il réfléchissait à ces lectures et les résumait le lendemain, les enrichissant de remarques subtiles. Nous causions toujours et partout. Il aimait à m'enfermer avec lui dans son cabinet de toilette. Je le vois s'interrompre pour une discussion, son peigne ou sa brosse à la main; puis, quand ses idées s'embrouillaient, plonger dans sa cuvette « afin de les rendre plus claires ». « L'action de l'eau fraîche le matin sur le cerveau, mon petit, est à elle seule un grand problème. Celui qui, après une nuit blanche, ne s'est débarbouillé ni lavé, est capable des pires sottises et incapable des moindres raisonnements. »

J'ai parlé incidemment de sa conscience. Il revenait sur les mêmes sujets, sans ostentation ni lourdeur, tant qu'il restait quelque chose d'obscur. Il ne se payait point de mots. Des « marchands de phrases », ainsi désignait-il les raisonneurs à arêtes dures qui traitent le monde moral par les mathématiques et d'après des lois fixes : « Je hais le point de vue automatique », s'écriait-il aussi devant les analyses glacées et retorses. Et « ce point de vue automatique », il le montrait tuant toute fraîcheur, tout élan de primesaut, jusqu'aux joies naïves de la création : « La douce lune si molle, si persuasive, a des

phases périodiques. Le chant du rossignol peut nous inspirer le dégoût d'une délicate machine remontée. Quelle poésie dans la chute des feuilles, le ralentissement des eaux qui se figent, si l'on songe aussitôt à l'alternative des saisons! »

Ou je me trompe, ou la métaphysique elle-même, s'occupant enfin de la sensibilité, tiendra compte, dans un proche avenir, de ces raisons dites de poésie qui correspondent si profondément au besoin de liberté intérieure. Ou je me trompe, ou le grand systématique de demain mettra l'émotion en première ligne et lui subordonnera les autres facultés.

D'une probité intellectuelle absolue, en proie à l'incessant scrupule, mon père n'hésita jamais à s'avouer ignorant de quelque chose : « Je ne sais pas — tiens, je ne connais pas. » Aussitôt, son œil s'allume. Tout à l'ardeur de se renseigner, il oublie les autres personnes, ne se préoccupant que de celle qui lui apporte un point de vue nouveau, un récit riche de conséquences.

Son savoir était vaste et précis. Il me surprenait moi-même quelquefois, quand la causerie tombait sur un sujet scientifique ou social, par la justesse de ses renseignements et l'ampleur de ses aperçus. Il lisait énormément, méthodiquement, s'assimilait les questions ardues avec une promptitude merveilleuse. Il démontait le fort et

le faible, éludait le paradoxe. Son amour de la vérité le servait là comme ailleurs, le soustrayant aux préjugés, renouvelant sa vigueur logique. Les longues théories l'inquiétaient : « *Passons au tableau.* » J'évoque le mouvement de sa main qui déblaye les mots inutiles.

Du latin et du grec, il avait l'amour réel. Comme il admirait l'éducation et faisait d'elle un des grand ressorts de l'humanité, il s'élevait vivement contre les nouveaux pédagogues qui cherchent à restreindre l'usage des langues mortes : « Certains et certaines, s'écriait-il, possèdent le don inné du style, ont par instinct le goût, le tact des termes purement français qu'ils emploient. Telle cette admirable Sévigné. Telle ta chère maman. Mais c'est là l'extrême exception. La plupart retirent des études classiques un bénéfice que rien ne remplace. Celui qui *sent* Tacite, Lucrèce, ou Virgile est bien près d'être un écrivain. »

Tacite, à côté de Montaigne, se trouvait toujours sur sa table. Il en lisait peu à la fois, une page ou deux, puis traduisait avec un art que je n'ai connu qu'à peu de maîtres, MM. Hatzfeld ou Merlet, par exemple. Il a d'ailleurs, par la translation en français de l'admirable prose provençale de Baptiste Bonnet, donné la preuve de son adresse. Quant à ce qui est des *Annales*, je l'ai vu, pen-

lant des heures, chercher fiévreusement l'expression fidèle et concordante, soucieux des droits poétiques de l'oreille autant que de ceux de l'esprit. Les difficultés le ravissaient. Que de fois, pendant mes études, rebuté par un texte trop aride, trop serré, je le lui ai laissé sur sa table le soir! Je le retrouvais, le lendemain matin, avec le « français » en regard. Mes professeurs me complimentaient, donnaient mon travail en exemple. Je me rappelle, au *concours général* de rhétorique, une tirade d'Eumolpe, l'ivrogne illuminé de Pétrone, où les plus forts avaient déplorablement pataugé. Ce vers m'en est resté dans la mémoire, comme un modèle de casse-tête chinois :

Ut cortina sonet celeri distincta meatu.

Mon père prit la page maudite, et, pendant un tour de jardin, me la traduisit sans hésiter, dans une langue aussi ferme, robuste et brillante que celle de l'auteur. Il ajouta pour me consoler :

« Certaines pages, et non des moins belles, de notre cher de Goncourt, seront une aussi rude difficulté pour les collégiens de l'avenir. »

Il me façonna au latin par la lecture des vers ou fragments de prose exemplaire dont Montaigne entrelarde ses *Essais* : « Pour nous autres gens du midi, le verbe méditerranéen n'est jamais mort. Regarde ce gascon du seizième. Il a l'ivresse des

manuscrits rouverts. Ces parchemins conservés dans les couvents et les bibliothèques ont pour lui l'autorité d'oracles, de messages venus du passé. Il revêt de toges et de cothurnes ses arguments modernes. Il greffe, sur son arbre touffu, les feuilles sibyllines. La *Renaissance*, mon chéri; as-tu jamais compris toute la valeur de ce mot superbe? le grand Pan ressuscite. Un immense frisson, issu des vieux bouquins poudreux, traverse les esprits bouillonnants. *Et que le Gascon y aille*, dit Montaigne, *si le Français n'y peut aller!* Mais le latin aussi, le grec aussi. *Que le beau se montre, que le laid se cache!* comme chante Mistral. Le vois-tu, le bienheureux Michel, qui nous montre Michel et reconnaît en lui tous les hommes, le vois-tu dans sa librairie confortable, devant la grande nature, trépignant d'enthousiasme, gesticulant en bon méridional au souvenir d'un vers de Lucrèce qui rejoint, corrobore sa pensée; l'antiquité bat selon son cœur; la soif de savoir le dévore, tandis qu'il a faim de sentir. Par-dessus tout, l'aveu le presse, le besoin de s'épancher, de se raconter, si vif chez les natures de chez nous. »

Ces fragments de causerie sont intacts et sertis dans mon trésor spirituel. Je m'aperçois, hélas, qu'il y manque le chaud accent, le regard vainqueur. Comme il arrive dans les fréquents entretiens, nous retrouvions les mêmes sujets, mais

chaque fois mon père y ajoutait; sa vie, jusqu'à la mort, fut en crue perpétuelle.

Quelques rares amis ont pu garder le souvenir d'une page de Rabelais lue par lui à haute voix. Dans la forêt de Gargantua et de Pantagruel il avait retrouvé beaucoup d'arbustes, de feuillages, de fleurs du midi. Le séjour de l'auteur à Montpellier explique ces réminiscences. Mon père nota les principales à la fin de son exemplaire. Elles surexcitaient naturellement sa verve. Il nous mimait toute la Tempête où les exploits de Jean des Entommeures, enflant sa voix, son geste jusqu'au diapason frénétique, riant lui-même, rejetant ses cheveux, rajustant son monocle, enivré par la puissance verbale.

Un autre jour, c'était Diderot qu'il prenait, célébrait par la déclamation des pages les plus vibrantes, les plus improvisées, telles que dans : *Ceci n'est pas un conte*, maintes *Lettres à mademoiselle Volland* ou encore *le Neveu de Rameau*. Un autre jour, Chateaubriand, auquel il trouvait le souffle du large, le rythme sûr des vagues puissantes. Il faisait valoir ce ton épique appliqué aux souvenirs familiers, cette magnificence de l'âme jamais défaillante, toujours mélancolique, drapée à plis antiques dans le deuil de ses illusions.

Il me faudrait passer en revue toute la littéra-

ture française pour citer les Dieux de mon père, ceux qu'il adorait, invoquait, auxquels, dans les heures tristes, il demanda le réconfort. Miracle de l'intelligence! Notre ami est sombre. Il souffre. Nous hésitons à l'interroger, connaissant trop bien sa réponse. Tout à coup un nom prononcé, une citation par un de nous, raniment son regard autant que l'arrivée d'un ami ou un air de musique. Aussitôt il s'informe, il s'exalte. Il lui faut le livre, la page. Lucien ou moi courons à la bibliothèque. Le plus souvent, ma mère se dévoue, parce qu'elle a la voix nette et douce et point précipitée. Voici les *Confessions*, les *Mémoires d'outre-tombe;* dès les premières phrases, mon père n'est plus le même. Il approuve et savoure, la tête inclinée, fixant sa petite pipe anglaise, dans une attitude de méditation. Il interrompt. Il veut qu'on recommence. Il interpelle l'auteur, il discute. L'enthousiasme a chassé la souffrance et la morosité, ranimé les flammes de la jeunesse. C'est à nous d'écouter maintenant, et le temps passe comme un rêve et ces grandes paroles d'autrefois retrouvent une vie furtive au contact d'un pareil magicien. Ainsi communient à travers les âges ceux qui aiment et recherchent la beauté.

La curiosité d'un tel cerveau étant universelle, je ne saurais la déployer. C'est le malheur d'une

semblable étude de se limiter forcément. Une des vertus de mon modèle fut au juste sa continuité, son harmonie, l'*architecture* si l'on peut dire de ses joies et de sa douleur.

C'est ainsi qu'amateur de mots, toujours environné de dictionnaires, au premier rang desquels furent celui de Mistral et celui de Godefroy, il aimait à examiner les dépouilles successives du serpent, les métamorphoses étymologiques. De là viennent sa justesse et sa clarté de style. Chacune de ces nobles passions fut pour lui un guide et un flambeau. Il jugeait le verbe à l'oreille, qu'il avait d'une finesse et d'une puissance suprêmes, à l'œil, car malgré sa myopie il fut un voyant ; il le pesait enfin d'après son ancienneté et ses transformations, il le savourait en connaisseur, car il est tel substantif qui nous évoque toute une période, tel adjectif dont l'importance historique est plus grande que celle d'un manuscrit ou d'une armure.

Il évitait l'exceptionnel et le précieux, sachant ce qu'il y a de rare dans un vocable d'apparence ordinaire, laissant à chaque terme son sens vrai, ennemi des contorsions du langage parce qu'il en connaissait la structure. C'est une sottise de notre temps de croire que la limpidité exclut la profondeur. Il est des fleuves dont les cailloux miroitent comme à fleur d'eau et où se noierait un géant.

Il répétait : « Je hais les monstres ». Les *Con-*

versations d'Eckermann, qui furent un long temps son bréviaire (car il variait ses amours intellectuelles et ne montra qu'à Montaigne une fidélité continue), les *Conversations* d'Eckermann renferment plusieurs développements de cette pensée. Mon père se rangeait à l'avis de Gœthe dont la devise : « Vérité et poésie » lui semblait résumer la sagesse humaine. Il disait aussi « rien de trop », et la santé d'esprit, la haine de l'excessif qu'on remarque chez la plupart des méridionaux avaient en lui leur expression la plus haute. « Avec Gœthe contre Jean-Paul » ; que de fois avons-nous discuté ces tendances : « L'art, m'objectait-il, n'est pas seulement l'expression d'un tempérament. Il est aussi une maîtrise et une composition de soi même. Celui qui ne bannit pas de son esprit les spectres, est bientôt dévoré par eux. »

Quand nous étions sur ce sujet, nous glissions rapidement à la composition, à la structure de l'œuvre, auxquelles il accordait une importance capitale, condition selon lui de la durée : « Un livre est un organisme ; s'il n'a pas ses parties en place, il meurt et son cadavre est un scandale. »

Et, comme il avait la préoccupation d'ordonner ses romans ou ses drames, il voulait aussi harmoniser sa vie intérieure ou manifeste. L'afflux de connaissances et de lumières lui semblait nécessaire à cette norme.

Dans sa bibliothèque, à côté de tous les grands maîtres, figuraient en première place des récits de voyage et d'aventures. Il prétendait que l'amour pour les hommes d'action s'était développé chez lui par la nécessité d'une existence sédentaire : « j'accomplis par l'imagination ce que mon corps ne me permet plus. »

Il connaissait en détail les campagnes de son héros Napoléon, celles de son autre héros Stanley, les expéditions au pôle nord. Quand on lui parlait de notre siècle, le dix-neuvième, si inquiet, si tumultueux, le plus couvert peut-être de monuments inachevés, il le définissait par deux noms : Hamlet et Bonaparte ; l'un, « prince non seulement de Danemark, mais encore de la vie intérieure ; le second, source de hauts faits et de toute la gesticulation. »

Quant à Stanley, il n'hésitait pas à le comparer au vainqueur d'Austerlitz. Les ouvrages de ce grand homme ne le quittaient point. Il les lisait sans relâche. Pendant ma récente fièvre typhoïde, qu'il m'arrivera de citer souvent comme un des sommets lumineux de la tendresse paternelle, pendant ces heures où je gisais inerte à côté de ma mémoire et de mon intelligence, il essayait le retour de mes facultés par quelques pages des *Ténèbres de l'Afrique* ou de *Cinq années au Congo :* il est près de mon lit, vers le jour tombant, ce

jour tiède de la fin de mai qui torture les convalescents. Il tient le gros livre en ses mains débiles. Il veut m'emporter loin, bien loin, par le remède qui soulage ses maux, à la suite de l'intrépide voyageur :

« Imagine, Léon, sa fièvre, plus lourde que la tienne, en ces pays de plantes redoutables, sous le dôme ténébreux du feuillage. Sa seule confiance est dans ses compagnons, Jephson, que tu as vu chez nous, vaillant garçon aux joues roses, le cher docteur Clarke. Et, malgré le délire, il garde le sens de la responsabilité. Il demeure *le chef* en dépit des souffrances. Quel étonnant réservoir d'énergie ! ».

Il expliquait chaque jeudi à ses convives que Stanley n'est pas un cruel, comme l'ont insinué des envieux, qu'il est au contraire le plus humain, le moins féroce des conquérants, qu'il fut juste autant que tenace.

Quand nous vîmes à Londres celui qu'il vénérait, à l'occasion d'un voyage aujourd'hui précieux en ses moindres épisodes, quand il le tint à côté de lui sur un petit canapé bas, ce fut le plus touchant des spectacles que le voisinage affectueux de ces deux âmes se comprenant si bien. Je l'affirme, celui pour qui mon père eut une si réelle amitié charnelle n'est point un méchant. On reconnaît en lui un des plus beaux types de

la race anglo-saxonne, qui appartient à toutes les races par la découverte d'un continent, par une lucidité égale à sa vaillance, par un jugement net et sans hypocrisie.

Lors de cette même escapade, qui mit mon père à même de comprendre l'Angleterre, il eut la joie de fréquenter Hamlet en même temps que Napoléon. Je veux parler de Georges Meredith, le romancier extraordinaire dont la gloire s'allume tout en haut, sur les plus fiers sommets de l'esprit, et descendra vers les foules, lorsque les flambeaux marcheront. Touchante visite à la verte contrée de Box hill, parée d'arbres et d'eaux vives où l'auteur de l'*Égoïste*, d'*Amour moderne* et de vingt chefs-d'œuvre accueillit son confrère et la famille de ce confrère par une tendresse d'un charme spontané. Je vous ai chéri ce jour-là maître de la pensée la plus âpre, la plus robuste, et la plus déliée, je vous ai compris jusqu'aux larmes. Que de choses entre vos regards et ceux de votre frère par l'esprit! Quelles heures dignes de vous et de votre analyse en ce cottage où le mystère et la clarté se jouent parmi votre auréole, cœur vaste et subtil, ami des Français jusqu'à les défendre en 1870 par une pièce de vers d'une générosité unique, génie que le cerveau dévore, qui raille le mal par un fin sourire! Hamlet, vous fûtes Hamlet, en tant que

miroir de Shakespeare, pour Alphonse Daudet et sa suite, cet après-midi de printemps, où la nature se fit morale, où les pins noirs frémirent, où les pelouses eurent la douceur des chairs. Au delà de l'amour, il est un autre amour et vous en fîtes don à votre camarade, aussi ardent que vous pour la vie, aussi désireux de beauté. Je songe à vous en ces heures sombres comme au porteur des secrets qu'étreignent les arrachés au monde, comme à ces évocateurs qui poursuivent les ombres errantes. L'image de vos traits glorieux et purs ne se sépare point de ceux que je pleure, parce qu'ils ont perdu leur forme périssable.

Quant à Bonaparte, un homme satisfaisait la passion de mon père, notre ami Frédéric Masson. Depuis longtemps il réclamait des livres où l'existence de son Dieu fût quotidiennement poursuivie, où l'on démêlât les mobiles, le tempérament et l'aventure. Quand parurent ces ouvrages maintenant classiques, il ne les quitta plus. Il les vantait à tout venant. Il déclarait accomplie cette tâche dont il rêva souvent: restituer l'homme en son entier; propager son amour et réveiller la race. L'auteur de cette œuvre définitive ne me démentira point si j'affirme qu'il trouva en « son bon Daudet » les meilleurs encouragements.

Il ne s'attachait point seulement aux héros de

l'acte. Il célébrait aussi les obscurs, les dévoués, les sacrifiés de la gloire, depuis Rossel « le Bonaparte à rebours », « sans étoile », dont le nom revient plus de cinquante fois dans les « petits cahiers », jusqu'à Raousset Boulbon, aux audacieux de Port-Breton, aux *Icariens*, à Blanqui, qu'a illustré notre Gustave Geffroy, au prodigieux Rimbaud, au marquis de Morès, à tous ceux qui nourrirent de vastes projets et pour qui « l'action (comme il le répétait, d'après la formule saisissante de Baudelaire), ne fut jamais la sœur du rêve ».

Ses tiroirs étaient remplis d'une multitude de brochures relatant les faits et gestes de ces errants, de ces imaginaires, de ces fuyards de la vie codifiée, qui se risquent sans espoir de retour, raillent et tentent la destinée, livrent leur chair en pâture aux corbeaux et à l'avenir, ouvrent des voies nouvelles, méprisent la mort. « Ce mépris de la mort, qui fait l'homme invincible », il le mettait au-dessus de tout. Il se passionnait pour les trappistes, qu'il avait fréquentés en Algérie, pour la légion étrangère, pour les abris de la révolte, de l'énergie inemployée, pour les vaillants, qui se trouvent à l'étroit, sans air respirable, dans nos sociétés contrefaites, et que l'orthopédie des lois rebute.

Cet enthousiasme conciliait deux faces de sa

nature : le goût du risque, l'amour des humbles. Pendant plusieurs semaines, il fut hanté par la défense de Tuyen-Quan, par Dominé, par Bobillot. Sa faculté fantastique de réviviscence lui permettait d'entrer dans le rôle de chaque personnage, de suivre les affres, les défaillances, les reprises : « Toi qui aimes la philosophie, fais donc deux monographies, une du *scrupule*, et une du *risque*. Montre les points de contact. De forts exemples. Ne crains pas d'appuyer. Le vieux père te donnera des images. » Quand, un mois avant sa mort, à mon retour d'un stage chez les *Alpins*, je lui racontai avoir fait la connaissance du capitaine Camps, un de Tuyen-Quan, sa joie fut infinie : « Tu n'as pas su le faire parler. Que mangeaient-ils? Quand dormaient-ils? Les cris des Chinois dans la nuit! Les mines successives ! Raconte ! raconte. » Hélas ! je n'ai point sa faculté de « feuilleter un homme comme un livre ».

Cette expression lui plut toujours. Elle justifiait sa méthode. Une de ses dernières satisfactions fut la dédicace de l'aventureux Grosclaude, en tête du livre *Madagascar* : « Grosclaude, un Parisien, le fin causeur, l'artiste délicat. Il est tout énergie. Il ne connaissait pas ses ressources. Ah! l'admirable race française! »

La guerre de 1870 fut pour lui une révélation. *Elle le fit homme.* Il racontait avoir eu, sous la

neige, un soir de grand'garde, et en même temps, la première attaque de ses douleurs et le remords de son indolence, qui le laissait chanter, écrire des vers légers ou de la prose cursive, sans besogne sérieuse ni durable. Il respectait l'appareil militaire. La musique des régiments l'enfiévrait « comme un cheval de colonel ». Le titre d'officier ouvrait tout grands sa porte et son cœur : « Ceux qui ont fait l'abandon de leur vie sont au-dessus des autres êtres. » Une des rares questions où il ne transigeait pas était celle du patriotisme. Je compte dire un jour, dans une brochure spéciale et documentée, quelle fut sa conduite pendant l'Année terrible. Cette année-là marquait pour lui non seulement sa métamorphose, mais un changement de la nation, des mœurs, des préjugés, de la culture. Si je vantais un Allemand (il faisait grand cas de la littérature d'outre-Rhin), il murmurait avec mélancolie : « Oh ! les petits de la conquête ! »

Plus vivement que personne, il avait senti le désarroi de cette époque tragique. Il voulait que mon frère et moi, à défaut de souvenirs, fussions exactement renseignés. Il s'entourait de tous les ouvrages, français ou étrangers, qui traitent de la guerre franco-allemande. Cet été même, pendant notre *robinsonnade* à Champrosay, il me conta, par le détail, ses impressions et ses colères.

Ce fut une sorte de testament patriotique. Il souhaitait que « la défense de Châteaudun » fût mise en œuvre par un poète et lue, relue dans les humbles écoles.

Sa force de persuasion était telle qu'il me faisait semblable à lui et je l'en voyais heureux. Je pense qu'il aimait ses fils comme aucun, mais il nous eût donnés au drapeau, sans l'ombre d'une hésitation. Je lui reprochais de n'avoir point écrit sur nos désastres l'ouvrage dont lui seul était capable. Il secouait la tête : « On n'élève pas les âmes par un tel récit. Un pays guerrier comme le nôtre a besoin qu'on lui claironne la victoire. »

Chose admirable, cet homme, qui avait fait tout son devoir, se taisait pudiquement là-dessus. Mais la plaie demeurait saignante. Quand Mme Adam venait le voir, la causerie tombait tout naturellement sur la revanche. Ma chère patronne et lui ne désespéraient de rien. Il fut fier d'apprendre que notre armée de première ligne paraissait absolument prête. « Je n'ai jamais douté du bon vouloir. Nos gouvernants sont dans l'erreur quand ils acceptent des humiliations. Après tout... Qui sait... Le grand mystère... Où est le chef? »

Je peux dire que ses derniers jours furent assombris par l'affaire Dreyfus. « J'ai vu Bazaine », répétait-il avec une angoisse du visage, « j'ai vu le fort Montrouge après la trahison, la

casemate et l'horreur silencieuse des braves qui, le lendemain, se faisaient tuer. » Lui, si passionné de justice, si soucieux des droits de toute créature, mais si habile aussi à démêler l'intrigue, ne pouvait se faire à l'idée qu'on désorganisât une nation sans preuves immédiates et éclatantes. Celui qui vend sa patrie lui semblait indigne de toute pitié. Le matin de la catastrophe, je lui promis que Rochefort viendrait en personne le confirmer dans sa certitude. L'idée de cette visite l'enchanta, car il adorait le grand pamphlétaire, lui reconnaissait « un don d'observation unique, égal à la divination géniale de Drumont ». — « Cela tient sans doute à son long exil. Il voit et juge les choses de loin. Il a le flair de nos intérêts. »

Ce flair là, il l'avait lui-même, quoiqu'il méprisât la politique actuelle de bateleurs et de pharisiens. Un chapitre de son dernier roman, *Soutien de famille*, exprime son opinion là-dessus : « C'est par les couloirs de la Chambre que se vide le sang de la France. » Ce qui l'irritait plus que tout, c'était la mauvaise foi des partis, l'hypocrisie universelle. Nul n'exprima mieux le dégoût des « effets de tribune », des tirades et gestes de cabotins, de ce verbiage macaronique qui conjugue le verbe « gouvernementir ». Si homme du monde aima le *populaire* d'un amour vrai et non fardé, ce fut bien lui. Je

me rappelle nos promenades lors des premiers 14 juillet (nous habitions encore le Marais), son allégresse à la vue des drapeaux, des femmes endimanchées, des hommes radieux portant « les gosses » sur les épaules. Il fraternisait avec tout le monde, offrait à boire, célébrait la beauté des petits « que ses longs cheveux faisaient rire ». « Tu vois, cette robe-là. Le père, depuis un mois, en *cause* avec la mère. On a rogné sur le budget et combattu les vieux parents. C'est une affaire, tu penses. » Les regards enfantins, écarquillés de convoitise devant les boutiques, l'attendrissaient. Il vidait sa bourse en joujoux. La valeur du cadeau se centuplait par l'offre adroite et par la gentillesse.

Il rêva d'écrire une histoire anecdotique de la *Commune*, d'autant plus impartiale qu'il excusait toutes les fureurs d'alors : « Je les ai partagées, disait-il. Je quitte Paris, où l'on voulait m'enrôler, où les énergumènes m'exaspéraient. J'arrive à Versailles, où je retrouve, en sens inverse, le même délire cruel, les mêmes injustices, les mêmes yeux de haine, sans l'excuse de la misère et de la faim. J'ai compris que, sous peine de mort, il fallait me tenir à l'écart. »

Que de fois, en ses années tristes, nous nous fîmes conduire aux faubourgs. La montée de la foule vers Belleville, le soir, les rôtisseries étin-

celantes, les charrettes à bras, la rapide succession des visages et des attitudes laborieuses l'enfiévraient. Une de ses suprêmes satisfactions fut cette édition populaire que réalisa mon ami et ancien condisciple Fayard. Il tressaillait de plaisir en feuilletant ces petites brochures à deux sous qui mettraient son œuvre à la portée de ces « humbles » dont il comprenait si bien les misères.

Favorisé par le succès, il ne le chercha jamais d'une façon basse. Les « gros tirages » le surprirent, mais ne le grisèrent pas. Je n'ai connu personne qui méprisât l'argent autant que lui. D'une modestie extraordinaire dans sa vie quotidienne, ennemi du luxe et de l'étalage, d'une simplicité touchante dans son vêtement, son intérieur et toute sa conduite, il considérait la richesse comme le piège le plus dangereux de la morale, la source de corruption où s'empoisonne celui qui boit, la cause majeure de dissolution et de haine dans la famille et la société : « L'infamie de l'or! Elle fut décrite et prophétisée par le sublime Balzac, dont l'œuvre perpétuellement surchauffée et tendue, me représente le poème de la convoitise. Il ne se sert de gnomes ni de géants, comme Wagner, pour raconter l'emprise du périlleux métal; mais il n'en a pas moins de force légendaire, s'il généralise les

tortures, les hontes, les infamies, spécialise les figures, les grimaces, les mots définitifs et gravés sur la chair ardente. L'or *ne donne aucun* des bonheurs fonciers, primordiaux et réels, *aucun*. En revanche, il contrarie la nature, creuse la ride et le bourbier, déchire et corrompt. Les économistes racontent qu'il circule, oui, comme le curare ou l'opium, engourdissant, rendant lâche ou furieux, abêtissant celui qu'il exalte, ne s'amoncelant que pour la ruine, ne s'accumulant que pour le vice. La prééminence de l'Intérêt, comment il trouble la passion, tel est l'*Enfer* de l'Évocateur à qui nous devons tant de chefs-d'œuvre. Ses livres nous grisent comme un alcool qui serait la distillation de l'or, submergerait cœur et cerveau. »

« Quand je passe devant une magnifique demeure, hôtel ou château, parc aux eaux jaillissantes, je me demande ce que cela cache de douleur et de désordre. » Il croyait qu'en littérature l'arrivée rapide de l'argent fut chose mauvaise, détournant l'artiste de sa vraie voie, qui est de se perfectionner, selon sa propre nature, et d'après sa conscience, sans nulle visée pécuniaire.

Ce qui le préoccupait avant tout : la responsabilité de l'écrivain : « Notre époque joue terriblement avec des forces imprimées pires que les explosifs. » Je découvris un jour, sur un de ses

« petits cahiers », une liste des injustices sociales, des principaux torts à combattre : « Je l'ai dressée, m'avoua-t-il, en vue de sujets de livres. Or, s'il est une chose consolante, c'est qu'en face de chaque abus se dresse un faible, oh! bien faible essai de réparation. Tantôt une œuvre, tantôt un simple cri, tantôt un murmure. En dépit de l'universel égoïsme, il est des oreilles et des yeux pour la plupart des trop grands scandales. Malheureusement, l'humanité compatissante dispose de ressources restreintes, ne peut être partout à la fois. »

Il revenait alors à la politique des « marchands de phrases », qui, au lieu de s'occuper uniquement à soulager les détresses sociales. ne s'absorbent que dans les scrutins : « Un tout petit peu chaque jour, telle devrait être leur devise. Mais ils s'inquiètent bien de cela! »

On devine qu'il fut libéral et le plus libre des esprits, encore qu'attaché à la tradition, mais une étiquette parlementaire lui eût été aussi insupportable qu'une étiquette littéraire. Il s'indignait seulement qu'on l'accusât d'avoir sali la mémoire de son ancien patron, le duc de Morny : « Je ne me mêlais point des affaires. J'occupais une sinécure d'homme de lettres. Je suis certain de n'avoir pas écrit une ligne du *Nabab* qui eût déplu au duc vivant. » De fait, le *Nabab* est un

livre d'histoire, sans couleurs brutales, sans invectives. La silhouette de Mora est tracée avec discrétion et grandeur. Mon père, représenta toujours l'homme d'État, dans sa grâce élégante et souple, respectant en lui le « connaisseur d'hommes ». « J'étais alors insouciant et fantasque, comme la plupart de mes contemporains. Je n'eus, comme soupçon des choses terribles et sournoises qui se préparaient, qu'un frisson de poète à la première de la *Belle Hélène*, où les dieux de l'Olympe bafoués, le grincement de l'archet d'Offenbach, me parurent un présage de catastrophe. Quelle catastrophe? Je l'ignorais. Mais je rentrai chez moi troublé, anxieux, comme au sortir d'une atmosphère malsaine. Quelques mois plus tard, je compris... »

Sur ces temps significatifs, j'ai entendu bien des causeries. Les plus frappantes furent avec Auguste Brachet, l'auteur de *l'Italie qu'on voit et l'Italie qu'on ne voit pas*, un des hommes pour qui mon père professait l'estime la plus vive : « Si je vois les individus, si je discerne leurs mobiles, lui juge les masses, les nations et les événements avec une sagacité sans exemple. Écoute-le attentivement et profite. Tu as devant toi un des premiers cerveaux d'aujourd'hui ». J'écoutais et je profitais. Cela se passait aux eaux de Lamalou, où Brachet soignait de simples douleurs névral-

Les deux amis ne se quittaient pas. Ils
ιient les souvenirs. Ce furent des heures
euses et qui nourriraient un volume.
de l'*Italie*, qui fut divinatoire et souleva
colères, préparait un grand travail, qui
:her à l'achèvement, sur la *Psychologie*
des Européens. Il « parlait » les princi
ιpitres avec une verve à la Diderot, une
ιne puissance, une érudition qui nous
ιt. Professeur de l'impératrice Eugénie,
.it voir » les Tuileries et la société, les
ιges et l'entourage, dans un relief à la

.s ces détails, souvent difficiles à classer,
l'espère, pour le lecteur cette idée nette
›nse Daudet écrivit ses livres avec le suc
l'arbre humain. C'est une sottise cou-
e d'assimiler le réalisme à la photogra-
ut organisme a sa réfringence, bien plus
ιée que celle d'un objectif, et l'organisme
père fut certes un des milieux les plus
et impressionnables où pût se dévier le
xtérieur.

.t une oreille d'une finesse et d'une jus-
ιuises. A une table de vingt couverts, il
les conversations, même tenues à voix
l surprenait jusqu'aux bavardages des
Les moindres bruits de la nature se gra-

vaient en lui et le ravissaient. De là vint sa passion pour la musique, laquelle fut un adjuvant de son travail. Il est à sa table, dans son cabinet. Ma mère au piano, dans la pièce à côté. Mozart, Beethoven, Schumann et Schubert se succèdent, exaltent ou apaisent l'imagination de l'écrivain. « La musique est une autre planète ». — « J'adore toute la musique, la plus vulgaire et la plus haute ». Nul n'analysa et ne comprit mieux les maîtres de l'harmonie, nul n'exalta le génie de Wagner en termes plus magnifiques, en plus vives images : « La deuxième conquête, par Wagner et les philosophes. » Lorsqu'il allait au concert, souvent ses yeux se mouillaient de larmes, tant son émotion était vive. Je le sentais frémir tout entier. Sa mémoire auditive n'avait pas de limites. De quelle voix délicate et pénétrante il fredonnait les airs de son pays et de tous les pays! Les beaux vers rehaussés de sons l'attiraient vers une lente mélancolie.

Autrefois Raoul Pugno, Bizet, Massenet, qu'il admirait et chérissait, en ces dernières années Risler et Reynaldo Hahn furent pour lui de vrais enchanteurs. Les mélodies de « son petit Reynaldo », qu'il lui faisait jouer trois fois de suite, d'un génie si précoce, si savantes et déliées, si perspicaces et mollement sensuelles, le mettaient positivement en extase. Il ferme à demi les yeux, assis

dans son grand fauteuil. Sa main nerveuse presse le bec de sa canne. Ses lèvres entr'ouvertes paraissent boire le son. Plus loin dans le souvenir, à l'Exposition de 1878, je l'aperçois écoutant les tziganes, un verre de tokay doré devant lui, les encourageant de « bravos », transporté par la frénésie hongroise. Plus près, c'est à Venise. Du canal ténébreux montent les frissons de l'eau, du violon et des voix humaines. Lui n'est plus avec nous. Il voyage au pays du rêve, en compagnie de sa jeunesse, de sa vigueur, de ses espérances. Quand la musique se tait, une autre commence qui vient de lui, célèbre les jeux de l'onde et du rythme et les marbres polis qui revivent. Et de jadis aux heures ultimes, il m'apparaît ivre d'harmonie, qu'il interroge son savant ami Léon Pillaut sur les « lieds » et les vieux refrains, sur la guimbarde, l'alto et le hautbois, qu'il écoute, à l'orée d'un champ de Provence, faisant arrêter la voiture, le mystère du roseau pastoral, que, dans le jardin de Champrosay, il savoure la gamme infinie des oiseaux, réglant pour lui les heures printanières.

Ses yeux qu'aiguisait la myopie, qu'il prétendait rebelles à la peinture, aux arts plastiques, recevaient néanmoins les couleurs et les formes avec une grande vivacité. Un des premiers il apprécia les « impressionnistes », Renoir, Monet

et Sisley. Quant aux maîtres, ses préférences allaient naturellement aux réalistes, notamment aux Hollandais, Rembrandt et Frantz Hals et à l'école française de paysage qu'illustrèrent Troyon, Rousseau, Millet, Chintreuil et vingt autres. Il rappelait les heures délicieuses passées chez ses amis les experts Bague et Gouvet ; Bague l'enchantait par son éloquence robuste, gouailleuse, où se bousculaient, rehaussés d'argot, les vrais élans d'une verve artistique.

Je me souviens d'une journée entière passée à feuilleter les planches de Goya ; il dit là des choses essentielles sur la vérité, dont le paroxysme est la cruauté, l'alliance de largeur et de minutie qui distingue les « courses de taureaux », les ressources crues d'ombre et de lumière, le dérèglement militaire et bohème spécial à l'époque, le dessèchement vireux, les angles brusques, la torsion voluptueuse de l'Espagne. Comme il s'agissait du Midi, il lut facilement les énigmes, nous déchiffra à première vue les *Proverbes* et les *Songes* fantomatiques. Cela se termina par un tableau de la frénésie spéciale aux peuples du soleil, le soleil, « cet alcool du sud ».

Lors de notre voyage à Londres, il demeura de longues heures assis au British Museum, devant les *Parques* et les *Frises du Parthénon* : « N'est-ce pas que de ces groupes il se dégage une souve-

raine musique? *Vérité et Poésie;* il n'est pourtant rien autre chose. Ces gens ont copié la nature : la nature dansait dans l'air bleu. Nulle discontinuité entre le monde extérieur et le monde intime, nulle saccade du désir, aucune désharmonie. Toutes fois qu'il y a rythme, il semble qu'il y ait perception heureuse.

— Et la douleur, père?

— Elle ne *désaccordait* pas l'être. Il ne se révoltait contre elle. Elle ne servait pas le désordre. »

L'idée de ces frises devenues violentes, filles du Nord et Valkyries, l'amena au cerveau de Wagner où luttaient *deux sens* de la *beauté*, l'un, en quelque façon statique, immuable, aux ondes très lentes, proche de l'idéal grec, l'autre, furieux, excessif, *la bouillonnante source saxonne.*

C'est une paresse de l'imagination de classer les intellectuels en analystes et synthétiques, d'après les œuvres ou les paroles. Alphonse Daudet cherchait les causes et triomphait dans le détail, mais son instinct l'avertissait là où fragmenter eût été dissoudre. Si l'œuvre s'offrait complète, il l'admirait en masse; ami des proportions et de la mesure (*ne quid nimiste*, s'intitulait-il), il n'eut rien du miniaturiste. Il voyait large; il ne ratiocinait ni ne discutait son plaisir. Il avait le respect de toute émotion. Les querelles de

mots l'ennuyaient, ainsi que ces jeux oratoires où chacun juge d'après son tempérament particulier, sans tenir compte de celui d'autrui. Quoi qu'en aient cru les critiques superficiels, trompés par son monocle et son scrupule, le microscope n'était pas son affaire.

La meilleure preuve de ceci est la *courbature* que lui procurait ce qu'on est convenu d'appeler « l'art pour l'art ». Il répétait cette formule avec une physionomie étonnée, car nul n'admit moins le « cliché de conversation ». L'insincérité le faisait bâiller : « Ce qui n'a point ses racines dans la nature est mort. Je connais bien, parbleu, l'apologie de l'artificiel. Baudelaire l'inventa comme arme de guerre en haine des sots et des *bourgeois*. Rien ne vieillit, ne *perd ses dents* comme l'étrange. Les *Fleurs du mal*, les *Petits poèmes en prose* sont des merveilles, quintescences de vérité, pierres précieuses arrachées aux profondeurs du sol moral. Mais les imitateurs *en toc* se sont figuré qu'eux aussi pourraient construire et habiter le *kiosque en marqueterie* dont parle Sainte-Beuve. Quelle présomption! »

S'il aimait le contact des hommes, s'il excellait à *lire* les plus humbles caractères et à coordonner toutes tendances d'esprit, toutes habitudes, tous « plis » fonctionnels, il chérissait aussi la soli-

tude : « où se condensent et s'épurent la force de l'observateur, la vision du poète, la justesse de l'écrivain. » Dans sa jeunesse mouvementée, quand il commençait à craindre pour sa santé spirituelle et physique, il fit de véritables retraites. Il allait s'enfermer dans un mas de Camargue, une ferme, jusque dans le phare des Sanguinaires : « Les deux gardiens, forcés de vivre côte à côte, se haïssaient. Un gros Plutarque, marqué par les doigts rudes, formait toute la bibliothèque, ô Shakespeare, emplissait ces imaginations naïves d'un murmure de batailles et d'héroïsme pareil à celui de la mer mugissante. La lueur salutaire de la lanterne tournante attirait le soir d'imprudents oiseaux qui se brisaient le crâne contre l'énorme lentille de verre. De leurs cadavres, on faisait la soupe. Une fois par semaine, si la tempête ne « bouffait » point, la barque au ravitaillement nous apportait des vieilles nouvelles et des provisions fraîches.

« J'ai passé là de belles heures, parfois tristes, lentes, angoissées, mais où je prenais conscience de moi-même, où je me jugeais, où j'écoutais d'autres tourbillons que ceux de la bourrasque.

« Heureux ceux que la nécessité sépare brusquement du gouffre social et qui se trouvent en présence de leur « moi »! On ne saura jamais ce que l'exil a donné de grandeur à Hugo, à Voltaire. La

prison de Blanqui, comme elle a amplifié son rêve! »

Il ajoutait, après un silence : « Et, dans la solitude, l'homme d'un seul livre : *unius libri* : lequel emporterais-je? Montaigne ou Pascal; ou tricherais-je par une anthologie des maîtres de la prose, ou la sublime littérature de Taine?... Le Plutarque de mes gardiens... Entre *son* livre et l'isolé qui pense, il se fait un continuel échange. C'est une bibliothèque, une encyclopédie que les mouvements de l'âme greffent sur l'imprimé; et, par l'imprimé, l'âme bouillonne. Double fécondation du conte d'Hamlet, mince brochure de colportage, et de l'auteur d'Hamlet. Quand je vivais avec les *Essais* comme Bible, il n'est pas une de mes songeries à qui je n'aie trouvé réponse et réconfort. »

A son goût de la solitude, il dut renoncer comme chef de famille, car nous ne nous quittions jamais, mais ma mère fit en sorte de satisfaire toujours la passion de campagne, qu'il conserva si vive jusqu'aux derniers instants.

Cette chère vallée de Champrosay, qui joua un si grand rôle dans notre existence, va de Juvisy à Corbeil, par les méandres de la Seine et le caprice correspondant des bois de Sénart. La rive droite, où nous habitâmes trois demeures successives, dont l'une avait appartenu à Eugène

Delacroix, la rive du village et des bois, exposée en corniche au soleil, tiède, bienfaisante, est semée de châteaux historiques, Soisy-sous-Étiolles, Lagrange, Grosbois, qui rappellent le XVIIIe siècle, la Révolution et l'Empire. La rive gauche, vers Montlhéry et Étampes, traversée par l'aqueduc de la Vanne, évoque des souvenirs en partie semblables, en partie bien plus reculés. Certains villages y sont du XIIe siècle.

Jadis, mon père adorait le canotage. Avec ses voisins Gustave Droz et Léon Pillaut, avec ses amis Gonzague Privat et Armand Silvestre, avec son beau-frère Léon Allard surtout, il passait sa vie sur la Seine, fréquentant les auberges de rouliers, remontant ces jolis affluents qui se perdent dans les propriétés, des parcs ombreux ou des usines : « Nous arrivons à un petit bras si étroit, si resserré qu'il nous faut débarquer, porter l'*Arlésienne* sur nos épaules. Nous sommes dans un jardin. Une jeune fille étonnée, interrompant sa lecture, nous voit, ton oncle et moi, tels que des Indiens de Cooper, chargés de l'embarcation, du gouvernail, des rames et de la gaffe... »

Alors aussi on courait les bois, à la recherche des champignons et des châtaignes. Il était fier de connaître les cèpes, de distinguer les bons à *leur tulle*. Il bondissait dans les taillis, moi sur

ses épaules, entraînant ma mère. Le soir, on mangeait la récolte.

Il racontait comment, dans une semblable partie avec le sculpteur Zacharie Astruc, dont il aimait l'indépendance et le talent robuste, il s'était, en luttant, cassé la jambe. On le rapporta gémissant, fiévreux « préoccupé surtout de ne pas faire gronder son camarade ». Ce même soir d'été lourd, orageux, les journaux transmettaient une terrible nouvelle : la déclaration de la guerre franco-allemande. Il n'eut plus qu'une idée : guérir au plus vite ; être en état de servir son pays : « Période horrible et stupéfiante, où chaque courrier annonçait une défaite, où les visages de paysans reflétaient la crainte et la bassesse ! » Enfin, il fut debout et capable de tenir un fusil !

Plus tard, l'état de sa santé ne lui permit plus que des promenades dans les allées du grand parc que connaissent tous nos amis. Il n'est pas un banc, pas une sente où ne soit le souvenir de mon bien-aimé. Son allure à mon bras, à celui de mon frère, demeurait alerte et rapide. Il ne s'arrêtait que pour allumer sa petite pipe, expert comme un gardien de Camargue aux ruses du vent et de la poussière, amoureux des « bons petits abris bien chauds », s'intéressant aux fleurs, aux plates-bandes, aux légumes, heureux

du moindre embellissement, joyeux de montrer « son domaine ».

C'est là qu'il faut le voir et l'entendre, excité par la grande nature, attentif au chant des oiseaux, à la crécelle des grillons, aux jeux de la lumière, aux frissons du feuillage. Pour mon tout jeune fils, son petit Charles, et pour ma sœur Edmée, il improvise d'extraordinaires histoires où tout ce qui nous entoure a son rôle, des récits magiques et charmants qui mettent la beauté des choses au niveau de ces frêles intelligences, les émeuvent, les tiennent attentives jusqu'à clore les petits regards, pour mieux savourer. Il est là qui palpite, le secret de son génie; il touche ces âmes commençantes en quelques paroles justes, en quelques naïves images dont les répondants sont près de nous. Voici le mot, et voici l'objet. Il anime jusqu'aux grains de sable, aux brindilles de bois, aux écorces. Il affirme que cet insecte a emporté la fin du conte et il ajuste son monocle pour suivre le voleur. En ce qu'il organise ainsi, pressé par les mains mignonnes et les « encore papa, encore grand-père », en ces tableaux familiers et féeriques, on retrouve son art subtil et simple, aux mille nuances délicates, tel qu'une de ces fleurs qui embaument.

Quand décroît la chaleur du jour, nous partons en voiture, dans le landau familial. Ma mère a le

goût du passé. Elle découvre mainte vieille résidence, comme à Savigny cette demeure de Mme de Beaumont, qu'envahissent l'herbe et la mousse. L'automne est la plus belle saison. Les feux d'herbe brillent sur les vastes plaines. Mon père exprime son souhait de bonheur : « Une vieille maison, large, un peu basse, prolongée en ferme et basse-cour. Du sarment dans les cheminées. Quelques amis de choix et la neige au dehors. Une confiance absolue et tendre. Des causeries, de nobles lectures. Les vieux sont sans morosité, les jeunes ni pédants ni amers. On savoure. »

Dans une de ses dernières lettres, reçue à Grenoble pendant mon service aux « Alpins », il m'écrivait : « Imagine un de ces jolis artistes consommateurs, comme j'aurais rêvé d'en être un, habitant un vieux domaine aux portes d'une petite ville à mail et à remparts, passant deux mois à Paris, quelques semaines sur le Nil ou au Spitzberg, finissant par se fatiguer de courir et faisant toute sa joie de quelques chambres d'amis habitées aux jours traditionnels de l'année, Noël, jour de l'An, moissons, feux de la Saint-Jean. Cette homme-là pourrait imprimer un livre aux tomes innombrables, faits de notre meilleure moelle. Il mettrait à la fin du dernier volume : « A continuer », et le « livre de la vie » ou de « la science de la vie » serait en train. »

Au chapitre « le Marchand de Bonheur » je montrerai ce qu'il entendait par ces mots « *la science de la vie* ».

Les intermèdes des « petits cahiers » sont de ravissants, de fulgurants paysages. Là comme ailleurs il ne marquait que les dominantes. Ce qui nous saisit et nous trouble dans un spectacle de nature, est peint, en quelques mots justes, précis et vibrants, aussi prompts, aussi aigus que la sensation elle-même. Comme je feuilletais ces chefs-d'œuvre, je lui dis un jour : « Tu me rappelles le vieil Hokousaï, *fou de dessin*, qui affirmait, au déclin de l'âge, connaître à peu près la forme des créatures vivantes, spécialiser la ligne et le point. » Il repliquait : « Je n'en suis pas là. Elle m'est amère la disproportion entre ce que ma plume détermine et ce qu'a conçu mon esprit. J'ai la souffrance de l'inexprimable. Comment rendre sensible le battement plus vif de nos artères devant un arbre doré par l'automne, un petit lac où la lumière se décompose, un horizon aux lignes pures, un ciel d'orage, cuivré, noirci, sombre abîme dans le bleu du ciel? Comment exprimer la palpitation du souvenir autour de l'heure, ce qu'il y a de nous dans les choses, ce qui pleure et sourit avec elles? Par mes lèvres se sont enfuies tant d'impressions rebelles à la forme! »

Pourtant si méthode de travail fut soumise aux règles de la nature, ce fut assurément la sienne. Durant sa turbulente jeunesse, il ne s'assit jamais à sa table qu'enflammé par son sujet. Il affirmait que le talent est une « intensité de vie ». Ses contes manifestèrent cette formule.

Plus tard, sous l'heureuse influence de sa « discrète collaboratice », il canalisa et ordonna ses admirables facultés d'improvisateur. Il prit l'habitude du labeur quotidien, et, comme il arrive d'ordinaire, son cerveau s'assouplit, répondit à l'appel, subit la discipline. *Fromont jeune et Risler aîné*, *Jack*, *le Nabab*, *les Rois en exil*, *l'Evangéliste*, autant d'efforts continus, acharnés. Eté comme hiver il se levait de grand matin, se mettait de suite à la besogne, sans autre excitant qu'une ablution d'eau fraîche, et il couvrait les pages après les pages de sa petite écriture serrée, nerveuse, élégante, que la maladie affina davantage, sans la priver d'aucun de ses attributs. J'ai maintes fois remarqué les analogies de son « type graphique » avec celui de Jean-Jacques Rousseau : même distinction minutieuse, mêmes intervalles des lettres et des mots, même souci de la ponctuation, même acuité du trait. Entre le manuscrit de la *Nouvelle-Héloïse*, que j'ai pu feuilleter un soir au château des Crètes, grâce à l'obligeance de Mme Ar-

naud de l'Ariège, et un manuscrit de mon père, les similitudes sont évidentes.

Il *raturait* courageusement et fréquemment. Un premier brouillon, du premier jet, servait en quelque sorte de canevas. Ma mère et lui reprenaient ce « monstre », apportant le souci du style, conciliant l'harmonie et le besoin de réalité qui toujours poursuivit l'écrivain : « Sans ma femme, je me serais abandonné à ma facilité. La perfection ne me tourmenta que plus tard. » Après cette lente et dure épreuve venait une troisième et définitive copie. Ceux que leur imagination enflamme comprendront le singulier mérite de sacrifier la verve à la justesse et de proportionner l'enthousiasme. Dans l'esprit de mon père, le mot était évocateur. Alors que chez un formaliste, comme Baudelaire par exemple, il bride ses conséquences lyriques, limite au lieu de susciter, chez Alphonse Daudet il éveillait un monde de sensations et de formes. Or, celui que le « verbe » grise ignore la joie de l'achèvement. Mon père, génie latin, possédait la mesure et respectait les proportions.

Sans entrer dans le domaine de la critique, qui messiérait à mon rôle actuel, il m'est permis de marquer l'évolution continue de ce tempérament si viril et si clair. Les premières œuvres, ardentes, surabondantes, témoignent d'un moindre souci

que celles qui suivent, quant à la propriété du langage et à l'équilibre. Elles viennent plus du tempérament que du caractère, cette absolue maîtrise de l'écrivain. Ce qui appartient à mon père, c'est une concision dans le pittoresque, un tissu de la nature morale et de la nature physique, un dédain des ornements inutiles qu'aucun, même parmi les plus grands, ne montra à un degré supérieur. Les êtres sont caractérisés à mesure qu'ils sentent, pensent et agissent; leur type se complète par leurs passions; aucun hors-d'œuvre n'est en surchage. Chaque trait marque, concorde à l'ensemble. Le livre est tel qu'au souvenir; il suit le mouvement de la vie, fondu pour l'accessoire, exalté pour le principal, violent dans les passages de nerfs, calme après les détentes. Chaque personnage a son atmosphère, chaque scène son point culminant; tout vise à un but unique. Une multitude d'exemples particuliers embellissent, corroborent le modèle central. De là cette puissance classique, dont les contemporains eux-mêmes se sont rendu compte, cette vigueur élégante et cohésive qui soustrait l'œuvre à toute détermination momentanée de « naturalisme », de « réalisme », la rattache à la tradition nationale, au bien-fonds harmonieux de notre race.

C'est que l'effort ne commence point au moment où l'auteur prend la plume. Il est dans la

réflexion soutenue, dans la pensée qui accumule et élimine, fait la récolte et le tri des images, demande à la vie de contrôler le rêve, au rêve de magnifier et d'élargir la vie. Les héros de ces romans et de ces drames, les propos qu'ils tiennent et les lieux qu'ils fréquentent ne sont point les produits d'une surchauffe imaginative. Ils ne sont point, comme il arrive souvent, des parcelles de l'âme créatrice, habilement grossies et diversifiées, les empreintes hardies d'un même homme qui s'hallucine de passions opposites. Alphonse Daudet fut une porte merveilleuse ouverte aux phènomènes naturels. Ses sens transmirent à son cerveau les observations les plus justes, les plus déliées, les plus vraies. Son cerveau fit le choix et organisa la mise en œuvre.

Il vivait avec ses personnages comme avec des amis. Il les interrogeait sur toutes choses et il écoutait leurs réponses. Il les tentait par des vices et des vertus dont il suivait le travail en eux jusqu'à obtenir des figures complètes, jusqu'à ces mystérieuses limites du visible et de l'impénétrable. Il préférait les faire agir que raisonner, n'ignorant point qu'un geste sincère est la ruine immédiate de mille théories, qu'une altération soudaine du visage l'emporte sur les plus subtiles déductions. Il savait que les caractères se trahissent en paroles typiques, que les individus hy-

brides, à physionomie molle et flottante, dont notre époque est comme ralentie, ont des minutes particulières de vie intense et déterminée. Il accordait aux lâches, des reprises courageuses; aux courageux, des pentes de lassitude; aux faibles, des sursauts; aux menteurs, des élans; aux hypocrites, des chutes de masques; aux bavards, des phases de silence; aux contractés, d'étranges rémissions; aux chastes, des rêveries louches; aux vicieux, des crises de chasteté. Il avait interrogé et confessé la femme dans ses alternatives de mère, d'épouse et d'amante, dans ses générosités, ses songes pervers, ses goûts familiers, ses défauts, ses terreurs, ses angoisses. Il savait le goût de toutes les larmes et tenait la clé de toutes les détresses. Aucun méandre du remords ni du scrupule ne lui échappait. Il n'était pas jusqu'aux enfants dont il n'eût étudié l'âme miroitante et retorse.

Et sur toutes ses constatations, sur sa patiente enquête, sur son savoir précis, il jetait le manteau pitoyable du philosophe, qu'aucun spectacle n'a endurci, qu'aucune horreur humaine n'a dégoûté, lassé de l'homme.

Nous riions souvent entre nous de la facilité avec laquelle ceux pour qui le midi tient tout entier dans une bestiole le traitaient aima-

blement de « cigale ». Dans maintes notices nécrologiques, d'ailleurs sympathiques ou enthousiastes, j'ai retrouvé ces qualificatifs d' « enchanteur » de « troubadour », de « poète léger ». Rien de plus faux qu'une telle conception. Mon père fut assez réaliste pour admettre que la « joie » et le « charme » font *aussi* partie de l'existence, où rien n'est uniformément noir ni cruel. Mais un battement d'élytres, un cliquetis dans le soleil expriment mal cet âpre travail, cette perpétuelle enquête sur soi-même. Lorsque nous publierons intégralement les pensées des *Petits cahiers*, on verra avec quel zèle il cherchait pour toutes les idées des formes plus tangibles, plus humaines. Poète admirablement doué, il se méfiait des métaphores autant qu'un philologue ou qu'un biologiste, comme il se méfiait des moindres causes d'erreur.

La vie lui apporte un épisode, un trait saillant. Il le fixe en quelques mots nets, puis continue la besogne commencée. Sa première remarque l'obsède par des analogies. Telle est, parfois, la genèse d'un livre. Mais ce livre même se présente à lui sous plusieurs aspects que je ne puis mieux comparer qu'aux attitudes d'un homme vivant. C'est alors une série d'ébauches, d'esquisses plus ou moins intenses, et certaines sont déjà mar-

quées de lignes constructives et directrices. Comme les idées s'associent entre elles, ces embryons moraux se rejoignent. On distingue des parties éclairées ; types, situations, portraits, causeries naissent de deux origines distinctes : l'une primordiale et foncière, la seconde quotidienne, fragmentaire, et toujours en voie d'expérience. C'est la *mulatière* du souvenir et de l'improvisation. L'ètre en métamorphose vient, à travers la brume, à la rencontre de l'écrivain. Quelle allégresse, quand il croit tenir son sujet, qu'il n'a plus à examiner que les rôles secondaires, que les comparses. Ce dernier choix, pourtant, demeure laborieux et subtil. L'esprit d'Alphonse Daudet était de telle sorte que le détail devait offrir une image abrégée de l'ensemble. C'est ce par quoi le roman nous hallucine et fait de chaque lecteur un témoin.

Prenez Delobelle, tel qu'il vous apparaît. D'un bout à l'autre de sa biographie, il demeurera conforme à sa silhouette; jamais vous n'apercevrez la ficelle, la main ni le bras de l'auteur. De même pour le Nabab, le père Joyeuse, Numa, Bompard, Paul Astier et les autres. Cette remarquable continuité nous prouve une assimilation complète du créateur à la créature. L'imagination n'a pas de ces saccades qui déroutent l'observation, et soustraient à la vérité ce que gagne la verve lyrique.

Ceci explique comment, à côté du Daudet écrit, il y a un Daudet vivant et parlé dont il est nécessaire de laisser une figure même incomplète, telle que je la trace ici. Ce que mon père ne montrait pas dans ses livres, le trop-plein de son cerveau, ce dont il eût redouté la surcharge, cette vapeur inemployée se retrouvait dans sa causerie et ses actes. L'arbre a laissé des fruits immortels, mais la sève courait par le tronc, les branches et jusqu'à l'extrême pointe des feuilles et des fleurs.

J'ai dit qu'il travaillait avec acharnement. Toutefois, aucun labeur ne l'empêchait de recevoir un ami, d'aider un confrère, de conseiller un jeune homme. Nos brusques entrées ne l'irritaient pas. Il nous accueillait par un mot aimable, une drôlerie. Il s'intéressait à toute la maison. Il n'avait point d'heures régulières en ce sens que toute heure lui était bonne. Depuis qu'il ne sortait presque plus, il passait sa vie à sa table, écrivant, lisant ou prenant des notes. Il se levait à sept heures et demie, été comme hiver, et se couchait à onze heures, sauf le jeudi où la veillée se prolongeait.

C'était sa récréation, ce jeudi soir. Son extrême aménité lui faisait un très grand plaisir de ces réceptions simples mais si intéressantes, où nous avons vu en activité les plus nobles intelligences

de ce temps. Mon père animait tout, élevait et maintenait la discussion, enflammait les timides, conciliait les furieux, dissolvait les hostilités, les rancunes, renforçait les sympathies. Dans le pitoyable « éreintement » par un pauvre raté *symboliste* d'un homme qu'il n'a, d'ailleurs, point connu, j'ai lu cette étrange affirmation qu' « Alphonse Daudet ne pardonnait jamais ». D'abord, il ignora la majeure partie des attaques que ne ménageaient pas à sa gloire les jeunes vieillards des petites revues, pour la bonne raison qu'il ne les lisait pas. Puis, les eût-il lues qu'elles auraient tout au plus amené sur ses lèvres un sourire d'indulgence, tant de pareilles appréciations lui demeuraient indifférentes. Mais plusieurs de ses adversaires, devenus ses sincères amis, pourraient témoigner de la mansuétude et de la faculté d'oubli qu'il apporta toujours aux débats littéraires : « La plupart du temps, on s'ignore. Les antipathies féroces et anciennes ne résistent pas à un contact de quelques minutes ».

Et si, aux réunions du jeudi, brillaient les *arrivés* et les *illustres*, les *débutants* ne manquaient point, car il avait la passion du talent neuf, inquiet de soi, il respectait ces forces obscures, qui s'amassent chez un jeune écrivain d'avenir et sortent en paroles excessives, en paradoxes, en frénésie de critique ou d'enthousiasme aveugle. La

plupart de ceux qui tiennent le premier rang aujourd'hui furent, à leurs débuts, encouragés et soutenus par lui. Que de lettres aux éditeurs, directeurs de journaux, de théâtres, que de recommandations, d'apostilles! « Hélas, disait-il, je n'ai plus la présence réelle ». Il savait la puissance de sa parole, ce qui manque de geste persuasif et d'accent sincère au billet le plus éloquent.

Cet amour de la jeunesse, jusque dans ses défauts et outrecuidances, faisait partie de sa curiosité. Il désirait *voir* et *connaître*. Une attitude, une poignée de main, un regard, un mot, lui en révélaient plus sur un être qu'une pièce de vers ou un article. Il adorait Plutarque, lequel, en ses biographies, a suivi la règle sensible qui rattache au portrait d'un grand homme sa façon de boire, manger et marcher, ses préférences et jusqu'à ses manies. Il approuvait entièrement les pages décisives qu'écrivit, sur ce sujet, Marcel Schwob en tête de ses *Vies Imaginaires*. De petits détails, oiseux en apparence, sont de mystérieux couloirs, par lesquels nous atteignons à la clarté des temps anciens, nous pénétrons le labyrinthe des âmes mortes. Les opinions sont chose verbale, transitoire et insignifiante. C'est ce qui fait, à l'ordinaire, si banale et piteuse la vie des personnages politiques. L'agora, le prétoire, l'antichambre du souverain, les États géné-

raux ou les Chambres et les propos qui s'y tiennent ne sont que larves, masques, fantômes. Telle habitude, tel vice, telle particularité de langage, de costume, de gourmandise ou de luxure de Démosthène, de Cicéron, de Talleyrand, de Napoléon Ier prennent à nos yeux une importance extrême et un relief « confidentiel ». C'est ce que les pédants appellent la « bonhomie »; les autres, plus justement, l' « humanité », Or, ce qui nous intéresse dans l'histoire de notre semblable, c'est ce par quoi il différa, quelle que fût, d'ailleurs, la différence.

Lorsqu'il créait, mon père *voyait*. Lorsqu'il écrivait, il *entendait*. Un certain nombre de médecins du nouveau modèle sont venus l'interroger là-dessus et ont simplifié en phrases pédantes une méthode naturelle et complexe. On nous ressasse indéfiniment la distinction scholastique entre « auditifs » et visuels », catégories qui n'ont rien d'absolu et ne valent que comme facilité clinique. S'il *entendait*, il *parlait* aussi. Il essayait le ton de ses dialogues et l'harmonie de ses descriptions. L'horreur de la verbosité, qui sans cesse augmenta chez lui, le portait, surtout dans ses derniers ouvrages, à une concision pittoresque, où chaque sensation a son éclair brusque, où la réflexion ne paraît pas, émane en silence

des caractères. On lui a reproché, fort puérilement, sa syntaxe brève et nerveuse, aussi proche du vrai que possible, puisque chaque mot nous dupe et fausse la durée.

Je n'ai oublié aucun des beaux préceptes qu'il appliquait scrupuleusement : « Qu'il s'agisse d'un livre ou d'un article, d'une création directe ou d'une critique, ne prends jamais la plume que si *tu as quelque chose à dire*. Si la furie littéraire continuait à se développer, il n'y aurait bientôt plus un Français qui ne préparât son volume. —

« Décors, idées, situations, personnages ne sont à point qu'après une gestation très lente, demi-instinctive, où toute la nature, en ses moindres spectacles, collabore avec l'écrivain. Nous sommes pareils à des femmes enceintes. Cela se voit même à nos visages. Nous avons le *masque*. —

« Le style est une *intensité*. Le plus de choses dans le moins de mots. Ne pas craindre de se répéter, selon le conseil de Pascal. Il n'y a pas de *synonymes*. —

« Aller toujours vers la clarté, vers la limpidité concise. Notre langue a ses lois morales. Quiconque s'y soustrait ne dure point. Notre langue est plus souple qu'aucune, intellectuelle autant que logique, plus serrée que déclamatoire, à reflets vifs et courts, à formes précises. Elle ne

favorise point l'ambiguïté. Elle est plus pou l'esprit que pour l'oreille. Il est peu de nuance qu'elle n'exprime, peu de distinctions juste qu'elle n'exprime. Elle triomphe aux sous-en tendus. —

« Fils des latins, qui furent constructeurs, nou avons le goût du solide. L'harmonie aussi es indispensable. Même pour la peinture des passions, où le désordre est une beauté, que ce désordre ne soit qu'apparent; que l'on sente un règle profonde. Cela d'ailleurs est conforme au vrai : le pire tumulte subit ses lois. —

« La description d'un caractère, poursuivie jusqu'à l'achèvement, ne doit se faire que peu à peu selon que l'être se révèle et que la vie réagit sui lui. —

« Ce qui nous environne, la société, le paysage la circonstance, participe de notre état d'âme. I faut entrer dans le personnage, dans *sa peau*, e voir le monde avec ses yeux, et sentir avec se sens. L'intervention directe de l'auteur est un faute. —

« Elle est exagérée, par contre, la théorie de l'*impassible*. Celui qui raconte a le droit de s'émouvoir, mais discrètement, *à la cantonade*, après héros et héroïnes, sans désaccorder l'illusion qui fait le charme. —

« L'expression du réel réclame toutes les forces

vives de l'écrivain. Lyrisme, réalisme, frénésie même, cela se joint et crée la puissance. La beauté n'a pas d'étiquette. La sincérité renferme tout. —

« Il faut respecte le lecteur : moralement, l'auteur a charge d'âme. Pouvant corrompre, et sûr de ses moyens, il est coupable s'il en abuse, s'il détruit la noblesse vitale, s'il ne va point *de bas en haut*, direction d'une conscience honnête. Il faut respecter le lecteur intellectuellement, n'insister que sur l'essentiel, ne point mentir à l'enthousiasme, garder le scrupule naïf. —

« La vérité, c'est l'accord parfait entre l'écrivain et ce qui l'entoure, entre ce qu'il conçoit, perçoit et ce qu'il exprime. Le rêve lui-même a sa vérité. On ment sur le Parnasse comme dans la rue. —

« L'art n'est pas qu'un choix. Il est, de plus, une décision et une audace. Nulle hypocrisie, nulle fraude. Les routes de la vie sont ouvertes. Il n'est permis ni de dévier, ni de s'arrêter en chemin. —

« Il y a le courage de l'écrivain, qui est d'accomplir sa mission jusqu'au bout. Les intrépides sont toujours vainqueurs. Les timorés demeurent incomplets. —

« On n'aide point son œuvre ; elle va toute seule. Nul obstacle, si franche et valide, ne l'empêchera de triompher. —

« Penser à plaire est un péril. Vouloir étonner

en est un autre. La notoriété fuit toujours ceux qui la recherchent par des moyens bas. »

Énumération bien incomplète! Je la rectifierai chemin faisant. Mon père présentait les mêmes principes sous les formes les plus riches et les plus nombreuses. Mais le fond demeurait immuable.

Ces quelques règles, qu'il n'énonçait même plus quand nous étions en tête à tête, lui permettaient une délicieuse mobilité d'images et d'impressions pour tout l'éphémère, le transitoire de la vie. De même qu'en conversation, il n'était jamais à court, que la riposte venait de lui, soudaine, ailée, brillante, telle que d'un escrimeur consommé, de même les phénomènes journaliers, les plus minces épisodes ne le prenaient, en aucun cas, au dépourvu. Nous avions une telle habitude de nos chers et doux entretiens, où les heures fondaient sur ses lèvres, qu'il s'était établi entre nous, pour notre usage personnel et celui de quelques intimes, un langage elliptique; chacun complétait la pensée de l'autre, la prolongeait par une remarque dont il indiquait le sens en peu de mots : on ne formulait que l'essentiel.

Vous retrouvez ceci dans son œuvre, décalque fidèle de son âme. Le grand bon sens, ce don ma-

gistral au prix duquel les plus brillantes qualités sont peu de choses, ce bon sens à la Descartes, anime l'ensemble d'un souffle permanent. Il imprègne si bien qu'il ne s'exprime plus, laisse le champ à la fantaisie, dès lors libre comme une déesse souriante, furtive et court vêtue. L'homme est sans cesse derrière l'auteur, et l'auteur inspire la confiance. Prenez un poète, Carlyle, pluie stellaire de métaphores qui traversent le ciel et la nuit du verbe. Pourquoi, malgré tout son génie, Carlyle n'a-t-il qu'une place restreinte dans la rêverie humaine? C'est qu'il manque de cette harmonie intime que réclament les esprits éperdus de mirage. Il n'a point dompté notre confiance. Dans la bouche de celui qui nous a définitivement conquis par sa sagesse, le moindre mot prend une valeur magique. Où qu'il monte, nous le suivons. Nous fraternisons d'enthousiasme. Autrement, l'écart se fait entre le génie le plus magnifique et le lecteur. On s'étonne ; on ne subit point.

Ce que je viens d'exprimer tant bien que mal, mon père le gravait dans mon esprit en termes clairs, merveilleusement justes. J'étais une de ses œuvres. Il m'eût voulu parfaire comme les autres. Hélas! Substance ingrate! Si tu n'as su profiter, transmets au moins la parole féconde. Sois exact et fidèle. Peut-être s'en trouvera-t-il un qu'éclairera le flambeau pieusement rallumé.

Maintes fois, en écoutant mon ami, j'ai songé : « Si le destin me fait lui survivre, je demanderai à ma mémoire un effort de réviviscence, je m'imposerai la tâche de fixer les beautés fugitives, souvent intransmissibles comme ces paroles d'amour auxquelles manquent l'heure et les visages. » Soyez indulgents, vous qui me lirez. J'apporte ici ma conscience entière. Convié au plus noble spectacle, j'ai retenu des phrases, des gestes, des intonations, des jeux de visage. Mon père aima la vérité. Je veux la servir à mon tour, jusque dans les scènes plus intimes, guidé par lui, encouragé par sa haute mémoire.

CHAPITRE III

LE MARCHAND DE BONHEUR

Mon père répétait souvent : « Je voudrais, ma tâche achevée, m'établir *marchand de bonheur*. Mon bénéfice serait dans mon succès. »

Il ajoutait : « Tant d'hommes sont des somnambules, traversent l'existence sans voir, butant contre les obstacles, se heurtant le front à des murailles qu'il eût été facile de contourner. J'ai mis dans la bouche d'un de mes personnages : *Les choses de la vie ont un sens, un endroit par où on peut les prendre*. Ce n'est point là une métaphore. »

Puis il secouait la tête avec un demi-sourir indulgent, et soupirait : « Il n'y a point de banalité dans le monde, il n'y en a que dans les esprits. Renan s'attriste quelque part de ce que Gavroche est aussi savant que lui. Mais Gavroche

est un perroquet. Les mots, en son cerveau, n'ont aucune valeur. Un adolescent parle de la *mort*. Il est bien rare qu'on devine en lui le gouffre noir que cette terrible syllabe ouvre aussitôt dans l'âme d'un vieillard. Tu connais l'émoi qui nous saisit tout à coup devant tel substantif, tel verbe que nous répétions de confiance, jusqu'au jour où le sens réel, profond, nous est apparu. Ces révélations-là sont l'épreuve des années.

« Je ne me vante point, je fus un précoce. De bonne heure, j'ai compris *dans ma chair* la valeur réelle de bien des termes auxquels la jeunesse prête son inconsistance. La maladie, la douleur, sont une autre maturité. Elle donnent de la sincérité au langage. On vit alors *sur son capital* au lieu de vivre de ses rentes; l'on n'ignore pas qu'une émotion, qu'une idée même un peu ardente correspondent à une perte de substance, à *un pas de plus*. Oh! sagacité des petits infirmes, yeux brillants et trop renseignés! J'en rencontre, dans les jardins publics, traînés en voiture, dont les regards m'épouvantent...

— Alors, père, le marchand de bonheur?...

— Ce n'est pas une allégorie. Il irait aux infirmes, à tous; il gagnerait leur confiance avec de la tendresse. Tel qu'un médecin patient et doux, il examine la plaie morale. Il distingue son étendue, ses progrès. Ensuite, il rassure le ma-

lade par le spectacle de ses congénères, immanquable argument de l'égoïsme, et, de là, il s'élève peu à peu vers l'image d'une destinée réduite, mais noble cependant, si elle sait s'employer, sécher les larmes autour d'elle, consoler en se consolant. Placer le but hors de soi-même, placer l'idéal hors de soi-même, c'est échapper un peu au *Fatum*. »

Que de fois, entrant à l'improviste dans son cabinet de travail, j'ai surpris des attitudes angoissées, interrompu des confidences que je devinais graves et pressantes ! Si on ne lui demandait le secret, mon ami, ensuite, m'exposait le cas, les difficultés pour lesquelles il cherchait dès lors la solution la plus simple, la plus « humaine ».

Lorsque je lui disais : « Sois marchand de bonheur pour toi-même », il répondait : « Mon existence est un effort journalier. J'ai la plus grande confiance dans ces minimes essais de ma volonté qui me font me lever à une heure fixe, me mettre à ma table malgré mes souffrances, dédaigner mon mal, le braver. Imagine-toi cette torture du cercle qui se rétrécit peu à peu, des impossibilités successives. Qu'il est vrai le mot navré de la coquette à son miroir : *Dire que je regretterai cela demain!* Eh bien, les innombrables charges d'un père de famille, les soucis de la

maison me sont d'un grand secours. Le sentiment de la responsabilité suffit à tenir l'homme debout, lorsque ses forces l'abandonnent. Puis, je songe à mes congénères, si la misère se joint à leur supplice, s'ils n'ont point le secours du feu, de la viande, du vin, de la chaude affection... et je m'estime encore heureux. Je préserve ma pitié en me répétant qu'il est des détresses pires que la mienne, et je ne l'use point toute pour moi.

— Tu sais que la pitié fut, par beaucoup de philosophes, bannie de leur république, comme une faiblesse, un avilissement, comme une défaite de l'énergie.

— Le marchand de bonheur prêcherait la pitié active et non les larmes inutiles. A celui qui souffre, la souffrance est toujours nouvelle. Pour les témoins, même empressés et tendres, la souffrance vieillit et tombe dans l'habitude. Je dis au malade : Distrais-toi et lutte par l'esprit jusqu'au bout. Ne fatigue point, ne harcèle point ton entourage. Les stoïciens avaient découvert le plaisir qui réside dans l'exercice continu de l'énergie. Au patient doué d'imagination, je suggérerai mille artifices. A celui qui ne mêle point le rêve au réel, je conseillerai de regarder en face sa douleur jusqu'à ce point où la beauté de la lutte apparaît et grandit tout. C'est une griserie particulière qui rend les moins subtils étrangement

compréhensifs; c'est *une des clés de la nature.*

« Et d'abord, chaque chose prend sa place, s'accorde à son plan naturel. Les petites misères, que nous grossissent la jouissance et la paresse morale, reculent, descendent à leur niveau. Sans mon mal, j'eusse peut-être été « un auteur », en proie aux niaiseries du métier, tremblant devant la critique, exalté par les louanges, dupé par les satisfactions vaniteuses; certes, il me reste des faiblesses. Néanmoins, je suis épuré... Aux eaux de Lamalou, j'ai rencontré des « sosies de souffrance » dans les professions les plus diverses. Ils étaient tous *au-dessus d'eux-mêmes*, éclairés par ces lueurs brusques qui traversent leurs tissus, pénètrent leurs âmes. Entre tant de confidences que j'ai reçues, celles des damnés de *là-bas* ont un caractère spécial d'âpreté, de franchise. Les mots mêmes dont ils se servaient ont plus de relief, plus d'ampleur. »

— Elles sont, à ce sujet, bien typiques et bien belles, les notes prises par mon père pendant ses stations thermales. Elles étonnèrent les médecins, ces « observations » d'un homme de lettres, plus complètes et raffinées que n'aurait pu les recueillir un savant, sans idées préconçues, sans théories intercalaires, d'une netteté de procès-verbal. Les pires hontes, les misères secrètes d'hommes, de femmes, de vieillards, sont indi-

quées discrètement, avec une sagacité de clinicien poète. La plupart de nos voisins d'hôtel, quelques-uns étrangers, d'Amérique, d'Espagne, de Russie, s'arrangeaient pour faire coïncider leur traitement avec celui du romancier qui les rassurait, les rassérénait, complétait l'œuvre du docteur. Quelques-uns se confiaient à lui avec un zèle de détails, cette ardeur, cette fierté bizarre qu'ont les porteurs d'une maladie grave et mystérieuse encore. Les troubles nerveux les plus étranges, les manies, les craintes, les désordres chroniques ou soudains, il notait, classait, comparait, et souvent ces déviations de la nature l'aidaient à comprendre la nature, lui éclairaient une région obscure, servaient sa perpétuelle enquête. « Le mal dans la famille et dans la société », les modifications qu'il apporte aux caractères, aux tempéraments, aux métiers, l'ingéniosité des égoïstes, des riches et des pauvres, voilà surtout ce qui le passionnait, l'enfiévrait, ce qu'il recueillait à toute heure, avec une méthode et un scrupule extraordinaires.

Ce sont des vies entières résumées en quelques traits, des « avares devenus prodigues », des « violents devenus timides », des « chastes tourmentés de passions inavouables ». Les initiales me rappellent des noms, des figures, de douloureuses silhouettes. Un mot évoque tout un être :

« Carrières brisées », voilà un en-tête de chapitre... De terrifiants bouts de dialogues : « ce que je redoute le plus, Monsieur, *les moments où je ne souffre pas*. Alors mon imagination travaille, je vois mes espérances à bas, l'amour, l'avenir... Hélas! » Parfois un sourire, une parole comique éclairent ces affreux tableaux. Une *phrase-aveu*, telle que la foudre, illumine pendant un instant les arcanes d'un être, ce labyrinthe où se perd jusqu'à l'observation intime.

De là était venue à mon père cette idée qu'il m'exprima souvent : « Si réaliste que l'on soit, on recule devant le réel. Les discours que l'on tient, les vanités que l'on recherche, les passions où l'on se rue, tout cela parade devant la baraque. Il y a un fond que l'on n'ose point remuer, une vase qui n'a pas de nom, molle et fangeuse, où sont les ébauches de tous les vices, de tous les crimes, qui n'arrive même pas au confessionnal du prêtre. Serait-il possible de plonger une fois là-dedans? Je me le suis demandé. Imaginer alors un endroit secret, ténébreux, une clinique pour maladies des yeux, par exemple, où les personnages, couchés les uns près des autres, dans l'obscurité complète, ignorant leurs noms, leur âge, presque leur sexe, ne devant jamais se revoir, pourraient s'exprimer librement, avouer ce qui les tourmente, de lit à lit et comme à tâtons. »

L'axiome célèbre « poésie, c'est délivrance », il l'appliquait à la douleur. De là, ce projet d'un livre, *La Douleur*, dont il avait recueilli les éléments mais que, sur nos prières, il ne publia point. J'ai là, devant moi, ce terrible, cet implacable bréviaire ; certes, il fallait un fier courage pour se *délivrer* ainsi, mais n'ai-je pas déjà signalé, chez mon père, l'âpre besoin de confession? La science a, de nos jours, pris des allures prétentieuses. Elle a su conquérir l'esprit. Alphonse Daudet était trop sagace pour croire aux étiquettes de la psychologie, de la physiologie, de la pathologie, que le vent balaie, que la pluie efface. Le dogme étroit d'Auguste Comte n'avait point eu de prise sur cette imagination toujours claire, toujours en marche, et qui ne se payait point de grands mots. Nous nous divertissions ensemble de cette audace à tout expliquer et systématiser, qui est la marque du pédant moderne : « la paille des termes pour le grain des choses », d'après Leibnitz. Il avait eu de longues conversations avec Charcot, puissant et lucide, avec Brown-Séquard, tourmenté de génie, avec Potain, le maître des maîtres, chez qui la pitié s'est augmentée sans cesse avec la connaissance. Il n'ignorait donc rien de cet autre côté de la médaille humaine qui porte des signes différents et nous renseigne par d'autres voies. Sa force de compréhension l'avait servi

là comme ailleurs. Mais il se tenait, par la pensée, au point où s'entrecroisent l'art qui différencie et individualise, la science qui classifie et généralise, de sorte qu'il m'arrivait de lui dire en riant : « Tu crées une méthode nouvelle. »

Ce que l'on sait de la douleur scientifiquement tiendrait en quelques pages. Ce que l'on induit sur la douleur métaphysiquement s'exprime en quelques lignes. Ce qu'un observateur poète récolte par l'étude de la douleur chez les individus, est infini. Dans ce trésor devront puiser le métaphysicien et le savant, même le mystique, s'ils veulent s'enrichir d'un seul trait. Non seulement mon père a souffert, mais il a vu souffrir les autres. Il a pu ainsi reconnaître certains domaines de l'empire du mal où l'ignorance actuelle, s'inspirant des vieux géographes, met encore des *tigres et des lions*, c'est-à-dire des formules creuses. Un jour que je lui expliquais l'entrecroisement des faisceaux nerveux dans la moelle et le cerveau, il s'écria : « L'attelage de Platon ! » Le rêve ainsi rejoignait le réel. C'est cette tendance que je remarque en toutes ses notes sur la douleur. En un endroit, il compare ceux que la paralysie envahit aux satyres changés en arbres, aux dryades pétrifiées. En un autre, il soupire : « Je pourrais dater ma douleur comme cette charmante Mlle de Lespinasse son amour : « *De tous les instants de ma*

vie ». Ou bien, c'est une ironie douce : « Hypocondrie, lisez, ignorance des médecins. »

Que devient l'orgueil chez celui qui souffre, que devient la tendresse, que devient la charité, que deviennent les passions vives, la volupté, la haine? Comment s'altèrent la vie de famille, les rapports entre les époux, père et enfants, les amis? Comment s'habitue-t-on au mal, se résigne-t-on, ou quelle est la révolte? quelle forme prend elle? selon quels efforts? Autant de questions troublantes auxquelles il répond avec une franchise absolue, d'après sa dure expérience, ou qu'il laisse dans le doute, si telle est son humeur. Les variations mêmes de cette humeur, il les passe en revue avec une philosophie résignée, et il est admirable de voir comme il résiste par la volonté, comme il oppose aux attaques les ressources d'un moral opiniâtre. Je le vois encore assis dans le petit jardin de l'hôtel Mas à Lamalou, entouré de malades, leur prêchant l'énergie, rassurant les inquiets, s'acharnant aux désespérés, leur faisant entrevoir un arrêt, une régression possible : « Les médecins n'en savent pas plus que nous. Ils en savent même moins, parce que leur connaissance est faite d'une moyenne d'observations, en général hâtives et incomplètes, et que chaque cas est particulier. Vous, Monsieur, vous avez tel symptôme; vous, tel autre. Il faudrait vous joindre à

Madame pour obtenir quelque chose qui ressemblât à mon martyre à moi. Les instruments du bourreau sont très divers. S'ils ne vous effraient pas trop, examinez-les. Il en est de nos tortures comme des ténèbres. Elles s'éclaircissent, se dissipent par l'attention. Changeons un peu les beaux vers de Hugo :

Il n'est point de *douleur* comme il n'est point d'algèbre,
Qui résiste au milieu des *êtres* ou des cieux
A la fixité calme et profonde des yeux.

« Tenez, maintenant je parle, je fais aïe! ouïe! Et mon sermon me soulage moi-même, je me frictionne en frictionnant... Puis que ceux d'entre vous, qui ont une famille qu'ils chérissent, considèrent leur mal comme un paratonnerre. La destinée se satisfait sur eux. Evitez l'égoïsme. Il renforce la souffrance. Il la rend atroce et plus rude. N'ouvrez pas les gros livres. Vous n'y récolterez que terreur, car ils ne traitent que des cas extrêmes. La figure effarée de Diafoirus suffira, si vous lui présentez un signe inédit, *qui ne se trouve pas dans le dictionnaire*. Cet émoi m'amuse tellement que j'en inventerais, des signes; mais il ne faut point abuser, car l'on vous traite ensuite de *malade imaginaire*, l'on cesse de vous plaindre. Or, nous autres gens du Midi, qui sommes ici en majorité, nous aimons qu'on nous dorlote. Molière l'avait

bien vu quand il vint à Pézenas. Argan, c'est Orgon prononcé à la provençale, et Orgon se retrouve dans *Tartufe*. On devrait jouer le *Malade* avec l'accent de chez nous. Ce serait d'un comique irrésistible. »

Par ces discours, et par bien d'autres, par son exemple et sa verve, mon père ragaillardissait les malheureux en ce triste pays, que, remonté dans sa chambre, il comparait à l'Enfer de Dante, tellement l'on y trouvait des échantillons de tous les supplices. Et cette action en partie double, *d'observateur* et de *consolateur*, est l'image fidèle de sa nature.

On pense qu'il s'intéressait aux illustres patients d'autrefois. Il connaissait à fond la maladie de Pascal, celle de Rousseau, celle de Montaigne, celle plus proche de Henri Heine. Mais il se gardait soigneusement des hypothèses sangrenues où se sont rués nos plus récents psychologues et l'assimilation du génie à la folie, par exemple, lui faisait lever les épaules.

L'alliance de la pitié et de la douleur était pour lui un thème incessant : « Celui qui n'a pas eu faim, qui n'a pas eu froid, qui n'a pas souffert, ne peut parler ni du froid, ni de la faim, ni de la souffrance. Il ne sait même pas très bien ce que c'est que le pain, ce que c'est que le feu, ce que c'est que la résignation. Dans la première partie de

mon existence, j'ai connu la misère, dans la seconde, la douleur. Ainsi mes sens se sont aiguisés ; si je disais à quel point, on ne me croirait pas. Certain visage en détresse, au coin d'une rue, m'a bouleversé l'âme et ne sortira jamais de ma mémoire. Il y a des intonations que j'évite de me rappeler, pour ne pas pleurer bêtement. Ah ! les comédiens ! Quel génie il leur faudrait pour reproduire ce qu'ils auraient éprouvé ! Ni trémolo, ni exagération... L'accent juste... le merveilleux accent juste... qui sort des entrailles. »

Aussi toute note fausse dans l'intonation, tout essai de sensiblerie mensongère, les simagrées philanthropiques, la « bonne dame » et le « bon monsieur », ce qu'il appelait la *voix de gorge*, l'exaspéraient. J'ai vu des maladroits, le sachant charitable, se vanter devant lui de sacrifices, de bienfaits imaginaires. L'ironie s'amoncelait dans ses yeux soudain noirs et brillants. Il « coupait » l'hypocrite par quelque exclamation déconcertante, ou bien exprimait son incrédulité avec une douceur sournoise qui mettait la franchise en joie. Les lecteurs n'ont qu'à se reporter aux portraits de d'Argenton, de Mme Hautman, d'Elisée Méraut. Mais aux figures de roman les plus complètes manque, comme il le disait « la moiteur du réel ».

Nous sommes en landau. Le ciel est clair. Au bord de la grande route est assis un loqueteux : face obscure, pas de linge, des yeux de colère et de lassitude. La splendide nature étincelle autour du vagabond, comme pour exaspérer sa détresse. Bon gré mal gré, il faut qu'on s'arrête. Mon père ne peut descendre, mais il parle à l'homme tandis que je transmet l'aumône du « monsieur riche », et il s'informe familièrement, avec une bonhomie conciliante, le désir si vrai d'excuser la disproportion que la maigre figure s'apaise et se détend. On repart... alors, mon doux ami : « Les chevaux, le cocher, la voiture, tout conspire pour qu'on passe au large, tout lutte contre la charité, tout s'indigne contre le traîne-savate. C'est cela, la fortune. Des coussins du landau on ne voit pas les pauvres. Ils font partie d'un autre monde; les favorisés se détournent. Mais les regards des malchanceux amassent de la haine... Rien ne se perd... comme en chimie. »

Parmi les œuvres en préparation, une des plus importantes, dont nous possédons de nombreux fragments et le plan général, a pour titre : *La Caravane.*

Le lien du livre est un voyage en *roulotte*, réalisé par deux couples d'amis, hommes et femmes, de caractère opposite, de vive intelligence, entre

lesquels se joue un drame de passion et de jalousie, tandis qu'ils parcourent les plus beaux paysages de France. Mon père admirait et connaissait les principales contrées de notre pays si divers; il insistait sur l'influence du terroir, des habitudes locales. Traditionnaliste dans l'âme, bien que par d'autres côtés révolutionnaire, il célébrait dans sa causerie les merveilleux aspects de la Bretagne, de la Normandie, de la Touraine, de l'Alsace, de l'Ardèche, du Lyonnais, de la Provence, du Languedoc. Il avait fait une étude approfondie des caractères régionaux. Sa première question à un inconnu, à un débutant, était : « Où êtes-vous né? » Sitôt renseigné, il cherchait dans sa vaste mémoire les « dominantes » de l'endroit. A force d'examiner ses propres origines, il s'était fait une méthode, et les sautes de tempérament le long de tel fleuve ou de telle vallée excitaient sa curiosité au plus haut point : « Le Normand, c'est le Gascon du Nord. » — « La finesse lorraine: une vue courte, parfois un peu sèche, des hommes et des événements. » — « Ne pas confondre la Provence avec le Midi des pierres, l'Hérault, le Languedoc. Elle tient de l'Italie. Ils préparent l'Espagne. » — « L'imagination logique de la Touraine (Rabelais, Descartes) diffère profondément de la *cuvée* bourguignonne, de la fougue méditerranéenne. » —

« Colère de femme, colère de Méditerranée, en surface. Dix pieds de calme sous un pied d'écume. » — « Le type du Parisien, Panurge, ne s'est pas modifié depuis *Gargantua*. Je le retrouve, semblable à lui-même, chez dix de mes camarades. » — « Le mensonge du Nord, pédant, tenace et triste, bien différent de *notre* mensonge, qui court, change de sujet, rit, gesticule, aboutit brusquement à la sincérité. »

Il avait un *schéma* très significatif de la ville de Lyon, et du tempérament lyonnais, fréquenté pendant toute sa jeunesse. « Les deux coteaux, Fourvière et la Croix-Rousse. Les deux fleuves, la Saône et le Rhône. Mystiques et *canuts*. La tendance aux idées générales, d'une part : Ballanche, Blanc Saint-Bonnet. De l'autre, le goût du minutieux, l'orfèvrerie : Joséphin Soulary. Ici, Puvis de Chavannes ; là, Meissonier. Ce parallèle doit se poursuivre jusque dans les esprits scientifiques. »

« Pourquoi des hommes sincères et amis du réel n'écriraient-ils pas soigneusement, au lieu de se perdre dans des volumes de vers que nul ne lit, l'histoire du *coin* qu'ils habitent et cultivent. La forme romanesque s'y prêterait admirablement : habitudes, légendes, ce qui frappe l'enfance, le parti que tire l'imagination populaire ou puérile de la forêt, de la montagne, du ruisseau,

du village; ce qui subsiste d'autrefois; ce qui ne s'est point dégradé. Je ne demande point pour chaque clocher son Mistral. Le grand poète est rare. Mais il ne manque pas d'esprits consciencieux pour cette admirable besogne. On serait stupéfait des richesses intellectuelles et morales de la France; c'est un trésor qu'on gâche : les costumes, les patois, les récits. — O les beaux contes gascons de Bladé! »

Un tel livre, assez compact, sur le Périgord, de M. Le Roy, que lui avait recommandé son ami le sénateur Dussolier, l'enchanta. Je me rappelle le titre : *Le Moulin du Frau.* Il le vantait à tous ses amis. Il me le prêta. C'était une œuvre complète où l'auteur se donnait entièrement, racontait sa *Petite patrie* avec un souci prodigieux du vrai : « Que ne l'imite-t-on! s'écriait mon père. Je suis avec joie les conséquences de l'impulsion qu'a donnée Mistral. S'il a agi dans le domaine poétique, Drumont, lui, a agi dans le domaine social. Le sens profond de sa hardiesse est analogue. Le retour à la tradition! Voilà ce qui peut nous sauver, dans la déroute contemporaine. Toujours j'ai eu l'instinct de ces choses. Elles ne me sont apparues nettement que depuis quelques années, grâce aux efforts de mes deux grands amis. Il est mauvais de perdre entièrement ses racines, d'oublier son

clocher. Cette vie de Maillane est idéale! N(seulement cultiver son jardin et sa vigne, ma encore les célébrer, ajouter par la gloire à légende, renouer la chaîne des ancêtres! Il e singulier que la poésie ne s'attache qu'aux obje venus de loin, d'un long usage. Ce qu'on appel le *progrès*, mot vague et bien douteux, suscite l parties basses de l'intelligence. Les parties haut vibrent mieux pour ce qui a touché, exalté u longue série d'imaginations issues les unes d autres, fortifiées par la vue des mêmes paysage la senteur des mêmes arômes, le toucher d mêmes meubles polis. Les vieilles, très vieill empreintes, descendent jusqu'au fond de la *m moire* obscure, de cette *mémoire de la race* q tisse la foule des mémoires individuelles. Ell se joignent, les vieilles empreintes, à to l'effort des laboureurs, des vignerons, des fore tiers. Il en est d'elles comme de ces racines q serpentent et se mêlent à la terre nourricièr s'enchevêtrent, confondent leurs sucs. Les poèm didactiques sur la vapeur, l'électricité, l rayons X ne sont pas des poèmes. Je devine bie parbleu, l'objection exceptionnelle: oui le chant de l'avenir, l'Américain sublime, le lyrique Wa Whitmann! Mais il est d'un *pays sans ancêtres*.

C'était là un de ses thèmes habituels. Il traitait avec une vigueur, un richesse d'imag

incomparable, car toute sa sensibilité se mettait en branle. L'amour de *sa Provence* lui montait aux lèvres :

« Sache-le, Léon, le marchand de bonheur, je le suis, lorsqu'au jeune homme qui vient me voir, arrogant ou timide, son petit volume à la main, je dis : « De quel pays? — De là..., Monsieur. — Il y a longtemps que vous avez quitté la maison et les vieux? — Tant de temps. — Y retournerez-vous? — Je ne sais. — Pourquoi pas tout de suite, maintenant que vous avez tâté de Paris! Sont-ils pauvres? — Oh non! Monsieur, dans l'aisance. — Alors, fuyez, malheureux. Je vous vois indécis, jeune, impressionnable. Je ne crois pas qu'il y ait en vous, actuellement, cette énergie d'un Balzac qui bouillonne et fermente dans sa mansarde. Écoutez mon conseil, vous me remercierez plus tard. Rentrez au bercail. Faites-vous une solitude dans un coin de la maison ou de la ferme. Promenez-vous dans votre mémoire. Les souvenirs d'enfance sont la source vive et non empoisonnée de tous ceux qui ne possèdent pas un pouvoir d'évocation magistral. D'ailleurs, vous verrez... Vous avez le temps... Faites causer ceux qui vous entourent, les fermiers, les chasseurs, les filles, les vieux, les vagabonds. Laissez cela se rejoindre. Et, si vous avez du talent, vous écrirez un livre personnel, qui aura votre marque, qui

intéressera vos confrères d'abord, le public ensuite, si vous avez la chance de trouver pour cadre un bout d'intrigue bien menée ».

— Mais, père, il doit être rare que le jeune homme t'écoute. Il te croit envieux de sa future gloire. Il a toute prête la réponse : « Vous-même, Monsieur, n'avez pas agi de cette manière et ne vous en êtes pas trop mal trouvé. »

Il sourit, réfléchit une seconde, secoue la cendre de sa pipe et répond : « Certains m'ont écouté. J'ai cité l'exemple de Baptiste Bonnet, de cette *Vie d'enfant* que suivront deux autres volumes, pareillement réussis, je l'espère. Bonnet s'est manifesté poète admirable, rien qu'à raconter ce qu'il avait eu devant les yeux, ses yeux de lyrique observant. Imagine ce qu'eût été de lui une ébauche de roman ou de poème en français, cette langue qu'il possède mal, sur un sujet qui ne viendrait pas de son cœur. Oui, Bonnet, et combien d'autres ! Le marchand de bonheur n'est pas un entêté. A ceux qui ont eu la joie des voyages, des séjours en pays étrangers, il demande le récit de leurs impressions. Profitez de la chance inestimable qui vous a rempli le cerveau de sons, de couleurs, d'odeurs nouvelles. Pauvre petit Boissière, mort aujourd'hui, dont le premier, le seul effort, *Fumeur d'opium*, annonçait un si grand talent ! Bonnetain aussi a su tirer parti de sa tra-

versée de l'univers. Certes Loti est un écrivain génial, mais il n'a point fermé la route des navigateurs et des rêveurs. Et, quant aux glorificateurs de leur logis, de leur berceau, voici Rodenbach, le plus exquis, le plus raffiné des poètes et des prosateurs, tout trempé dans les brumes flamandes, dont la phrase a la douceur des beffrois, la tendre dorure des châsses et des vitraux; voici Pouvillon, à qui nous devons la physionomie complète et pleine de charme de la région montalbanaise. Les exemples sont infinis. Nomades ou sédentaires, que tous conforment leur œuvre à leurs désirs et chantent ce qui les enchanta. »

Nous ne sommes pas loin de la *Caravane*. De telles causeries embellissent les journées des voyageurs, sont tenues à un tournant de route, devant le parc d'un vieux château, tandis que la nature s'assoupit par le crépuscule et que les domestiques préparent le repas. Selon son caractère, chaque personnage devient l'avocat d'une théorie conforme à sa structure morale. Les sujets sont amenés par les hasards du dehors, comme cela arrive quand nous nous laissons délicieusement aller au cours de nos pensées.

« Mais, ajoutait mon père, je ne leur permettrai pas de longtemps philosopher, de fatiguer le lecteur. Leurs opinions suivront la courbe de leurs aventures. Je ne veux point de marionnettes char-

gées de sentences ou de récits. Il faudra que le *sang circule.* »

Quand le « marchand de bonheur » s'entretenait, par hasard, de politique, il insistait grandement sur la lutte sourde et continue de *Paris et de la Province*. Il y a quelques années, Mme Adam, ma chère « patronne », que mon père admirait pour ses *facultés divinatoires*, son *don de prophétie*, son ardent patriotisme et tant de hautes et nobles qualités qui font d'elle une des premières Françaises, Mme Adam, à laquelle il gardait une chaude reconnaissance pour ses bontés à mon endroit, eut l'idée de transformer la *Nouvelle Revue*.

Elle s'adressa à son ami Daudet dont elle connaissait la sagacité pour tout ce qui touche aux « périodiques » et aux journaux. Il fut catégorique : « Ma grande amie, ma chère amie, j'ai longtemps songé moi-même à établir une *Revue de Champrosay* où j'aurais eu, je crois, le tact de distribuer l'ouvrage selon les aptitudes de chacun.

« Vous n'ignorez point qu'une des plus grosses questions contemporaines est l'antagonisme latent de Paris et de la Province. Cela s'est manifesté très vivement en 1870, et, après la guerre, les inimitiés des petits clochers contre Notre-Dame, les souvenirs du *Siège* et de cette étrange et mé-

morable séparation du cœur d'avec les vaisseaux, les rancunes se perpétuèrent. Vous en trouveriez encore quelques reflets dans les polémiques de la presse provinciale, de cette presse que tuent le télégraphe et la rapide propagation des nouvelles. »

Je puis bien rappeler le tour des paroles et le sens général du discours, mais ce que je suis impuissant à reproduire, c'est la pittoresque levée d'arguments, l'éclair des regards, le cher sourire, les gestes minutieux de la main tenant le porte-plume.

« Ce n'est pas à vous, chère amie, que j'apprendrai les ressources considérables de la province, matérielles et morales, pour parler comme un député; mais ce que nous sentons l'un et l'autre, plus vivement que n'importe quel parlementaire, c'est la nécessité de donner un peu d'air et de vie à ces *membres* que la *tête* est en train de fatiguer et de ruiner. *Décentralisation* est un de ces grands mots qui ne disent rien à l'esprit. Avec votre Revue, vous avez une arme. A votre appel répondront les professeurs d'Université, les journalistes instruits et renseignés qu'on trouve dans la presse provinciale subsistante. Ainsi, vous constituerez, chez vous, une sorte de *ministère fédéraliste* où vous accepterez les réclamations régionales; où, sans épouser les querelles de clocher, vous nous tiendrez au courant de ces

querelles; où vous nous parlerez des industries d'ici, de là, de la grande culture, de ses objets, des « eaux et forêts »; grâce à votre activité et à un effort continu, vous réussirez peut-être à rétablir les communications malheureusement coupées entre les esprits rapides des Parisiens, les intelligences plus lentes, plus sérieuses parfois de la province; et dans notre France, quand une étincelle a jailli, il y a bientôt le feu partout. »

Séance tenante, Mme Adam organisa une série d'adroits questionnaires qui furent envoyés aux *provinciaux*, fonctionnaires et autres, les plus notoires, et aujourd'hui une partie importante de la *Nouvelle Revue* sert de ralliement et de chaire à des paroles qu'on n'entendait pas. A cette occasion même, je fus chargé de l'article de début: *Paris et la Province*, que j'écrivis en quelque sorte sous la dictée paternelle.

Nul doute que mon père vieillissant eût donné suite à ce projet de la *Revue de Champrosay*.

Il n'était pas semblable à beaucoup de ses contemporains qui maudissent la Presse, quitte à lui demander des services. Autant il méprisait la *réclame*, autant il s'intéressait à ces formes diverses de renseignements qui ont, en quelques années, modifié la physionomie des *grands quoti-*

diens. S'il avait dans son amitié des polémistes comme Rochefort et Drumont, il admirait en Mme Adam l'esprit d'ordre, d'organisation, cette compétence universelle qui stupéfie quiconque approche la grande patriote; il n'était jamais plus heureux que quand la « maudite politique » permettait à son vieux camarade Adrien Hébrard de venir causer avec lui. Quelles parties de rire alors faisaient ces deux méridionaux, renseignés sur tant d'hommes et d'événements, ayant acquis tant d'expérience et néanmoins sans amertume! Or, ceux-là qui sont au sommet, aussi bien que les plus modestes reporters qu'il recevait avec sa gentillesse et sa bonhomie ordinaire, peuvent témoigner de sa sagacité, de son flair. Nul ne devina mieux que lui les goûts, les bizarreries, l'humeur changeante du public. Nul n'avait étudié davantage les variations de « la foule lisante », laquelle n'est point la même que la foule agissante et bruyante. Il était partisan résolu de la liberté totale de la presse, *merveilleuse soupape de sûreté*. Il répétait : « Il n'y a pas en France de gouvernement capable de réprimer la parole écrite; tout effort en ce sens, ainsi que sous l'Empire, n'aboutira qu'à renforcer l'ironie, empoisonner l'allusion, doubler, tripler l'étrange puissance du *bec de fer*. On ne s'imagine pas aujourd'hui la stupeur générale que fut le terrible article de

Rochefort à la mort de Victor Noir, « ce tonnerre encadré de deuil » qui transforma, figea la capitale en une multitude de silhouettes immobiles, pesant la virulence de chaque trait ».

Il ne prit aucune part au boulangisme, car il ne se passionnait que lorsqu'il s'était fait une opinion claire et indépendante, mais il s'intéressa à ce mouvement comme « à la combinaison d'un sourd malaise anti-parlementaire avec une poussée patriotique ». Le jugement de la Haute-Cour, qui condamnait Rochefort à l'exil pour des articles de journaux, l'indigna : « C'est la revanche stupide et mesquine d'hommes sans esprit, de bas politiciens contre un écrivain d'infiniment d'esprit. Ils affectent de mépriser le pamphlétaire, qui fut pourtant une des causes premières du régime actuel dont ils s'engraissent, et ils le redoutent assez pour le bannir. Ils paieront cher cette infamie. » Le Panama s'est chargé de réaliser la prédiction.

On nous plaisantait, lui et moi, à la maison, pour l'avidité avec laquelle, dès le matin, nous nous disputions les journaux. Il lisait avec une promptitude remarquable; rien d'important ne lui échappait. Il ne résistait pas au plaisir d'écrire aussitôt un mot de félicitation à l'auteur de l'article qui lui avait plu. Il retenait les noms nouveaux; là, comme dans le livre, toute appa-

rence de talent l'enfiévrait. Il voulait voir le signataire, le faire causer, l'aider dès le début. Il arrivait parfois qu'il renversât les rôles; il confessait le reporter envoyé pour recevoir sa confession. Plusieurs, aujourd'hui célèbres, se rappellent ses encouragements et la manière affable dont il rassurait la timidité : « Conseiller les petits confrères, cela rentre dans le rôle du *marchand de bonheur*. Quand je reçois un de ces jeunes gens qui gagnent péniblement leur vie à tant la ligne, je me rappelle mes débuts et je songe que j'ai peut-être devant moi un homme d'avenir, de vrai talent. »

A tous il distribuait semblables conseils : « Ce métier que vous faites et qui vous rebute, vous servira plus tard. Par lui vous aurez pénétré dans beaucoup d'intérieurs, apprécié pas mal de caractères, assisté à plusieurs comédies. L'information, telle qu'on la pratique, n'est pas venue de New-York ou de Chicago. Elle est sortie du roman réaliste. Elle correspond au besoin de sincérité qui de plus en plus étreint les esprits. » Quand ses paroles étaient déviées ou rapportées de travers, il s'écriait avec indulgence : « Les historiens se trompent bien, les plus austères, les plus sûrs d'eux-mêmes! Pourquoi ce garçon ne se tromperait-il pas? La vérité est une terrible déesse fuyante. Tout ce qu'il y a de subjectif dans le

narrateur, depuis ses passions jusqu'à sa myopie, jusqu'à une chaussure trop étroite, lutte contre son désir d'être un témoin fidèle. Voyez le plus petit fait, le plus mince épisode. Comme il se déforme en une seconde ! Comme il prend une autre tournure dans la bouche de l'un ou de l'autre! Rappelez-vous le conte symbolique d'Edgard Poe, le *Double assassinat de la rue Morgue,* les multiples interprétations des auditeurs. »

Il s'amusait à distribuer par avance la besogne dans la *Revue de Champrosay :* « De Champrosay, c'est-à-dire que je ne subirais point la pression de Paris, de l'optique de Paris; que je tâcherais de classer les événements selon leur importance. A un tel, qui a de bons yeux, du jugement et le don du style, je confierais les tribunaux; à tel autre, qui a des facultés humoristiques, la Chambre. Beaucoup perdent leur force dans des contes, des fictions imaginatives, qui, appuyés par le réel, acquerraient une vigueur imprévue. Surtout je voudrais que ma revue fût *vivante*, qu'elle apportât au lecteur la sensation d'un « organisme en activité ». Je voudrais payer mes collaborateurs largement, pour les libérer du souci d'argent, et pouvoir beaucoup exiger d'eux. Je ne ferais point un périodique dogmatique, parce que je redoute le mensonge convaincu, mais je donnerais la parole à toute opinion éloquente. »

Il faisait alors l'examen des richesses inexploitées, des mines de renseignements et d'anecdotes que seraient les industries, les branches de commerce, les physionomies des divers quartiers, les « confessions des humbles », du marchand de marrons au cocher de fiacre : « Je tâcherais que dans chaque numéro il y eût une enquête solide sur une injustice, un tort grave, un abus de pouvoir; et, afin d'avoir les mains libres, je paierais mes billets de chemin de fer, de théâtre, etc. »

Il fut empêché de réaliser ce projet par la maladie d'abord, puis par son œuvre même, qui accaparait sa puissance de travail et lui rendait impossible toute besogne ardue de surveillance et de direction. Il dut se contenter de suivre les efforts d'autrui. Jean Finot n'ignore pas l'intérêt qu'il prit à la *Revue des Revues*, à ses curieuses enquêtes, à ses généreuses campagnes en faveur des Arméniens. On a raconté, dans les notices nécrologiques, comment, sur l'instigation de Finot, il eut la joie de sauver la vie à un illustre écrivain de là-bas, prisonnier des Turcs, dont le supplice était déjà prêt. Il ne fit point, à cette occasion, un manifeste à grand fracas, qui eût été sonore et vain. Il préféra l'action directe et discrète dont les compatriotes du malheureux, libre aujourd'hui, gardent à sa mémoire une grande reconnaissance. L'Europe d'ailleurs ne les a point gâtés.

Mon père avait promis à la *Revue de Paris* une étude de mœurs intitulée *Quinze ans de mariage*, laquelle eût été le résumé de son expérience conjugale et paternelle. Ce petit groupement qu'est la *famille* avait particulièrement attiré son attention : « Les circonstances ordinaires de la vie, les plus humbles et les plus fréquentes, sont aussi les moins étudiées. Montaigne, Diderot et Rousseau mis à part, j'ai toujours été frappé du dédain que les esprits supérieurs témoignent à ce que j'appellerai la « menue monnaie de l'existence » : admirable sujet, s'il en fut ! Balzac a écrit le *Contrat de Mariage*, l'*Interdiction*. Le drame de l'héritage est, chez lui, complet. Il projetait une *Pathologie des corps sociaux*. Pourquoi le philosophe éluderait-il les problèmes familiers, les plus ardus peut-être ? »

A mon frère et à moi il disait : « Jamais je n'ai contrarié vos désirs, vos soubresauts, les variations de la jeunesse, que parfois l'on a peine à suivre et qui indignent les hommes graves. C'est que j'ai réfléchi aux droits et devoirs du père de famille. Où s'arrête sa puissance? Dans quelles limites peut-il en user? »

Nous éprouvions chaque jour le bénéfice de sa largeur d'idées. Il désirait surtout avoir notre confiance entière. On se livrait à lui pleinement,

sans retenue, sans fausse honte. On s'abandonnait à son indulgence. Aucun aveu ne nous coûtait.

Il usait peu de la réprimande. Au récit d'une de mes sottises, il gardait son plus tendre sourire, puis, revenant sur sa vie passée, me citait telle circonstance, une erreur analogue qu'il avait rachetée de telle façon.

Avant tout, il avait l'horreur du mensonge : « Ne cherche pas à me tromper. Tes yeux, ton accent te trahissent. Comment veux-tu que je te conseille si tu me lances sur une fausse piste? » Il ajoutait : « Quant à vous, mes petits, je revis dans votre jeunesse. Cette prolongation est admirable. Lorsque vous m'embrassez à la hâte, désireux de fuir ma sagacité, je pourrais énumérer les malices par lesquelles vous comptez échapper au vieux père. Rassurez-vous. Faites vos écoles vous-mêmes. Mais racontez-moi vos scrupules, vos regrets, ces hontes de la jeunesse qui font que dans la nuit obscure, on mord, en gémissant, son oreiller. »

Il pensait que le premier devoir d'un père est d'être le camarade moral de ses fils. Il rappelait avec terreur une page émouvante de Montaigne, où le vieux maréchal de Montluc, je crois, se désespère d'avoir perdu son garçon sans lui avoir

jamais laissé deviner quelle passion il avait pour lui.

Il écoutait patiemment nos théories les plus extravagantes, laissant aux circonstances le soin de nous calmer. Il semblait surtout désireux de nous voir penser par nous-mêmes, à l'abri des influences. Car, dans le domaine intellectuel, il avait horreur de l'imitation : « Une des plus terribles paroles est celle de Lucain que *le genre humain vit pour peu de personnes*. J'ai le souvenir d'une multitude de physionomies et de causeries. Je pourrais facilement faire le compte des individualités et des idées neuves. Les uns, trop impressionnables, répètent les leçons apprises dans les livres et les journaux. D'autres sont les ilotes d'un parti, d'une doctrine; que de suiveurs! Quelle joie aussi quand on entend un accent sincère! On a de ces surprises. Celui-là que l'on n'avait pas remarqué, qui se confondait avec les autres, entre tout à coup en lumière, prend du relief, se détache. Ils sont l'image de la vie, les couloirs de théâtres un soir de première. Chacun interroge son voisin, tremble de s'exprimer seul : — Ne pensez-vous pas?... Quel est votre avis, cher maître ? — N'est-il pas étrange que, malgré le troupeau, les œuvres se classent, il se fasse un partage du beau et du laid, de justes réputations émergent? »

Que de fois nous avons agité ce difficile problème de la personnalité artistique ! certains donnent de grandes espérances, débutent par une œuvre vigoureuse et nouvelle et subitement s'arrêtent comme épuisés, à bout d'invention. Il échappe à la critique, le rouage intime des cerveaux. Souvent la réflexion s'empoisonne parce qu'elle élabore ce secret. Voilà pourquoi mon père conseillait, en première ligne, l'étude de la nature, de ses formes et de ses nuances. La pensée qui dévore sa propre substance l'inquiétait : « Cet admirable écrivain possède un pouvoir *d'autodestruction* surprenant », disait-il en parlant du philosophe Nietsche. La forme continument amère et sarcastique de ses aphorismes le rebutait aussi. Il lui reprochait surtout de ne pas suffisamment *prendre l'air*.

Depuis peu d'années seulement, je comprends la profondeur de cette doctrine qui pousse l'écrivain à sortir de lui-même, à ne pas perdre le contact avec la vie. La première condition de la joie intellectuelle est d'organiser des sensations, des sentiments. L'épuisement arrive vite si les uns et les autres ne se renouvellent pas, se laissent user jusqu'à la trame. C'est là le piège de l'analyse.

Or, mon père analysait sans cesse, mais s'arrêtait au point de lassitude. Il avait porté sa machine

pensante à la plus haute tension possible. Des plus petites, des plus ordinaires circonstances il tirait un parti surprenant. Ceci nous explique comment, malgré ses transes et ses douleurs, malgré les attaques d'une implacable maladie, il conserva jusqu'au bout cette clairvoyance et cette fraîcheur d'impressions qui émerveillèrent quiconque l'approcha.

Il est certain que la connaissance, l'observation poussées à ce degré sont deux grandes sources de bonheur. La cause profonde en est que la personnalité se complète et s'enhardit. On se sent d'autant plus *soi* qu'on aborde un plus grand nombre des problèmes, qu'on leur trouve plus de ces solutions que les mathématiciens appellent *élégantes*. L'*élégance* fut, en cette acception, une des qualités d'Alphonse Daudet. L'hygiène morale le préoccupait. Blessé dans son corps et condamné à une existence réduite, il put appliquer tous ses soins aux parties nobles de son esprit.

Je le complimentais un jour d'avoir *dressé* son imagination : « Certes, répondit-il, je lui ai toujours imposé comme limites la vérité et la vraisemblance. Je connais son domaine fumeux, ces contrées où la fantaisie emporte les plus grands poètes. Mais un romancier ne doit point se per-

mettre les débauches mentales d'un lyrique. D'ailleurs, je tiens avant tout à l'émotion, et l'émotion se perd quand les proportions humaines sont dépassées. »

Il me vantait constamment la justesse : « C'est, si l'on veut, une qualité mineure, mais, sans elle, rien de sincère. Elle seule cause ce petit frisson qui parcourt le lecteur des pieds à la tête et le donne confiant à l'écrivain. La justesse! Elle exige parfois de durs sacrifices. Il m'est arrivé de sabrer impitoyablement tel beau discours, tel brillant épisode, afin de rester dans la mesure...

« Et ce qui vaut mieux que l'application de n'importe quel principe, c'est le don, l'instinct du superflu et du nécessaire, le goût de l'harmonie et de la proportion. Nous autres modernes, par la complexité de nos impressions, avons un peu perdu, semble-t-il, cette vue claire et limpide des anciens, cette réalisation immédiate d'un art sobre et parfait. Dans Rabelais, dans Montaigne chez qui l'humanisme se mêle à l'ivresse géniale, éclot tout à coup, parmi le fourré des maximes ou descriptions, une délicate fleur au parfum latin ou grec; c'est le miracle de la reviviscence. Avec quelles délices on la respire alors! Comme elle éclaire la page! »

On voit la généralité des conseils qu'il donnait aux débutants en littérature. C'est qu'il croyait

l'effort spontané et individuel condition indispensable du succès. « Les sermons des personnes âgées ne servent qu'à faire bâiller d'ennui. Chacun, à ses dépens, doit acquérir son brevet. »

Où le « marchand de bonheur » se retrouvait, par exemple, c'est dans l'exposé des principes à l'aide desquels on évite l'envie, l'aigreur, l'amertume, plantes parasites du métier littéraire.

« Il est certain que de mon temps on ne dévorait pas, comme aujourd'hui, les ancêtres. L'argent, le sale argent, ne troublait point encore les cervelles, non plus que l'appât des *gros tirages*. C'est un fléau contemporain. On n'ambitionnait point cette énorme diffusion et ce vacarme qui paraissent la marque du succès. Le succès! Il était pour nous bien plus dans l'appréciation de cinq ou six grands confrères vénérés que dans l'envahissement des étalages. »

Il revenait à toutes occasions sur cette « douceur d'admirer » dont le charme se perd dans l'avalanche des *mille* : Pour cette génération d'écrivains, les après-midi chez Flaubert demeuraient le plus brillant, le plus précieux souvenir : « Bah, nous ne nous vendrons jamais, nous autres, disait Émile Zola avec mélancolie! » Mais les regrets s'évanouissaient au bruit du *bon tonnerre* qui roulait en toutes discussions un vacarme d'idées et de mots. Silencieux « peu lisible », se

tenait dans un coin Tourguenef, estimé de tous, gardant ses impressions vraies pour lui seul. On ne devait les connaître qu'après sa mort et elles attristèrent. Déjà se montrait Maupassant, timide, et Flaubert vantait ses premiers essais. Il y avait aussi quelques savants, l'illustre Pouchet du Muséum, qui jouait dans cette société le rôle de Berthelot au dîner Magny.

Souvent j'entendis de Goncourt ou mon père regretter ces cordiales réunions où le mot de « confraternité » prenait un sens, où la philosophie des événements passait par l'épreuve d'une demi-douzaine de cerveaux robustes qu'enfiévraient le contact et l'ardeur à briller : « Pour ces journées-là, nous gardions le meilleur de nous-mêmes. On songeait : je leur conterai cela, ou bien : je leur lirai cette page et prendrai leur avis. Aucune bassesse, aucune servilité, ni élèves, ni maîtres... des camarades respectueux de leurs anciens, se chauffant au reflet de leurs gloires, et prouvant par leur choix qu'il y a dans notre métier autre chose que l'argent ou la vente. »

Je me rappelais ceci, au Père-Lachaise, sous le jour blafard et triste d'hiver, tandis qu'Emile Zola, en quelques mots superbes, disait adieu à son vieil ami. Que l'on discute tant qu'on voudra le romantisme ou le naturalisme, l'utilité ou le défaut des écoles, ce fut une belle heure littéraire

celle qui réunit dans de mêmes enthousiasmes Gustave Flaubert, Ivan Tourguenev, Emile Zola, Edmond de Goncourt, Alphonse Daudet, Guy de Maupassant, Céard, Gustave Toudouze, et quelques autres. Ce n'était point là le *cénacle*, le groupement d'ambitions déçues, la potinière où l'on démolit les absents. Et, quand Flaubert mourut, je revois leur douleur à tous; quelques jours auparavant, il y avait à Croisset une réunion de fidèles, une petite partie littéraire d'où ils revinrent enchantés...... Je vois, parallèlement, la semaine qui précéda la mort de mon père, le *dîner* Balzac, organisé pour renouveler ces belles traditions : lui, Zola, Barrès, Anatole France, Bourget.... Ce fut cordial et charmant. Entre tant de sujets, on parla de la mort. Bourget rappela que Taine avait demandé pour ses derniers moments la lecture d'une page de Sainte-Beuve « afin d'entendre quelque chose de clair ». L'on constata aussi l'unanime admiration à l'égard du grand critique de *Port-Royal* et des *Lundis*.

Comme nous revenions en voiture, mon père, heureux et ému, me dit : « Ces agapes sont indispensables. Elles fouettent l'esprit, elles l'embellissent. Par les idées échangées, nous pénétrons réciproquement nos cervelles. Nous voyons le même fait, le même épisode apprécié de toutes façons d'après les caractères et les habitudes.

Pauvre petit dîner! je pense à mon Goncourt. Il *s'éclaircira* vite. »

On avait fait, pendant le repas, l'éloge de Cherbuliez, que l'un de nous s'était chargé d'inviter régulièrement à l'avenir. Tous nous vénérions la modestie de ce grand écrivain qui poursuit courageusement son œuvre et, sans se ranger sous un drapeau, a écrit tant de pages remarquables. « Ainsi, murmurait mon père, il n'y a point d'effort perdu. Ils mentent ceux qui représentent notre humanité comme un fourmillement d'injustice. Il y eut une seule voix ce soir pour convenir de la puissance et de l'autorité à qui nous devons *Ladislas Bolski*, le *Comte Kostia*, vingt superbes volumes ».

D'après Alphonse Daudet, il n'y avait, pour arriver au bonheur, qu'une seule route, celle de la justice.

Me voici au plus près du cœur que j'ai entrepris de vous dévoiler. Si le génie est fait de sentiments excessifs et qui s'accordent entre eux par le privilège d'une nature harmonieuse, si l'art d'écrire vient de ce que ces sentiments ébranlent les mots vigoureux, pittoresques, mettent en œuvre une force verbale correspondante, si, entre les convictions que le cerveau coordonne et ces mouvements de la main qui fixent sur le papier leur formule, il est des voies directes et profondes, je puis

affirmer que le sens de la justice fut au talent de mon père le stimulant le plus certain et le plus vif. Si les qualités morales imprègnent jusqu'à la manière, j'ajoute, sans crainte d'erreur, qu'il eut le style de la justice.

Les plus petits épisodes de la vie nous le montrent passionné pour ce qui est vrai, irréconciliable adversaire de ce qui est faux. Nul plus que lui ne reconnaît ses torts, nul n'avoue mieux s'être trompé. Il répète à satiété : « Ce me serait un martyre que de m'entêter à une opinion inique. » Dans les multiples débats de famille, on le prend comme arbitre. Il « s'assied sous le chêne », c'est-à-dire qu'avec une extrême patience il écoute et pèse les griefs, tournant et retournant sa plume ou son monocle, le visage légèrement incliné... parfois dans son regard un prompt sourire.

Une fois renseigné, il réfléchit quelques secondes, puis, sans solennité, mais avec une douceur grave qui impressionne, il émet son avis et l'explique.

Il est bien rare qu'il ne convainque pas. J'ai cherché à me rendre compte de son action immédiate sur un jeune homme violent tel que moi, qu'aveugle souvent le parti pris : j'ai trouvé deux raisons : l'une instinctive et l'autre morale : la première est le son de voix ensorcelante, et telle

qu'on ne saurait l'imaginer. Je ne fus pas le seul à en subir le charme. Elle a tant d'inflexions, et si douces, qu'il semble que plusieurs personnes, qui toutes vous seraient chères, s'adressent à vous chacune avec un accent particulier.

La seconde cause est une souplesse qui lui permet d'entrer dans les vues de celui qu'il veut persuader, de se confondre avec sa nature et de l'amener au parti le plus sage par des chemins où l'on se retrouve. Cette qualité-là fait le grand romancier, le créateur de types. Au fond de tout génie, il y a de la séduction.

Ainsi je m'explique l'horreur de la tribune qu'avait mon père. Son action était ce qu'il y a de plus opposé à *l'art oratoire*. Nul artifice, nulle hypocrisie. Il gagnait un esprit; il n'eût pu gagner une foule. A celle-ci, il faut le discours d'Antoine dans ce *Jules César* de Shakespeare, que nous lûmes tant de fois, sans épuiser notre admiration.

A l'individu, un autre discours conviendrait mieux, celui, par exemple (que rapporte si magnifiquement Agrippa d'Aubigné), de l'amirale de Coligny à son hésitant époux, la nuit, tous deux couchés, tandis que retentit le tocsin des massacres.

Là encore je retrouve la marque chrétienne. A l'éloquence antique, la religion du pardon et du

sacrifice substitua, par le confessionnal, une autre forme d'action mieux adaptée à cet individualisme dont on décèle les traces dans les prédications de Jésus. D'être à être, sans public ni prestige, il s'agit de s'influencer, de se convaincre. La parole est d'autant plus vague qu'elle s'adresse à plus d'auditeurs. Par le petit nombre elle se particularise et elle a chance d'être d'autant *plus juste*.

Alphonse Daudet avait fait une étude approfondie de la vanité : « Alors que l'orgueil est un levier de tout l'individu et ne s'arrête devant rien, la vanité diminue la conscience ; l'orgueil, tension des forces vives, peut exaspérer la justice ou l'arracher brutalement du cœur. La vanité la détruit sourdement. Insinuante et insaisissable, elle se glisse dans les replis cachés, dans nos mobiles les moins distincts. Souvent nous nous demandons pourquoi cet homme a agi contrairement à son caractère, avec une pareille maladresse. C'est qu'il a cédé au pouvoir vaniteux, le plus expert, le plus raffiné des maîtres. »

Il n'était pas rare qu'un fait de la vie courante vînt corroborer ces causeries morales par la « démonstration au tableau » .

Parmi ses connaissances, mon père avait le type du *vaniteux* : « Il doit venir aujourd'hui. Tâche d'être là. Nous le ferons *aller*. S'il est dans

ses bons jours, nous pouvons espérer des mots admirables, de ces mots qui sortent involontairement de la passion dominante, comme Balzac en trouve pour ses moments dramatiques »...

On sonnait, c'était le « vaniteux ». Avant même de s'asseoir, il commençait aussitôt par nous entretenir de ses succès, nous vanter sa famille et lui-même, faire ressortir les différences de situation, la tristesse de la maladie « qui contraint les plus actifs à rester dans leur fauteuil, les prive d'une gymnastique nécessaire au cerveau ». Mon père a souvent fait la remarque que la vanité, l'orgueil excessifs aboutissent à la cruauté. Les « moitrinaires », comme il les appelait, perdent toute notion sociale et morale, ne s'attendrissent plus que sur eux-mêmes, et ce qui, dans l'univers, offusque leur débordante personne leur paraît mériter toutes les catastrophes.

Cependant le « vaniteux » continuait. Il en était à l'attendrissement, jouissant de sa propre santé par le spectacle de l'ami malade. Mon père alors l'interrompait. Il affirmait ne s'être jamais mieux porté : « La gaîté me revient, je fume ma pipe, heureux symptôme ! Je travaille admirablement. Prochainement j'irai à Champrosay. Là, dans la verdure et le soleil, il est certain que j'aurai terminé mon livre avant deux mois. » L'autre faisait la grimace... Tout à coup, sans transition

et le plus naturellement du monde, son malicieux interlocuteur lui contait l'apologue suivant : « Un rat plein de suffisance, donc envieux, alla rendre visite à un autre rat, lequel venait de s'empoisonner. L'infortuné se tordait de coliques dans son magnifique domaine. En face de lui, le visiteur souffrait de tranchées plus épouvantables encore, causées par son désespoir devant de telles splendeurs. *Vous semblez jaune! — Moi, non, ce n'est rien. L'on est si bien ici. Mais vous-même? — Oh! moi, je me porte à merveille, je vous assure.* Ils expiraient ainsi en face l'un de l'autre, et l'envieux mourait le premier. »

Pendant ce récit, je m'amusais fort de la mine indécise du visiteur qui ne comprenait qu'à moitié. Lui parti, mon père riait de bon cœur : « Le cher garçon souhaite ma mort. Son exclamation habituelle est: *Comment, vous travaillez!* Ne trouves-tu pas que le *moi* est chez lui une véritable bosse? Ah la jolie étude, et gaie et française, qu'il y aurait à écrire sur ses pareils et les envieux! L'un de ces damnés m'avouait un jour, avec une contraction de toute la tace : *Vous ne savez pas comme ça fait mal.* Celui-là jouissait positivement du récit détaillé de mes douleurs. Je m'en aperçus. Je l'en privai et, dès lors, il me prit en grippe. Il était à la tête d'une administration très importante, une sorte d'autocrate. Ses

employés et subalternes, connaissant sa manie, ne se présentaient devant lui que geignant, se lamentant, avouant des souffrances illusoires, la figure traversée d'un bandeau. »

Sur l'Envie et la Vanité, les récits des petits cahiers sont innombrables et je ne veux point déflorer ces pages merveilleuses qui paraîtront bientôt en librairie : « Quand je relis mes notes, je m'aperçois de la difficulté de faire un personnage avec cet ensemble de ridicules que provoque, entretient, accroît la vanité. C'est du gaz, du vide, de la viande creuse ! »

Il observait attentivement la vanité chez les enfants et chez les femmes. La naïveté de ce vice, en ces dernières, l'enchantait : « Elles sont comme des négresses avec leurs verroteries. » Il avait étiqueté jusqu'à la vanité des malades, qui les porte à exagérer leurs souffrances. Un petit infirme de Lamalou lui avouait son contentement devant la sympathie provoquée, la fierté de sa triste voiture qui le faisait « différent des autres ! »

« Pauvres comédiens que nous sommes et dupes de nos comédies ! » Il constatait combien sont rares les hommes simples et sûrs d'eux-mêmes, tels en particulier qu'en public, que ne trouble pas le fait de se sentir regardés, observés : « Comment nous, littérateurs, échapperions-nous à ce cabotinage, lorsque nos moindres gestes sont

épiés par une presse bavarde, lorsqu'on semble rechercher notre avis sur les sujets les plus éloignés de notre compétence! »

Les acteurs (pensez à Delobelle) lui avaient été une mine précieuse de renseignements au point de vue de la vanité. « En ces miroirs grossissants l'on retrouve les effets de torse, de regard, d'attitude, habituels à tous les hommes, mais déformés, amplifiés par l'optique de la scène, l'éclairage d'en bas. » J'ajoute vite, pour ne pas froisser la plus susceptible des corporations, qu'Alphonse Daudet eut pour plusieurs comédiens la sympathie la plus affectueuse. Il faisait remarquer combien les méchants, les malhonnêtes, les fourbes sont rares dans ce milieu, comme l'on s'entraide : « Ces êtres là ont une existence factice. La réalité n'a presque pas de prise sur eux. Entre les répétitions et les représentations, où trouveraient-ils le temps de se ressaisir, de se retrouver semblables aux autres? Un comédien, retombé dans la vie, m'avouait la douleur profonde de cette métamorphose, l'aveuglement de hibou en plein midi, l'envie qu'il portait aux camarades demeurés *de l'autre côté de la rampe*, côté mystérieux, enchanté, où l'on incarne l'illusion humaine. »

Pour certains comédiens il eut une affection véritable. Je citerai entre autres Coquelin, Porel et Lafontaine. Celui-ci l'émerveillait par sa vaste

mémoire, les innombrables souvenirs de la grande époque, notamment sur Frédérick Lemaître, roi du genre, type de la profession, chez qui les qualités et les défauts furent également poussés à l'extrême.

Quant aux comédiennes, mon père se montra toujours aimable et respectueux vis-à-vis d'elles, mais ce respect même était une façon d'éviter la familiarité de coulisses, le tutoiement banal qu'il avait en horreur comme tout ce qui n'est pas sincère.

Il me conseilla toujours, à leur égard, de ne point mêler le rêve à la vie, de fuir la désillusion du réel. Il estimait que, si franches et si charmantes soient-elles, celles qui font métier de changer d'âme comme de costumes offrent peu de garanties à un cœur fidèle. Je ne pus jamais lui faire admettre que cette souplesse même fût leur charme. Il trouvait monstrueux que le désir d'un seul fût éveillé par le désir de tous, que l'on admirât chez une femme l'admiration des autres hommes. Ce fut là une de nos querelles. Je persiste à croire que, renseigné comme il l'était sur le monde des théâtres, il eût dû écrire pour notre joie une sorte de *Wilhelm Meister* moderne, où sa philosophie familière se fût rehaussée par maint épisode de l'éternel roman comique.

Donc, si Alphonse Daudet aimait la justice, il n'en estimait pas moins la justesse, et ce qui fausse le naturel lui plaisait peu. Ces façons de voir s'enchaînent. La vanité, l'affectation sont de perpétuelles causes d'iniquité. Quel habile adversaire du mensonge et de l'hypocrisie! Combien les fausses larmes l'émouvaient peu! Combien il était difficile de lui en *faire accroire*. Le moindre changement de la voix, le moindre tressaillement du visage, tout embarras du geste suffisaient à l'avertir. Aussitôt lui-même se métamorphosait, devenait cassant et dur. Il lui était insupportable qu'on escomptât sa bonhomie.

Il insistait sur ce qu'il appelait l'*injustice à rebours*, celle qui s'exerce à l'égard des riches et des heureux, et qui, comme la *pitié russe*, limitée aux scélérats et prostituées, lui semblait une monstruosité sentimentale. Ce genre d'affectation, si fréquent aujourd'hui, lui était odieux, qui consiste à ne plaindre les malheureux qu'au-dessous de trois mille francs de rente et à considérer comme *méritées* les catastrophes des millionnaires et des puissants : « Moi-même, disait-il, j'ai parfois à me défendre de sentiments de cet ordre. Ils sont détestables, comme tout ce qui crée des castes en face de la destinée. Est mauvais tout ce qui ajoute à l'injustice, celle-ci fût-elle

une exagération de la justice, un besoin mal compris de revanche sociale. »

Au moment de la catastrophe du *Bazar de la Charité* il eut à constater d'illustres exemples de cette *injustice à rebours*. Beaucoup « d'amis du peuple » affectaient de ne pas plaindre des « brûlées » à « dix millions pièce » comme je l'entendis sauvagement avouer. Mon père s'irritait : « Cabotinage ! Opinions électorales, bonnes pour les comptoirs de *Chands-de-vin!* Ceux qui ont eu pitié et courage, dans l'horreur des cris et des flammes, furent à la fois des humbles et des braves. Le peuple vaut mieux que ses représentants ».

Parmi nos récents tartufes, le démagogue, le faux jacobin était l'objet de son mépris. Il l'avait vu de près, le cabotin électoral, une main tremblante et sur son cœur, l'autre dans la poche d'autrui. Il en gardait un souvenir ineffaçable et l'on trouvera, dans *Soutien de Famille*, un de ces portraits en pied, magistral, comme il savait les faire.

A un tel ennemi des « attitudes » quelle nausée donnait la vie politique! Heurté perpétuellement par le spectacle des parlementaires, son sens de la justice se transformait en colère. Ce qui l'exaspérait plus que tout, l'étalage de grands mots : « Ces gaillards-là se figurent que les sentiments élevés

ne sont que des attrape-nigauds, dont il suffit de faire les gestes. Je me demande comment un homme de la valeur, de la droiture de Clemenceau a pu passer plusieurs années dans un pareil milieu! »

J'allai au Congrès de Versailles, il y a quelques années, lors de l'élection du président actuel. Je fis, au retour, le récit de ce que j'avais vu, cet abominable chaudron de sorcières, ces faces terreuses, crispées, hypocrites, ces personnages noirs errant, quêtant, guettant, votant, clabaudant dans les galeries de statues pâles, ces airs d'importance, ces bras levés, ces chuchotements. La plupart semblaient des magistrats véreux et torves, mâchonnaient des mots tels que : « constitutionnel... anti-constitutionnel au premier chef. » D'autres, au milieu d'un groupe d'imbéciles ricanant, proféraient à voix basse d'épouvantables secrets. Il y avait chez toute cette canaille, transpirant sous son masque composite et sournois, la vanité *d'en être*, de disposer du sort de la pauvre France.

Comme j'achevais ce tableau, mon père, qui m'avait écouté avec des yeux brillants, reprit : « Oui, pauvre France !... Quand j'ai approché un de ces hommes, j'ai toujours été stupéfait de sa non-valeur, de sa prodigieuse niaiserie. Sauf de rares exceptions, on voit au Parlement le rebut du pays,

le médecin sans clientèle, l'avocat sans cause, le vétérinaire dont se méfient les animaux,... mais ne se méfient pas les électeurs. Suivant l'expression vulgaire, c'est « de la bouillie pour les chats ». Et cette bouillie nous emplit la bouche. Les dislocations de ces tristes pantins sont reproduites par la presse, colportées dans le monde entier. Ah! si nous n'avions pour nous représenter que notre représentation nationale! »

Il est un type d'hommes fréquents et qui mettaient mon père hors de lui. Ce sont ceux que, faute d'étiquette, j'appellerai les « niveleurs d'opinions et d'événements ».

Alors que certains amplifient tout, voient dans cinq soldats une armée, dans un rassemblement une émeute, etc..., d'autres volontairement diminuent, annihilent, enlèvent aux gens et aux choses leur importance, leur nombre, leur vigueur. Le tempérament protestant, par exemple, ramène volontiers tout à une sorte de moyenne, à un vague idéal neutre, à un « pas tant que ça » perpétuel. C'est une des formes de la prud'hommie. A cette catégorie se rattache l'homme si démesurément orgueilleux que ce qui détourne l'attention de ses faits et gestes, fût-ce une éclipse ou un tremblement de terre, l'exaspère, lui paraît de nulle importance : « A ce point-là, vraiment, mon cher,

vous croyez?... En êtes-vous bien sûr?... Ne cédez-vous pas à un emportement, certes légitime, mais qui... etc. ?... » — A de telles raisons, mon père murmurait : « Tartarin à l'envers. » Mais dès que l'autre, arrivé à une aventure personnelle, oubliait sa prudence, s'exaltait, s'enfiévrait, il lui reservait ses arguments : « Calmez-vous, mon cher... N'exagérez-vous pas?... Où sont vos preuves? » Ceci avec un œil étincelant de malice, de courtes bouffées de la petite pipe.

J'entre dans les détails afin d'esquisser, autant que je le puis, un portrait véridique de cet homme, singulier dans les petites comme dans les grandes circonstances de la vie, doué d'un sens comique supérieur.

Ce sens comique, il le jugeait indispensable au bonheur : « L'ironie est le sel de l'existence. Elle fait tolérer les beaux sentiments qui, sans elle, seraient *trop beaux*. J'aime la vertu familière, sans tunique ni cothurnes, sans phrases, qui agit à la dérobée ; j'aime une bonté si discrète qu'elle ne se regarde pas elle-même, car le subtil orgueil se satisfait par des monologues devant la glace, aussi destructeurs de la simplicité qu'un discours à la tribune ; j'aime une charité si obscure qu'on ne distingue jamais le visage du donateur, qu'on n'exige nulle reconnaissance, laquelle est, hélas ! l'antichambre de la haine. J'aime une pitié

honteuse, sans le masque de la pitié, sans la volupté de la main tendue, sans cette arrière-pensée si fréquente qu'on est « heureux de n'en pas être là ». Celui qui pense aux malheureux sans gîte, la nuit, pendant la tempête, chaudement à l'abri lui-même entre ses draps, celui-ci n'est pas loin du sadisme qui renforce la jouissance personnelle par l'image de la douleur d'autrui. Je hais la grimace de la vertu, la vertu-alibi, le monsieur grisonnant qui, de deux à cinq heures, distribue beaucoup de sermons, quelques soupes aux petites ouvrières, et, vers six heures, s'assure qu'elles ont enfin le ventre chaud; la dame du monde qui, ostensiblement, tricote un pantalon pour un vieillard pauvre, les yeux fixés sur la pendule, et songeant à un jeune homme riche.

« Oh! le masque de la charité... Les visites à domicile... Le *Berquin révolutionnaire*... La bonne dame... Ses jolis enfants et la fidèle Brigitte... La voix de gorge... La tranche de bœuf salé... La grand'mère qui tousse dans son placard... Le nouveau-né pendu à un sein froid... *Rassurez-vous mes amis! Voici un pâté qui n'est pas en carton, du bordeaux... et reprenez courage... Vous serez garde-forestier... Vous figurerez dans une pièce en quatre actes... Vous résoudrez la question sociale. Adieu, mes amis. L'émotion m'étrangle... comme c'est gentil chez vous... Venez, mes enfants... Oui, bonne*

petite mère...qui t'a donné cette ordure?... La vilaine petite fille... jette ça vite, ça sent mauvais. Cependant, les bienfaiteurs partis, la grand'mère est sortie du placard. On boit le bordeaux, on danse en rond, on s'empiffre de bœuf salé. Oh là là! quelle gueule, la vieille Brigitte ! mince de mômes !... Aboule le pâté... etc. »

Après cette scène de comédie, mon père reprenait son sérieux : « L'ironie nous préserve de pareilles sottises. Elle apprend au bienfaiteur qu'on ne met pas ce titre sur ses cartes de visite; à l'homme vertueux, qu'il faut se cacher de la vertu plus encore que du vice ; à l'apitoyé, que la pitié, si elle n'est discrète, est le plus grand levain des violences. Vois, aux époques révolutionnaires, cet étalage de beaux sentiments, cette mode d'attitudes attendries, ce zèle pour la charité redondante, l'aumône à métaphores, l'égalité et la fraternité en latin. Les victimes soignent leurs mots. Les bourreaux sont ivres de philosophie larmoyante. Eh bien, en de tels mélanges, on chercherait vainement l'ironie. Elle a disparu avec la *mansuétude*, sa sœur. N'est-elle pas une tendance à sortir de toute opinion extrême ? Les femmes ne l'aiment point, ni les enfants, ni les sauvages, ni les gens du peuple, ni les héros. »

Il souriait, les yeux perdus vers le passé, ranimant ces hautes flammes éteintes, et il y avait

dans ce sourire une multitude de prolongations, puis il poursuivait :

« Pendant la guerre de 1870, qui fut ma grande école, je pus me rendre compte de la colère que provoque l'ironie chez le peuple. Il fut question, dans notre compagnie, de remplacer le capitaine par voie élective. On me pria de prendre la parole en ma qualité de *décoré*, d'*ancien militaire*. Ancien militaire de trente ans ! Je cède. Je monte sur une estrade, ce qui m'est odieux et me paralyse. Je commence. Je m'embrouille. Je bafouille et je finis par m'écrier : « Ah, ma foi, je ne le connais pas plus que vous, moi, ce capitaine ! » Je descendis de l'estrade dans un silence glacial.

Il se déclarait capable, par une longue expérience, de venir en aide aux plus susceptibles sans « leur laisser un souvenir odieux ». « Un après-midi d'été merveilleux, calme, tiède et doré, assis dans la forêt de Sénart, au carrefour du Gros-Chêne, avec ta mère et les enfants, je vis à peu de distance une « roulotte » misérable de bohémiens, les petits en haillons, une femme aux traits durs et un homme sombre qui épluchait des pommes de terre. Je pris le bras de Lucien et m'avançai vers eux. (J'avais préparé mon aumône.) Ils me voyaient venir. La femme rougit. L'homme se faisait plus morne. Alors je

saisis au passage un galopin aux yeux de braise, et je *collai* ma pièce dans sa petite main tiède. se sauva avec... un vrai chat sauvage : « Merci », murmura la femme. L'homme n'avait pas bronché. Mais longtemps je me rappellerai ce trajet du « bienfaiteur » aux « obligés ». Les « obligés », quel affreux mot et qui justifie l'ingratitude ! »

Ce chapitre n'aurait pas de fin si je ne résumais maintenant l'opinion d'Alphonse Daudet quant à ce grand problème humain : *la recherche du bonheur.*

— Il y a autant de formes de bonheur qu'il y a de formes d'individus. Pour les atteindre et les enseigner, il faut donc *voir* et *voir clair.*

— Il n'y a pas de bonheur sans la forte notion du droit et de la justice. Un des leviers moraux du monde est cet axiome : *Tout se paie.*

— Les apparentes déviations de la justice, même excessives et prolongées, ne sont qu'un défaut de notre observation. Tantôt celle-ci ne porte que sur un ensemble de faits trop restreints; tantôt elle s'attache à un point particulier qui lui obscurcit le reste. Tantôt elle se bute à une façade grossière et ne va pas au fond des choses.

— Il y a une science de la justice, qui n'est pas le *code;* une *dynamique* de la justice, laquelle

ı'est qu'une recherche d'un équilibre moral per-›étuel. L'homme ne peut, avant la quarantième ınnée, avoir que des lueurs de cette science.

— L'*instinct* de la justice équivaut à la *science* le la justice; des natures très grossières peuvent ›orter en elles des lueurs plus vives et pures que le très magnifiques penseurs. C'est ce qu'a vu le hristianisme.

— La *douleur* et la *pitié* sont des auxiliaires ›récieux de la *justice*, en tant qu'elles ne de-ennent pas excessives, la justice demeurant ujours dans la moyenne. Extrême, la douleur ıdurcit, rend insensible au monde extérieur. ctrême, la pitié devient monstrueuse et perd de ıe son principal objectif qui est le soulagement l'homme. Extrême enfin, la justice entraîne ıx conséquences les plus étranges, vers la auté et le malheur.

— La recherche du bonheur (ceci est un point ›ital), doit toujours s'appliquer à *autrui*, non à i-même. L'homme ne doit échapper à aucune sponsabilité morale, à aucune solidarité sociale.

— Le bonheur dans la famille est *traditionnel.* culte des parents le règle et le transmet. En ce ıs, le plus grand et le seul irréparable malheur vient « la perte de ceux qu'on aime ».

— Il ne faut jamais désespérer.

— Celui qui a le don et le goût de l'*observation*,

ou de l'*imagination*, a en lui une capacité de bonheur plus grande que les autres hommes, quelle que soit l'apparence du contraire. L'*exercice continu de l'esprit*, qui donne de la souplesse aux idées, est une cause de bonheur, alors que le *travail pour le travail* n'est qu'un moyen d'échapper à la vie.

— L'égoïsme est une cause de malheur. L'égotisme (qui rapporte à soi l'origine de tous les sentiments, sans vouloir, d'ailleurs, en bénéficier) est une cause de malheur.

— Une place spéciale dans la recherche du bonheur doit être faite au *pardon* et au *sacrifice*.

Il est bien entendu que mon père ne donnait pas à son enseignement cette forme rigide et didactique. Mais je crois devoir à sa méthode, laquelle était d'expérience, analogue à celle de Socrate, de Montaigne, de Lamennais, ajouter quelques aphorismes qui revenaient souvent dans ses discours.

L'intérêt de ces axiomes et d'autres que je citerai, c'est qu'ils furent sa règle de conduite. Je les ai vu appliquer avec une constance qui m'émerveilla et me pousse à cette croyance que les mobiles les plus généraux de nos actes font partie intégrante de nos tissus, au plus profond de notre personnalité.

Je ne puis abandonner, sans y insister, la question du *pardon* et du *sacrifice*. La vie, sans le pardon, paraissait à mon père intolérable : « L'erreur et le vice sont ici-bas dans les champs les meilleurs. Il ne suffit pas de les arracher. Il faut encore oublier leur emplacement. »

Il m'expliquait un jour comment la plupart des facultés morales ont des correspondances avec les facultés intellectuelles. C'est ainsi que le *pardon* est plus difficile à ceux qui ont une mémoire excellente : « J'ai dû faire quelquefois de prodigieux efforts sur moi-même pour excuser la petite traîtrise d'un ami ou telle injure à la reconnaissance. C'est que ma mémoire me représente les phénomènes passés avec une vivacité effroyable, *comme à la lueur d'un grand sentiment*. Je me rappelle les choses autant qu'un jaloux ou qu'un criminel. »

Le livre *la Petite Paroisse* est une étude très poussée du *pardon*. Comme toujours, il avait pris ses modèles dans la vie : « Les déductions imaginaires de l'auteur sont un assez grand sacrifice à l'irréel. Au moins que la source soit humaine. » Comme toujours, il avait groupé autour du *cas* central une multitude d'exemples particuliers. Dans cet ouvrage, le pardon lutte précisément avec la *jalousie*. C'est là cette *lueur sentimentale* qu'Aphonse Daudet trouvait dans sa mémoire.

Aussi, combien est vraie cette autre parole de lui : « Il est impossible à un auteur sincère de ne pas se mettre tout entier dans son œuvre ; cela ne signifie point qu'il raconte un épisode de sa propre existence, mais il *anime ses façons de penser et de sentir*, il les habille, il en fait des personnages ; ce qui nous frappe dans le monde et ce que nous pénétrons le mieux, *c'est ce que nous devinons semblable à nous-mêmes !* »

Et, comme il désirait tout éclaircir par des exemples tirés de la réalité, et qu'il refusait de me suivre dans une discussion métaphysique, il ajoutait :

« Imagine que tu sois sous le coup d'une ingratitude. D'abord ta colère est vive et tu ne penses qu'à ce cas spécial. Calmé un peu, tu philosophes. Tu songes à tous les ingrats qui circulent par le monde. Te voilà vibrant à cette idée et à ses contradictoires, prêt à pleurer de reconnaissance, prêt à flairer dans les salons, dans la rue même, les rancuniers, les oublieux, les endettés, les mauvais amis, etc. C'est la *période des coïncidences*. C'est alors que tu remarques, que tu découvres partout des circonstances très voisines de la tienne. L'hallucination continue. Or, chez les romanciers, ces diverses associations atteignent au paroxysme. Le don consiste à leur prêter la vie, à les faire sortir de leurs régions abstraites et

purement morales, pour les lancer dans e tumulte *mondain*, comme disaient les jansénistes.

« De ceci résulte que nous comprenons ce qui nous environne à mesure que nous l'éprouvons. Nous vivons deux existences parallèles et qui se complètent : l'une d'émotion, l'autre d'observation. Donner la prééminence à l'une ou à l'autre de ces existences, c'est se vouer au malheur. Le bonheur est dans leur équilibre. »

Plus j'avance dans mes souvenirs, plus il me paraît difficile de donner à ceux qui me lisent l'impression de sincérité, de sérénité, que laissait une de ces causeries. Songez que mon père, pour l'exposé de sa doctrine, choisissait toujours le meilleur moment et le plus bel endroit. J'ai dans l'esprit, grâce à lui, des paysages liés à de merveilleuses dissertations morales et il prétendait avec raison que cette harmonie du dedans et du dehors est ce qu'il y a de plus profitable à la sensibilité et à la création poétique : « Les conversations de Platon, celles de Socrate, plus près de nous celles de Lamennais, témoignent d'un vif désir de ne point séparer les deux natures, l'humaine et l'extérieure. D'une part, les ciels, les aspects terrestres, leur nuances mouvantes, deviennent autant d'images vigoureuses et profondes, inoubliables; d'autre part, de nobles songeries

ajoutent leur harmonie mystérieuse aux arbres, aux prairies, aux nuages, aux ruisseaux, deviennent autant d'inscriptions, de signes et de symboles. »

Et comme cet adroit philosophe saisissait le *point de fatigue*, le moment où, si vaste et curieux que soit le sujet, il n'excite plus le même enthousiasme! Il s'interrompait alors brusquement, glissait à un de ces ravissants enfantillages, à un de ces joyeux récits qui faisaient, près de lui, les heures si brèves.

CHAPITRE IV

NORD ET MIDI

A Alphonse Daudet revient le mérite d'avoir dressé, dans une lumière éclatante, le type jusqu'alors seulement caricatural de l' « Homme du midi ».

Une pareille tentative exigeait un méridional, qui seul connaît le fort et le faible de sa race, mais un méridional assez subtil pour se dédoubler, s'observer soi-même, rechercher dans ses gestes et ses mobiles propres ce qu'ils peuvent avoir d'autochtone, de national, de « différent ».

Entre tant de problèmes *humains* auxquels mon père s'attacha et se dévoua, il n'en est aucun peut-être dont il ait si passionnément suivi les phases et les aspects divers. « Cette question n'intéresse pas seulement la France. Chaque pays a son *nord* et son *midi*, deux pôles

entre lesquels oscillent les caractères et les tempéraments. Autant il serait exagéré de rapporter toutes les variations morales à des questions de climat, autant il serait fou de ne pas tenir compte des divergences énormes qu'amènent les degrés de latitude. »

C'est dans son enquête à ce sujet que m'est apparue le plus vivement une de ses qualités maîtresses : l'absence totale de pédantisme.

Notre époque, qui se prétend libérale, est une de celles où l'on a peut-être invoqué le plus fréquemment le principe d'*autorité* en matière intellectuelle. Les révolutionnaires n'aspirent qu'à fonder des écoles, à dresser un dogme, à styler des fidèles. Les indépendants érigent tout de suite une bannière sur laquelle le mot « Indépendance » se lit en caractères gigantesques, et débutent par dénier à leurs adversaires tout bon sens et toute bonne foi. Une nouvelle forme d'hypocrisie, « l'hypocrisie scientifique », vient d'être récemment instaurée. A l'abri de termes obscurs, de consonnances grecques et latines, une multitude de notions inachevées et confuses sont devenues des armes de guerre aux mains de cuistres insupportables qui les brandissent en toutes occasions.

Jamais je n'ai entendu mon père employer un mot qui ne fût point de la langue usuelle. Il avait,

pour les néologismes, une horreur insurmontable et justifiée; car la plupart sont des « monstres » formés en dehors de toute règle, d'inquiétants exemples de la « barbarie civilisée ». Si déliée que fût la question, si enchevêtrée même qu'elle apparût, il tenait avant tout à *rester clair*, et il appliquait la règle cartésienne, qui est de commencer par les difficultés moindres pour aborder aux difficultés suprêmes.

J'ai répété maintes fois qu'il prenait son appui dans le réel, qu'il tâtonnait pour s'assurer de cet appui, qu'il reconnaissait à peu de *faits* et de phénomènes cette sûreté et cette limpidité qui leur permettent de devenir des bases, des points de départ.

Le sens de sa race lui donnait une double certitude : intellectuelle et physique. Une seule intonation méridionale le mettait en joie. L'apparition, vers le matin, à travers les vitres embrumées du wagon, des oliviers et des routes blanches, le « faisait chanter ». Cette ivresse, que l'évidence mathématique communiquait à un Descartes et à un Pascal, Alphonse Daudet, « imaginatif observant », l'éprouvait au contact de son sol, de son *terroir*.

Et il aimait tous ceux qui, dans la littérature et dans l'art, se souviennent de leurs origines, em-

bellissent, divinisent le coin où ils ont vécu, les endroits qu'ils ont fréquentés.

Certains, pour lesquels ce qui n'est pas triste ne saurait être profond, ont reproché aux *Tartarin* leur outrance. Mais cette exagération est dans le sang. Elle prend parfois la forme froide du Bompard de *Numa Roumestan*. Elle n'en devient que plus comique. Il semble que l'arbre de la gaîté, poussant le long de la vallée du Rhône, jette encore deux branches vigoureuses vers la Touraine et la Normandie, un rameau ironique en Champagne, un autre vers l'Ile-de-France.

Mon père savait que la « belle humeur » convient à tous les degrés de l'esprit. Elle est une façon d'éclairage. Il dut à cette vertu d'échapper au courant pessimiste et conserva sa nature intacte. Auprès de lui, les jeunes semblaient des vieillards. A tout moment de la journée, et malgré ses douleurs, il était prêt à rire, à s'amuser lui-même du vagabondage de son imagination.

« Vive le bon sens latin! » Que de fois cette phrase n'est-elle pas venue clore une discussion et résumer de longues théories! Je l'entends encore, disant à un ami, après une dissertation philosophique où celui-ci s'était échappé: « Voyez donc, mon cher, cette ligne de lumière rose là-bas, au faîte des arbres: est-ce assez joli, assez

net? Nous sommes loin, je suis myope, et je distingue chaque feuille. Je me croirais dans mon pays. »

Dans ces *Quinze ans de mariage* qu'il laisse inachevés, se trouve l'histoire d'un couple disparate, la lutte du « nord et du midi », œuvre assurément symbolique, car la vie de la France était, selon lui, déterminée en grande partie par le combat et les oppositions de ces deux éléments si divers.

« Ce n'est ni la même façon de sentir, ni la même façon de voir, ni la même façon de s'exprimer. Les méridionaux sont quelquefois fermés comme des pierres. L'excès de leur imagination les fatigue. Ils tombent alors dans la torpeur, assez semblables à des ivrognes dégrisés. Quant à leur fantaisie, elle diffère de celle des Northmans en ce qu'elle ne mêle ni les éléments ni les genres et demeure lucide en ses transports. Chez nos esprits les plus complexes on ne remarquera jamais cet enchevêtrement de directions, de rapports, de figures qui caractérisent un Carlyle, ou un Browning, ou un Poe, par exemple. Aussi l'homme du nord reprochera toujours à l'homme du midi cette absence d'arcanes et de ténèbres.

« Si l'on considère la passion humaine la plus

violente, l'*amour*, on voit que le méridional fait d'elle la grosse occupation de sa vie, mais ne se laisse point désorganiser. Il en aime le bavardage, le décor léger et changeant. Il en déteste la servitude. Il lui est un prétexte à sérénades, à dissertations fines et précieuses, à moqueries et à caresses. Il comprend difficilement l'alliance de l'amour et de la mort, qui est au fond de toute âme septentrionale et jette sur ces brèves délices une brume de mélancolie ».

Un point sur lequel il revenait sans cesse : la facilité avec laquelle l'homme du midi se dupe à ses propres mirages, l'emballement *demi-sincère* auquel il se laisse aller avec le correctif d'un sourire. On retrouve, en son talent, l'empreinte de cette émotion qui a la pudeur d'elle-même, qui craint de dépasser la mesure. Une partie du charme vient de là. C'est une sécurité pour le lecteur délicat de n'avoir point à rougir de ses larmes.

Il vantait aussi l'éloquence naturelle à ses compatriotes. Dans la moindre réunion rustique, on est surpris d'entendre un vibrant discours, prononcé d'une voix assurée : « Je n'ai point hérité de ce don-là. Ma langue s'embrouille, s'il me faut m'exprimer devant plus de dix personnes. Ma myopie y est pour quelque chose. »

Un intarissable sujet de discussion était le problème du mensonge : « Est-il juste de traiter de menteur un homme qui s'enivre avec son verbe, qui, sans but vil, sans instinct de tromperie, de ruse, de négoce, cherche à embellir sa propre existence et celle des autres avec des récits qu'il sait illusoires, mais qu'il souhaiterait vrais ou vraisemblables ?

« Don Quichotte est-il un menteur? Sont-ils des menteurs tous les poètes qui veulent nous arracher au réel, franchir la planète à grands coups d'ailes?

« D'ailleurs, insinuait-il, entre méridionaux on ne se fait pas d'illusion. Chacun, à part soi, rétablit les proportions déplacées. C'est, comme dit Roumestan, « une affaire de mise au point ».

Les compatriotes d'Alphonse Daudet ne lui ont point gardé rancune de ses plaisanteries. Ils ont compris quel hommage leur avait rendu l'écrivain en glorifiant et généralisant, par sa puissance, leurs tournures et façon d'être : « J'aime tout de mon pays, jusqu'à la nourriture. Ne me parlez pas de viandes lourdes, de pommes de terre, de pesants rôtis. Un anchois écrasé sur du pain, des olives, des figues, un aïoli, voilà mes préférences. J'envie le sort des bergers, seuls au milieu de leurs troupeaux, soit dans les plaines de la Ca-

margue, soit sur les plateaux salés des Alpes, entre les marais et les étoiles. »

Pour quiconque a vécu dans un « mas » du midi, de l'existence des « pacans » ou des gardiens de chevaux, l'*Arlésienne* est une œuvre d'une vérité extraordinaire. On retrouve les principaux types, le « berger », le « baïle » et la « baïlesse ». Les « innocents » ne sont pas rares. Il est alors curieux de voir comment Alphonse Daudet a groupé tous ces éléments, tiré de leur jonction une tragédie poignante, où sont ranimées la vigueur, l'unité, l'harmonie des poèmes antiques.

L'histoire d'un jeune provençal qui se suicida par amour, deux femmes s'appelant dans la vaste plaine, une voix aiguë, une voix grave : telle est la genèse du drame. Mon père la raconta souvent. Il aimait à rechercher dans ses souvenirs les *lignes directrices* et il apportait là une extrême perspicacité : « Comme ces deux voix de femme alternaient dans l'espace, au crépuscule, je sentis qu'elles me pénétraient d'une manière étrange et l' « Arlésienne » m'apparut, ainsi qu'une hallucination rapide. De même, un soir, à la chute du jour, devant les ruines roses et dorées des Tuileries, j'eus la vision des *Rois en exil* et la formule qui achève mon livre : *Une grande vieille chose morte.* »

Ce problème des origines d'une œuvre, de l'é-

tincelle primordiale, nous occupa souvent. Mon père pensait que, dans son explication du « Corbeau », Edgar Poe a forcé la note, imaginé après coup : « Je crois que, chez les créateurs, il se fait, à leur insu, des accumulations de force sensible. Leurs nerfs surexcités enregistrent des visions, des couleurs, des formes, des odeurs dans ces réservoirs demi conscients qui sont les trésors des poètes. Tout à coup, sous une influence quelconque, une émotion, un accident de la pensée, ces impressions se rejoignent avec la brusquerie d'une combinaison chimique. Chez moi-même cela s'est généralement passé ainsi. Je restais des mois et des mois à ordonner une pièce ou un livre qui surgissaient, en une seconde et dans leurs détails, devant mon esprit stupéfait. Plus l'imagination est ardente, plus ces tableaux sont brusques et soudains. L'œuvre entière de Balzac bat la fièvre de la découverte et de l'instantanéité. »

Je lui faisais remarquer que c'est là un état de rêve « second », que, chez les poètes, la réalité et le souvenir, les vivants et les fantômes se traversent et se déforment perpétuellement, ne gardant en commun qu'une sorte de puissance lyrique, qui agrandit les traits, les paroles, les paysages, et provoque l'enthousiasme. Mon père ajoutait :

« Ce don lyrique, cette énergie intime ne sont

peut-être qu'un sens très profond de la race et des origines. Gœthe, c'est l'âme allemande entière. Il semble que le sang de lord Byron charrie en lui la furie anglo-saxonne, les images exaspérées de tout un peuple. Mistral est le miroir complet du midi..... »

Après quelques minutes de réflexion, il continuait avec modestie :

« Descendons des grandes choses aux petites. Quand je veux me *monter* le cerveau, me *donner du ton*, c'est aux spectacles de ma jeunesse que j'ai recours. C'est une habitude de mon esprit de localiser tous les sentiments. Les mots « amour », « félicité », « joie », « désir » ne demeurent point en moi à l'état abstrait. Ils prennent des figures, participent à des épisodes. *Or, la lumière qui les environne est toujours celle de mon pays.* C'est sous le ciel de Provence que je place les traits d'héroïsme, d'abnégation, de générosité. Pour que je vienne en état de transe, d'inspiration, il me faut le soleil de là-bas, et, jusque dans l'extrême douleur, je me représente des routes chauffées à blanc, d'une intensité crue qui me désespère et me brûle. »

Il célébrait la chaleur : « Elle mène le tempérament à la fleur, au fruit, à l'éclosion. Elle donne à l'être son parfum intime et aux sentiments leur véhémence. Accumulée dans l'individu et la race,

elle agit comme un alcool plus subtil, comme un opium délicat, elle transfigure, elle divinise. Elle n'efface pas les nuances du caractère; elle les rend plus fines et presque fuyantes; comme dans les forêts des tropiques, elle suscite le réseau des lianes, en même temps que l'armée des géants; et le lourd serpent s'assoupit, par excès de bien-être, tandis que chatoient ses écailles. La fainéantise méridionale a inventé le « cagnard », le petit coin de roseaux de canne où l'on s'engourdit, comme le boa, où l'on se rôtit au soleil. »

Puis son visage s'assombrissait : « Ces sensations-là se paient plus tard. Le nord homicide nous attaque, nous, les transplantés, avec ses brumes, son vert *rhumatisme*, ses pluies tristes et ses frimas. Détrempés au dehors, nous brûlons au dedans, sous l'action continue de notre alcool, le soleil, en proie à une nature disparate. Alors les impressions s'affinent. Le nord, bien plus que le paresseux et voluptueux midi, est difficile sur le choix des mots, leur valeur et leur emplacement. C'est le supplice de Baudelaire qui connut, grâce au voyage, l'excessive nature, l'empire de la chaleur, et, revenu chez lui, chercha dans le vocabulaire, au prix de son cerveau, les prestiges évanouis :

« Le monde s'endort, — dans une chaude lumière. »

Aussi ces « transplantés » avaient toute sa tendresse : « Le mystère des origines est tel que parfois un voyageur, dans un pays lointain, retrouve sa race ignorée, son sang, tout ce qu'il aima et admira, dès le berceau, mais ne connut que par le rêve. Quelle ivresse alors de vivre au milieu du prodige réalisé, de respirer les parfums, de savourer les paysages qui semblaient réservés au royaume illusoire! La musique parfois m'exalte ainsi. J'entre dans ces états de l'âme dont me séparaient mille portes closes, à travers lesquelles ne m'arrivaient que des murmures confus et vagues. Et, quand on revient de là, c'est une douleur de retrouver le monde ordinaire, où la beauté est rare, où les transports sont fugitifs. »

Je profitais de ces heureuses dispositions pour lui démontrer que la métaphysique est, elle aussi, une griserie très voisine de la musique et peut donner des jouissances semblables. Mais lui : « Si je te comprends, ces jeux du raisonnement peuvent aboutir à un état, que nous retrouvons d'ailleurs célébré dans le bouddhisme, état incolore, sans joie ni douleur, où passent, comme des étoiles, les rapides splendeurs de la pensée. Eh bien! l'homme du midi est rebelle à ces paradis. La veine de la sensation vraie est chez nous franchement, perpétuellement ouverte... *Mais ouverte à la vie*... L'autre côté, celui qui tient à l'abstrac-

tion, à la logique, se perd pour nous dans les brumes. »

Puis, suivant sa méthode, il descendait de ces régions extrêmes vers des observations comiques ou touchantes, capables de faire aimer le réel.

« Violent et timide, » ces mots reviennent plusieurs fois dans les petits cahiers. Mon père avait recueilli un grand nombre d'exemples de ces « sentiments accouplés » qui, expliquait-il, se contrebalancent dans le caractère et donnent aux actions un cachet souvent contradictoire :

« Le timide accumule lentement des impressions pénibles de toute sorte. Il est entré dans un magasin, n'a pas su demander ce qu'il voulait, ou bien, gêné par son accent méridional, s'est laissé fourrer dans les mains la moitié de l'étalage. Il a rencontré un ami dont la conversation l'a blessé et à qui il n'a su le dire. Il aurait voulu prendre un fiacre, mais il n'a pas osé faire les gestes ou signaux nécessaires.

« Le voilà rentré chez lui, tranquille entre sa femme et ses petits. A la moindre observation, la chaudière éclate. Il s'emporte, jette les plats en l'air. La sauce dégouline, les enfants hurlent, les domestiques s'épouvantent. C'est la crise. Elle cesse aussi brusquement qu'elle avait commencé, dans des larmes, des regrets, des promesses, des transports de tendresse et d'amour. Parfois, notre

homme se couche, et demande un bouillon qui le remettra.

« Si l'homme et la femme, poursuivait-il, sont du midi, ce petit drame n'a que peu d'importance. Mais, si la femme est du nord ou inversement, il se produit tantôt un phénomène de fatigue : la tendresse s'épuise, les époux se séparent ; tantôt un phénomène de contagion : ils deviennent violents tous les deux... et c'est la solution la meilleure. »

Il mimait, de la façon la plus exacte et la plus gaie, ces scènes de fureur vite tombée, ces alternatives de douceur extrême et de rage, qui sont, dans le midi, la menue monnaie conjugale. « La tante Portal » de *Numa Roumestan* est, comme pas mal d'autres personnages, un portrait de famille, car l'emprise de la réalité était si forte qu'il lui était impossible de rendre ces réminiscences méconnaissables :

« Oh! la force de la chose vue, observée... jusqu'à la couleur des cheveux, à la forme du nez, à un tic, à une grimace qui semblent nécessaires, *indispensables* à la silhouette! La nature, merveilleuse artiste quand elle accentue un caractère, complète le physique par le moral, de telle sorte que la plus simple modification a l'air d'une supercherie. L'individu, le type, emporte avec lui son mobilier, ses vêtements, sa manière, tout son cadre.

« Et celui qui n'est pas hanté par le besoin d'exactitude, par le détail vrai, le relief vrai, celui-là n'est pas un romancier. »

J'ajoute ici une remarque qui, fréquemment, revenait sur ses lèvres :

« C'est une erreur des prosateurs de croire que le don du style donne le pouvoir de créer des types : ce sont des moyens tout différents. En général, un homme de talent peut se raconter lui-même, et, s'il est adroit, il donnera des titres et des mobiles divers à diverses parties de son être. Il se partagera en plusieurs morceaux, quelques-uns antithétiques, lesquels batailleront, discuteront, agiront, parfois avec éloquence, mais sans nous donner l'illusion de la vie. Ces écrivains-là, je les appelle des *essayistes*, et je préfère de beaucoup leurs études de morale ou de littérature à leurs tentatives créatrices qui, le plus souvent, avortent, ou dévient, ou s'arrêtent à moitié chemin

« Quant au romancier, c'est une autre affaire. L'*imagination* lui est nécessaire, parce qu'il doit sans cesse reconstruire un animal avec un os, forger un sentiment d'après un regard, un mot, un geste, deviner, sur une attitude, une passion ou un vice, donner à son récit cette harmonie et cette ampleur qui généralisent un événement particulier, et, derrière les personnages, tracent les signes de la fatalité sur le mur.

« La *justesse* lui est nécessaire, parce qu'il ne doit *désaccorder* ni ses héros ni ses héroïnes, qu'il doit leur conserver leur *son* logique et sentimental, que, sous peine d'éloigner le lecteur, il doit respecter les conditions de la vie et de la vraisemblance, parce qu'enfin il lui faut sauvegarder avant tout l'architecture de son œuvre, et cette structure intime sans laquelle il n'y a que désordre et gâchis.

« L'*observation* lui est nécessaire, puisque c'est elle qui fera, de chaque caractère, un miroir où se reconnaîtra l'humanité, puisqu'elle enrichira le récit, l'émotion, et jusqu'au pathétique, de circonstances singulières et directes.

« Mais, plus que l'*imagination*, que la *justesse* et que l'*observation*, une autre vertu est nécessaire, qui n'a plus de nom, ni d'étiquette, qui, cependant, est la première ; cette faculté d'*hypocrisie* (prenons le mot dans son sens grec), qui permet à l'auteur de se *glisser dans la peau de ses personnages*, de s'approprier leurs tournures d'esprit, leurs habitudes, leurs gestes, de parler selon leur formule ; cette faculté qui fait que Shakespeare est successivement Antoine et Cléopâtre, Hamlet, Desdemona et Polonius ; que Balzac est Lucien de Rubempré, Anastasie de Restaud et Vautrin, ou, à quelques secondes d'intervalle, de Marsay et l'inoubliable *Fille aux yeux d'or*.

« Plus j'y réfléchis, disait mon père avec force, plus ce don me paraît primordial, indispensable, irremplaçable. Sans lui, nous demeurons en dehors de nos créatures, et celles-ci conservent quelque chose d'emprunté, de factice, à quoi le plus simple d'entre les lecteurs ne se trompe pas. Sans lui, l'on peut bien fixer une fois un type inoubliable, à condition que ce type soit celui de l'auteur lui-même *ou son contraire*, ou une *parcelle grossie*, mais le miracle ne se renouvellera pas et la suite des œuvres ne sera qu'une succession de silhouettes, d'ébauches de plus en plus ternes, de moins en moins émouvantes.

« Celui qui a ce don de transformation peut manquer de style, écrire *à la diable*, se hâter. Il restera dans son œuvre une force particulière qui la fera vivre et durer, alors que d'autres plus soignées, plus irréprochables, auront passé depuis longtemps.

« Prenons, en face de Balzac, le plus grand lyrique du siècle en exemple : Victor Hugo. Le plus grand lyrique, c'est-à-dire le plus gros *moi*, la personnalité la plus envahissante. Dans ses romans et dans ses drames, que voyons-nous? Des êtres démesurés, formés par des plissements ou des déplissements du propre *moi* de Victor Hugo.

« *Moi* diversifié de mille manières, mais reconnaissable, sous ses vêtements d'emprunt, à son

langage, à ses métaphores, à ses césures émotives, à ses antithèses, au bagage romantique en un mot. Ce sont des poèmes admirables, ils ne nous donnent pas l'illusion de la vie; Javert, c'est la dureté de Victor Hugo; sœur Simplice, c'est son sentiment du devoir, c'est la générosité de Hugo; Jean Valjean, c'est tout Hugo, sa révolte, sa magnificence et son égoïsme à la fois...

« Cette personnalité est si débordante, si incapable de métamorphose que, dans ce merveilleux livre d'observation, *Chose vue*, elle imprime sa marque à tous les événements. Il se réserve les paroles sages, les appréciations sensées, les solutions hardies, s'approprie l'histoire avec une gravité et une certitude comiques. »

Je me souviens qu'un jour, à la suite d'une de ces causeries, je lui demandai d'où venait ce pouvoir, cette aptitude à entrer dans le cœur d'autrui et à revêtir sa manière.

Il me répondit : « Je ne suis pas un métaphysicien, tu le sais, mais il m'apparaît, à travers tous les systèmes, que la philosophie, sagace dans les problèmes de la raison et de l'intelligence, est rudimentaire pour ce qui a trait à la sensibilité.

« Celle-ci est demeurée mystérieuse, inexplorée, pleine d'abîmes. Tout l'effort de Descartes et de Spinoza ne fut-il pas de la ramener à la rai-

son, de chercher aux problèmes passionnés des solutions logiques et froides ?

« Je n'ai pour moi que mon expérience, soutenue par quelques rêveries. Mais l'expérience d'un seul est celle de tout le monde, puisque nous formons des individus par des combinaisons étroites et particulières de facultés générales.

« Or, la sensibilité humaine m'apparaît ainsi qu'une sorte de circuit, où chaque élément serait une image abrégée de l'ensemble. La pitié individuelle, la douleur individuelle, la charité individuelle ne sont que des reflets de la douleur, de la pitié, de la charité universelles. Aussi, dans ce domaine, tout est-il de contage, de transmission rapide et merveilleuse, et il n'est pas rare que tout un peuple se passionne jusqu'à la mort pour une idée de justice qui le laissait jusque-là indifférent.

« Nous autres romanciers devons faire nos efforts pour rendre plus fréquente cette communion sensible. Notre tâche idéale est de susciter des mouvements généreux, de maintenir les âmes en état de métamorphose, de connivence avec d'autres âmes.

« De là découlent certains devoirs, certaines règles. Nous sommes coupables de propager le mal ou la laideur — par imprévoyance ou par lucre. — Nous sommes coupables de ne pas

réconforter, de désespérer, d'augmenter la souffrance ou la vilenie humaines. »

Alors revenait la question de race : « S'il est un peuple chez qui ce *don de métamorphose*, la transmission de la sensibilité existe, c'est bien le peuple du midi. Quelqu'un, chez nous, dans un groupe, raconte un affreux accident : les visages expriment le dégoût. Ils suivent le récit de l'orateur avec une vivacité qui contraste avec l'attitude fermée, mystérieuse d'une foule septentrionale. Ici, les sentiments plus dissimulés s'accumulent, et, sous le moindre prétexte, font explosion soudainement.

« Moi-même, continuait-il, je me rappelle, tout petit, avoir passé une partie de la nuit à rechercher l'intonation douloureuse de mon père apprenant la mort de mon frère aîné. Je l'adorais, ce frère, mais la justesse et la force de l'accent, du geste accompagnant la rude voix angoissée accaparaient mon organisme sensible déjà prêt, tu le vois, au prodige de la transformation.

« Car c'est un véritable prodige, qui dépasse les fantômes et les tables tournantes. Balzac met en scène un personnage auquel il suppose certains vices. Il trouvera, pour chaque circonstance, les mots typiques, ce : « Alors j'emmène la petite? » du baron Hulot que l'on sent n'avoir pu ne pas être dit. Ce ne sont pas des réminiscences. Cela se

eproduit à chaque page. C'est le *don suprême du omancier*.

« Or, j'ai entendu des paysans de chez nous, es *conteurs* qui possédaient ce don au plus haut oint, avec un vrai génie de mimique. Ainsi qu'il rriva pour mon cher Baptiste Bonnet, la nature tait, envers eux, prodigue. Non seulement ils vaient l'émotion et le pouvoir de la susciter, nais ils avaient encore le *style*, une forme demi raditionnelle, demi spontanée, qu'a bien notée 3ladé dans son magnifique recueil des *Contes de ?ascogne*, et que fait disparaître peu à peu l'éducation laïque et obligatoire.

« Transformé en chaleur et mouvement, fuieux, irrésistible, le soleil se glisse dans les veines es méridionaux. S'il les enivre, s'il les affole, n apparence, il n'attaque jamais leur raison, qu'il end au contraire plus ferme, plus profonde et ucide. Comme il leur permet, en toute saison, de e rencontrer sur les « places » ou pour les travaux es champs, il favorise l'*humanité*, les rapports ociaux, qui vont de l'amour au civisme, qui créent ɜs races fortes et durables. Le soleil amplifie ɜ geste qui se découpe sur un fond clair. Il donne la voix de la résonance. Il semble que son harıonie et la force rythmée de ses rayons imprègnent élocution et le verbe. Comme il éteint les couɜurs et les nuances, comme il met tout sur le

même plan, il rend l'illusion facile; il ramasse l'*individu* dans le moment, il lui simplifie l'avenir, doré comme lui, tiède comme lui, hérissé comme lui de sensations vives et bruyantes. En jets, en nappes, en gerbes il projette les sentiments devant la conscience éblouie, les déploie en magnificence, les décuple en rapidité, et favorise cette frénésie où se mêlent la pudeur et l'héroïsme, la générosité et la crainte, la verve et la timidité en une foule souvent ironique.

« *Cette foule est celle de l'être lui-même.* [Ici, mon père prend un regard particulier et appuie sur les mots, comme lorsque son discours touche un point capital.] Certes, tout homme la sent en soi, vivace et bruyante; on est stupéfait, aux heures passionnées, de la multitude qui s'agite dans les ténèbres de la conscience, et où il semble que revive la cohorte oubliée des ancêtres; c'est un frisson, un chuchotement universel. Puis, une tendance se dessine et devient le *meneur* de la foule. La décision est l'acte de ce *meneur*. L'*hésitation* est un débat entre des tiraillements héréditaires.

« Or, chez les méridionaux, *la foule de l'être* apparaît dans une fulguration brève et cuisante comme une douleur. Le déclic instantané de la décision provoque ce désordre du visage et du geste, cette ardeur de colère ou d'amour qui

paraît comique, si l'on n'est de cette race excessive. »

Mon père réunissait avec soin — on les trouvera dans ses notes — tous les proverbes méridionaux, ceux surtout qui concernent la famille, le rôle de la femme dans la maison. Il recherchait, dans sa mémoire, des silhouettes lointaines de parents singuliers, tels que les formait jadis la province, quand une centralisation excessive n'émondait pas les caractères, ne les ramenait pas à un type banal.

Lorsqu'il est en Provence, il fait causer chaque paysan, écoutant avec joie ces explications forcenées, pittoresques, mêlées de remarques sentencieuses qui révèlent le filon romain : « Je découvre ma jeunesse à chaque tournant de route. Faut-il croire la parole du Dante? Est-ce un supplice ou un soulagement que de se rappeler les heures de joie parmi la peine et le regret? »

Il pensait, comme il l'a écrit, « qu'en France tout le monde est un peu de Tarascon ». Il disait, sous une autre forme, que « le Français qui s'exalte devient aisément méridional ». C'est ainsi que, pendant la guerre de 1870, il avait pu voir la propagation des fausses nouvelles, l'extrême enthousiasme joint à l'imprévoyance du début,

l'abattement proportionnel des heures noires, ces alternatives désordonnées qui sont le mauvais côté de la « Race du Soleil ».

Il constatait aussi que « le Français a un père Celte, une mère Latine », et que « les jeux de ces influences déterminent les soubresauts de notre histoire ».

Tout jeune, il avait vu dans sa ville natale les dernières luttes ouvertes des protestants et des catholiques. « Je devine le huguenot, surtout le méridional, à son accent, à son geste, à son regard, à son raisonnement. Il forme un être à part, beaucoup plus compassé, plus froid, plus maître de lui que le catholique. Il y a, pour ces tempéraments, deux portes, ainsi qu'aux cimetières de chez nous : la « schismatique » et « l'orthodoxe ».

Il n'est pas douteux, ainsi que j'ai l'ai déjà montré, qu'il appartint, lui, au pôle catholique. Il avait la pitié, la pitié totale qui, du moment qu'elle trouve son objet, fait abstraction de toute dialectique. Il avait le goût du risque et de l'aventure. Je n'entends point par là que les protestants manquent de bravoure ; je leur crois, au contraire, une énergie morale très vive, s'il s'agit de leurs convictions, et du sens immédiat de la justice. Mais ils pèsent leurs actes et leurs

paroles. Mon père était un spontané. Dans le domaine de l'action, il se méfiait du calme ; sa générosité naturelle le mettait d'instinct dans la voie héroïque. Enfin, j'ai souvent remarqué chez les protestants une difficulté extrême à se décider, une forme paralytique du scrupule. Mon père acceptait les responsabilités tranquillement, mais immédiatement ; il prenait son parti en quelques minutes.

Ces plis que la religion laisse au caractère faisaient l'objet de nos fréquents entretiens. Il connaissait à merveille les traits qu'imprime la foi dans les âmes. L'histoire de la Réforme l'avait passionné, en tant qu'opposition du Nord à l'expansion toute méridionale de la Renaissance :

« Eh oui, je comprends que, sous un ciel bas et dans les brumes, ces papes voluptueux qui, suivant le mot admirable de l'un d'eux, n'imaginaient pas que les hommes vécussent « sans se couillonner les uns les autres », ces papes à rubans, à dentelles, à maîtresses, à peintres et à musique devaient révolter des âmes violemment rigoristes. C'est là qu'éclate l'influence du climat..... Dans nos campagnes encore l'aspect du village protestant diffère entièrement du village catholique. Mais il n'est pas douteux que le catholicisme a pour lui le sens du pardon, du sacrifice, ce beau dogme de la substitution et du

rachat que l'on a tant de fois déformé et mal interprété. »

Les « Évangiles » lui mettaient les larmes aux yeux. Il aimait, du culte, la pompe extérieure, l'ordonnance, les processions, la blanche douceur des communiantes, les cloches surtout dont la vòix grave l'emplissait de mélancolie. Jamais de sa bouche n'est sortie une parole d'impiété. Etait-il absolument incroyant et sceptique? Ce sont là de ces secrets que garde jusqu'au bout la conscience. Il était heureux que ma mère allât prier sur la tombe des siens. Il manifesta le désir de nous voir baptiser, communier. Il était fils d'une mère dévote. Lui-même, dans sa toute jeunesse, avait été d'une piété excessive. Par son sens de la douleur et la dure épreuve de la vie, il tenait étroitement à cette religion qui a trouvé les plus beaux cris, les plus profonds apaisements, les renonciations les plus tragiques et les plus subtiles. Je l'ai entendu parler du Christ avec une onction vigoureuse qu'envierait tout prédicateur, quelque chose d'étroit, d'embaumé, de familier, qui concordait aux horizons de Palestine, et qu'il tenait de la Provence. Souvent son œil s'est éclairé à une parole de mystère, ou de miracle ; il s'exprimait sur la foi, les périodes de sécheresse, les tourments des croyants avec une éloquence puisée aux sources intimes de la sen-

sibilité religieuse..... Et pourtant, il vénérait Montaigne plus encore que Pascal; pourtant, lorsqu'on le poussait sur ces problèmes, il avait des répliques d'un septicisme aigu ou de longs silences de doute.

En résumé, je crois que cette empreinte de la race, si forte en lui, avait marqué les *formes morales* de la foi catholique ; je pense qu'il eût souhaité cette foi, que l'athéisme et le matérialisme absolu lui étaient odieux, mais que son amour puissant et doux de la vie pour la vie, de la justice sans récompense et de la pitié qui s'ignore lui remplaçaient les conceptions étroites d'un monde ultérieur et mieux organisé.

Le plus souvent, et lorsqu'on était plus de deux, il évitait ce genre de causerie « où chacun n'apporte que des paroles vagues et déjà cent fois entendues ».

Il s'étonnait même, je me le rappelle, que les plus grands sujets de l'humanité soient précisément ceux sur lesquels on accumule le plus de sottises et de poncifs, comme si, à un certain niveau, l'esprit s'engourdissait, perdait la vue nette et les images fécondes.

Un après-midi d'été, comme nous nous promenions, il me dit: « C'est une alternative douloureuse quand la nature nous apparaît méchante et homicide, mais c'en est une plus sinistre encore que

son indifférence, lorsqu'elle nous apparaît séparée de nous par un infranchissable gouffre.

« Ainsi je m'explique que les croyants ferment les yeux au monde, se bouchent les oreilles et se renferment dans les étranges palais de l'âme. Ils ne trouveraient au dehors que péril, désert et tentations.

« Et moi, dans le sang de qui se combattent le doute et des souvenirs de croyances, j'ai un aspect double de ce qui m'environne, de ce parc, du ciel et des eaux : tantôt cela vibre, cela m'atteint, me traverse et m'enthousiasme. Tantôt je demeure froid, et les endroits familiers me sont des séjours inconnus, presque hostiles... N'est-ce pas aussi la douleur qui me décolore mon petit domaine? »

A la fois nomade, amoureux du changement et traditionnaliste, respectueux de la religion, scrupuleux et moqueur, haïssant l'officialité, la coterie, les honneurs mensongers de la société et toute convention, il m'apparaît comme un type achevé mais épuré de l'homme du midi.

Epuré ; car c'est dans l'action que le méridional souvent se dégrade : mon père ne l'ignorait point et jugeait sévèrement certains politiciens célèbres, ses compatriotes :

« La morale lâche comme la ceinture, des rigoles de taches, le verbe aussi facile que l'élan, que la

promesse, que le parjure. Bien vite, s'il s'agit de l'affreuse politique, nos qualités tournent au pire : l'enthousiasme devient hypocrisie ; l'éloquence, faconde et boniment ; le scepticisme léger, escroquerie ; l'amour de ce qui brille, fureur du lucre et du luxe à tout prix ; la sociabilité, le besoin de plaire se font lâcheté, faiblesse et palinodie.

« Hélas ! que de hautaines comédies ! le poing frappant la poitrine, la voix sourde, éraillée, mais si pressante, les larmes commodes ; les adjurations, l'appel au patriotisme, aux sentiments nobles ! Sais-tu qu'au mot de Mirabeau : « Et nous en sortirons par la force des baïonnettes... » une légende, peut être véridique, ajoute ce correctif sournois, oblique, murmuré de côté, avec l'œil qui cligne : « Et dès qu'elles viennent, nous foutons le camp ? »

L'amour de la solitude et de la réflexion, qui n'avait fait que se développer chez Alphonse Daudet, est aussi rarement une vertu méridionale : « Tout en dehors », est une devise de cette race « de grillons bruns », changeante et bruyante : Le « quand je ne parle pas, je ne pense pas », de Roumestan est d'une vérité profonde. Je remarque en passant combien de formules, de métaphores, de tours de phrases, de définitions, inventées et

popularisées par mon père, ont fait une fortune rapide et sont employées couramment par quantité de gens qui ignorent leur origine. C'est que formules et définitions ont en elles la « vertu vivante », le mystérieux attrait du pittoresque et de l'application facile qui perpétue la tournure et déforme quelquefois le sens primitif. Si peu vain qu'il fût de son talent et de son succès, il se réjouissait de ces survivances. Il raconte quelque part comment son cœur se gonfle de fierté paternelle quand il entend dire : « C'est un Delobelle, un d'Argenton, un Roumestan, un Tartarin. » N'est-ce pas la gloire des littérateurs de spécifier ainsi des caractères et des types, qui se confondaient avant eux dans la foule indistincte des humains? « Il semble, lui disais-je, qu'une destinée de l'art soit de différencier les éléments vitaux, personnages, paysages, objets mêmes, de rendre, en ses moindres aspects, la beauté visible et présente. »

Il me répondait : « Cette réflexion sort des lettres que tu m'écrivis de Hollande au sujet des grands peintres de la réalité, Rembrandt, Franz Hals et Vermeer. J'ai toujours pensé de même. Un trait de lumière sur un visage, un sentiment qui affleure, un geste, un regard ont une valeur propre, immédiate et immortelle, qui les séparent de tous rayons lumineux, sentiments, gestes et

regards possibles. Nous individualisons tout et nous *déclassons* la nature. »

Ce travail qu'il fit pour les méridionaux, il eût souhaité que chaque écrivain le fît pour ceux de sa race : « C'est ainsi qu'on devient représentatif. Et ces études particulières, loin de nuire aux vues générales, les servent et les nourrissent d'exemples. »

De Mirabeau à Bonaparte, à Thiers, à Guizot, à Gambetta, on lit, dans les « petits cahiers », une suite de remarques biographiques du plus haut intérêt et qui, toutes, tendent à retrouver les *origines* dans les actes et les paroles, sous cet amas de conventions hypocrites et nécessaires qu'ap portent aux politiciens le contact d'autres ambitions, le goût de la lutte et le désir d'exercer leur influence.

Selon Alphonse Daudet, le roman étayait l'histoire. Il pouvait même l'éclairer par endroits et la justifier. Chaque fois que mon cher oncle Ernest Daudet, que mon père aimait tendrement depuis leur toute petite enfance, venait à la maison, la conversation entre les deux frères tombait sur cet intéressant sujet. Ernest, passionné pour les temps écoulés et d'une érudition merveilleuse, soutenait les droits de l'histoire. Il reconnaissait, d'ailleurs, la nécessité de l'illustrer par des obser-

vations d'aujourd'hui, de secouer la poussière d manuscrits. Plusieurs de ses œuvres témoigne de ce souci. Parmi les travaux des contemporain le *Blanqui* de Gustave Geffroy est un bel exemp à l'appui de cette thèse. A l'étude d'un grar caractère, cet artiste consciencieux, ce « poè du réel » qu'est Geffroy a appliqué les procéd modernes d'investigation et de description. en résulte un travail rare et remarquable, qu servira sans doute de type et de modèle à bie d'autres essais du même genre.

Qu'on ne s'imagine point que mon père pouss jusqu'à la manie ce goût de l'analyse au point vue de la race. Son « bon sens latin », son amo de la mesure le préservaient d'un tel excès. venérait Michelet, il le relisait constamment; trouvait sans cesse, pour le sublime auteur l'*Histoire de France*, de la *Femme*, de la *Mer*, la *Bible de l'Humanité*, de nouvelles formes la datives. Il admirait Taine, tout en se méfiant sa systématisation violente et le trouvant trop d pour les héros, les exaltés. Cet amoureux l'équilibre et de l'harmonie dans le domaine la pensée, comprenait, excusait la frénésie da le domaine de l'action. Et je crois bien qu'a *Origines de la France contemporaine*, il préfér la *Littérature Anglaise*.

Ce zèle pour l'histoire provoquait des dialogues dans le genre de celui-ci :

Moi. — Comment n'as-tu pas encore écrit une grande étude sur un de tes héros, ou telle période de guerres de religion en ton pays, tel épisode de la Renaissance et de la Réforme, que je te vois étudier avec acharnement?

Lui (*avec un soupir*). — Le littérateur ne va pas où il veut. Un *sujet* surgit, l'entraîne et le détourne de ses projets. Tu trouverais, dans mes notes, un *Napoléon homme du Midi*, qu'a réalisé et au delà notre cher Frédéric Masson, une *Guerre des Albigeois*, un *Soulèvement de l'Algérie*, une monographie de Raousset-Boulbon et une de Rossel, etc. Ils sont innombrables les sujets de ce genre, à la lisière de l'histoire et du roman, que j'aurais voulu approfondir, traiter d'après *les documents et la vie*.

Moi. — Toujours des méridionaux ou des épisodes de la lutte entre le nord et le midi !

Lui. — Ne t'ai-je pas répété cent fois que ce qu'un homme peut ajouter comme contribution à la vérité est infiniment faible? Je crois que j'emporterai avec moi bien des observations curieuses sur ma race, ses vertus, ses défauts. On ne peut tout noter — mais la méthode reste. J'ai confiance dans l'avenir. La réalité a une force incroyable et distincte de la force de vérité.

Moi. — N'est-ce pas la même chose?

Lui. — Nullement. La vérité est un jugement moral, porté par les hommes ou les faits, sur la réalité. Le jugement peut s'obscurcir, défaillir et sombrer. La vérité est d'une susceptibilité supérieure à n'importe quel papier impressionnable. L'air la dégrade, et la lumière et le souffle et tout. La réalité, elle, persiste et demeure. Mais il faut un poète pour lui donner la force de reviviscence, de propagation et de durée. Michelet fut un *visionnaire du réel.* »

Rarement un esprit ose être ce qu'il est.

Ce vers, qui est, je crois, de Boileau, mon père le lançait tout à coup dans la conversation comme un encouragement ou un reproche. Il expliquait comment le *caractère* est le résultat d'un courage moral, qui porte l'être à se développer dans son sens propre, à pousser en relief les vertus et les vices qui forment son patrimoine. « De même, ajoutait-il, il est une *timidité intime ;* laquelle inhibe l'individu, l'empêche de réaliser son type, et nous donne cette multitude de médailles frustes, à demi effacées, sans intérêt, qui sont la masse.

« Un littérateur, qui traite des passions, a forcément affaire à cette masse, à ces silhouettes indistinctes. Ce serait une convention fatigante

de ne mettre en œuvre que des caractères. C'est dans ces demi-teintes, dans ces passages de clair-obscur que notre tâche devient le plus difficile. « Un héros du non-héroïsme, » voilà le tour de force qu'a réalisé Flaubert dans l'*Education sentimentale*.

« Or un homme d'une race différente ou d'une époque différente devient, par cela même, typique. Dans une foule du midi, Roumestan ou Tartarin ne se distinguent pas. C'est Paris qui les met en lumière. De même nous fréquentons encore certains vieillards ou certaines personnes vivant hors du monde, qui ont conservé intacts les préjugés, les façons de voir, les générosités, les ardeurs de 48. Et c'est pour nous une joie, comme c'en est une pour le numismate, de découvrir une médaille bien nette. »

Il est, dans un roman de Jean Paul Richter, un personnage qui a passé son enfance sous terre et croit entrer dans le paradis le jour où, montant à la surface, il voit le ciel, les fleurs, les eaux et les forêts. Une pareille impression est réservée à quiconque, ayant vécu dans le nord, découvre brusquement le midi, la joie de la lumière. Cette joie, Alphonse Daudet l'avait conservée pieusement. Elle dominait en son âme la souffrance et la mélancolie.

Ce que l'observation lui apportait de cruel, ce que l'imagination lui suggérait d'âpre, de véhément, de terrible, était adouci, tempéré par la tiédeur dorée de Provence, ramené aux horizons purs, harmonisé selon ces lignes qui, depuis l'antiquité classique, furent directrices de la sagesse humaine.

Ce sens merveilleux de la mesure est la sauvegarde de l'esprit. Celui qui descend en soi-même, et que ne retient point l'amour de l'harmonie, s'enfonce bientôt dans d'épaisses ténèbres. Il est inintelligible. Il perd tout pouvoir d'enseignement. Ce fil conducteur est peu de chose. Il aurait rendu immortelles des œuvres telles que le *Peer Gynt* d'Ibsen par exemple. La multiplicité des interprétations possibles est, à coup sûr, un signe de faiblesse. Le poème devient une sorte de jeu, de labyrinthe, où s'exerce la sagacité du lecteur. La brève excitation qu'il procure ne vaut point un souvenir clair.

Sur ce sujet, mon père était tranquille. La pensée française, selon lui, demeurerait, en dépit de quelques rares écarts, amoureuse du limpide et du vrai et fidèle à ses origines. Il admirait certaines pièces d'Ibsen, pas toutes, car il en est dont le symbolisme lui semblait enfantin et trompeur. Dans le sarcasme septentrional du *Canard sauvage*, par exemple, il retrouvait le *rire de caout-*

chouc, le *rire de Voltaire conservé par les frimas poméraniens*. Il avait un culte pour Tolstoï, le Tolstoï de *Guerre et Paix*, d'*Anna Karénine*, des *Souvenirs de Sébastopol* et des *Cosaques*. La *Sonate à Kreutzer* le révoltait par certains endroits. Enfin, le néomysticisme de l'auteur et ses dernières œuvres évangéliques ne l'intéressaient pas du tout : « Tolstoï, disait-il, a, dans sa jeunesse, savouré de l'existence tout ce qu'elle a d'exquis, de luxueux, de brillant. Il a aimé la chasse, les mascarades, les courses en traîneaux, les jolies femmes, les amis, les arts. Maintenant il voudrait interdire aux autres ces plaisirs que la vieillesse lui refuse. Dans la conversion d'un septuagénaire, je me méfierai toujours du regret et de cette envie, oh! très sourde, lointaine et retorse, mais tenace, qui se lit à travers les rides. »

La lecture de *Crime et Châtiment* avait été une *Crise de son cerveau*. Ce livre l'avait empêché d'écrire l'ouvrage qu'il projetait sur Lebiez et Barré et l'action, sur la jeunesse pauvre, des doctrines darwiniennes mal comprises. Cette déviation des formules dans les esprits, cette prolongation pratique des théories l'inquiétait et l'on doit à cette inquiétude : *La Lutte pour la Vie*, la *Petite paroisse* et le *Soutien de famille*. Pour revenir à Dostoïevsky, il n'estimait pas moins les *Frères Karamazov* et la *Maison des morts*, mais à la

frénésie évocative, aux hallucinations vraies du Dickens russe, il préférait l'harmonieuse beauté d'*Anna Karénine*, la somptueuse ordonnance de *Guerre et Paix*.

On voit donc que son amour pour le midi ne lui faisait point dédaigner la littérature septentrionale. Quant au climat lui-même, c'était une autre affaire, et je le plaisantais souvent sur a contradiction qui existait entre son horreur pour la brume et le gel, et son goût des expéditions arctiques.

CHAPITRE V

L'EXEMPLE FAMILIER

En tête de ses admirables *Vies Imaginaires*, Marcel Schwob, l'auteur merveilleux du *Roi au masque d'or*, du *Livre de Monelle* et autres œuvres éclatantes, insiste avec infiniment de justesse sur l'importance du détail familier, quant à la biographie des grands personnages. Souvent une habitude, un trait de mœurs, une préférence en révèlent davantage qu'une longue thèse ou un corps de doctrine. Ce qu'il y a de particulier, de spécifique dans un être s'affirme parfois plus nettement par une de ces remarques que l'esprit *académique* traite volontiers de négligeables. C'est une des raisons pour lesquelles les éloges solennels et les discours devant les tombeaux se ramènent presque tous à un thème identique, incolore et exsangue où sont exaltées, d'après un formulaire

rituel, des vertus sans relief et des circonstances monotones.

Alphonse Daudet était, dans son vêtement, d'une modestie exemplaire. Il n'en fut pas toujours de même. A la première représentation d'*Henriette Maréchal*, on remarquait, parmi les défenseurs enthousiastes de la pièce, un jeune homme aux longs cheveux noirs dont les applaudissements faisaient scintiller les reflets d'un veston argenté. La future Mme Alphonse Daudet, alors Mlle Allard, assistait à cette séance mémorable : « On peut amener les jeunes filles ; le tapage sera si vif qu'elles n'entendront rien. » Telles avaient été les paroles de l'ami qui apporta la loge ; telle fut la première rencontre, très inconsciente, de mon père et de ma mère.

Dans les dernières années, mon père, quand il dînait en ville entre amis ou chez lui le jeudi, portait un veston de velours noir. Mon frère et moi étions heureux de lui donner le bras et fiers de sa beauté, en certains jours vraiment extraordinaire. Avec quelle pudeur il cachait sa souffrance ! Elle crispait ses traits un instant, mais si bref que nous seuls pouvions la deviner ; il nous rassurait d'un sourire et contait aussitôt quelque histoire bouffonne et vaillante, accompagnée d'un petit frémissement de l'œil qui nous associait à son héroïsme.

Souvent, nous nous le répétons : ce qu'il ne disait pas, ce qu'il laissait entendre par son regard était aussi pénétrant, aussi divinatoire que sa parole. Et quelle indulgence ! « Pour bien tenir ce qu'on tient, laisser toujours un peu de corde. Si les enfants ont l'âme bien faite, la tendresse qu'on leur montre ne leur nuira jamais. Elle les soutiendra plus tard, dans les heures mauvaises. C'est toujours cela de pris sur l'existence ennemie. »

En vérité, je le dis pour ceux qui ne l'ont point connu, il n'était pas le Christ hâve et blême que certains se représentaient. Quand ses douleurs lui laissaient un répit, il donnait l'illusion de la santé complète. La table est parée de fleurs et de cristaux. Voici les convives les plus divers : Goncourt, Scholl, Coppée, Albert Wolff, Mallarmé, Mariéton, Heredia, Sully Prudhomme, Flaubert, Drumont, de Banville, Hébrard, Georges Hugo, Hervieu, Gambetta, Tourguenef, Maupassant, Céard, Leconte de Lisle, Zola, Rochefort, Barrès, Hennique, Montesquiou, Rodenbach, Geffroy, Charpentier, combien d'autres! Dès le potage, mon père a mis tout le monde à l'aise, enchanté ses hôtes par un récit bref et brillant, une de ces improvisations ailées dont il est coutumier, ou quelque observation d'un comique irrésistible. Puis,

avec une adresse merveilleuse, il lance la causerie dans un sens favorable à la verve des uns et des autres, il la dirige, il la protège, il la ranime, il la hausse et la maintient humaine; tantôt il fait tête à tous, s'emballe, et le son de sa voix chaude et souple, ardente et prenante, et ses yeux et son geste complètent un fabuleux ensemble. Tantôt il cède la place, se fait petit, se dissimule, et laisse un glorieux du récit remporter son triomphe. Il sait le prix des opinions, l'entraînement des discours, l'ivresse des contradictoires. Sur un seul point, il est sévère. Il tient au bon ton des plaisanteries, et malheur à celui qui se permettrait quelque allusion risquée, quelque mot choquant les oreilles féminines. Le regard devient noir; la voix change; avec prestesse et dextérité, il rappelle au maladroit les bornes de la politesse, « ces jolies frontières où l'on peut tout dire, pourvu que n'apparaisse aucune image vilaine, rien de ce qui souille et dégrade ».

D'une acuité d'oreille extrême, mon père entend ce qui se chuchote à *dix couverts* de lui; il intervient soudain dans un *a parte* où on ne l'attendait pas, et rien ne l'amuse comme de dérouter un léger mystère, un début de flirt, une approche timide.

Mais il ne faudrait pas se duper à tant de bonhomie, prendre cette douceur pour de la fai-

blesse, et, comme il dit, « lui retirer sa chaise ». J'ai connu à deux hommes le don complet de répartie : l'un, c'était Alphonse Daudet; l'autre, est notre cher et admiré Paul Hervieu. Pareille adresse d'escrimeur, qui, sur une attaque imprévue, trompe le fer et *file à la poitrine* avec une rapidité démontante. Pareil regard aigu, brusquement sombre et implacable. Pareil choix de mots, de traits inoubliables, empoisonnés et barbelés et qui voleront désormais sur les lèvres. Précieuse faculté dont l'abus n'est pas à craindre chez des hommes pareils, faculté qui prend une forme durable dans des œuvres telles que l'*Immortel* ou *Peints par eux-mêmes*, qui dompte et bride les sots, les méchants et les lâches, et qui, plus répandue, assainirait la société, renouvellerait l'air souvent empesté des réunions discourtoises et mondaines.

Le « naturel », tel était le présent que faisait mon père à toute société où il se trouvait. Il délivrait les gens des mille liens de Lilliput, que nouent les convenances hypocrites, les préjugés et la niaiserie des snobs. Révolutionnaire, ennemi des abus et des masques, il gardait les formes de la politesse. Son ironie se faisait dissolvante et terrible, en demeurant d'apparence douce. Souvent, des hommes froids, graves et *fermés*, rebelles

à toute familiarité, semblaient changer de caractère, et se livraient à l'écrivain, joyeux de déposer leur attitude. Un certain soir, dans un dîner, une dame âgée qu'il voyait pour la première fois et qui ne buvait que de l'eau, femme enviée, dans une situation brillante, lui confia la réelle détresse de sa vie, avec une candeur, une simplicité, une naïveté qui le stupéfièrent. Pourtant, de tels aveux n'étaient point rares. Il est et demeurera mystérieux l'attrait qu'ont certains êtres, qui pousse à se livrer à eux, à les consulter, à les prendre pour guides, en dépit des distances et fictions sociales. Le désir de se *dénuder l'âme*, de rejeter la robe de cérémonie et de défubler la perruque est plus fréquent qu'on ne le pense : « Il y a, disait-il, un *vif de la vie* où deux personnes, qui s'ignoraient la minute d'avant, se jettent tout à coup avec une impudeur étrange, cette soif du vrai qui tourmente les scrupuleux et les croyants. »

Il appréciait, dans la bonne chère, les plats très simples et parfaitement réussis. Car la haine de l'artificiel s'étend aux modes les plus divers de la sensibilité. Les grosses viandes, noires ou rouges, le rebutaient. En parfait Provençal, il aimait les olives, les figues, la cuisine ratatinée et les salades,

toutes les salades. Nous sommes à un buffet de l'Hérault : « Ce morceau de viande froide est libre, Madame? — Parfaitement, Monsieur. Vous l'emportez? — Certes, je l'enlève. — Et les poivrons avec? — Bien sûr. » Dans nos souvenirs gastronomiques, cette tranche de veau demeura célèbre. Il l'assaisonna de maintes considérations sur la cuisine méridionale, faite pour des estomacs *inquiets* et *brûlés* : « Pour bien manger dans le pays, il faut manger avec un berger ou un pêcheur. La *saquette* de Bonnet, tu peux m'en croire, renfermait des gourmandises merveilleuses. Le repas est comme tout le reste. Il ne vaut qu'en pleine nature. Il prend son mérite alors, le vin doré de nos côteaux. Il a sa valeur le gibier, paré de feuilles de vigne, qui tourne dans la flambée des sarments de l'auberge. » — « Ce plat est tout un paysage! » Tel était son grand compliment. Il préférait le *bourgogne* au *bordeaux* : « Mon goût canaille, c'est le petit « ginglet » de terroir, quel qu'il soit, pourvu qu'il râpe la langue et accompagne une tranche de fromage un peu fait, une « horreur », comme s'écrient les dames, lorsqu'on l'apporte odorant et terrible! »

A Paris, la journée de mon père se partageait entre le travail, les visites d'amis, quelques promenades.

Dès huit heures installé devant sa table, il commence par dicter sa copieuse correspondance à son seul secrétaire, le même depuis trente ans. C'est, comme il l'a maintes fois raconté, en 1870, un matin aux avant-postes, qu'Alphonse Daudet fit la connaissance de Jules Ebner, qui, devant la neige et l'ennemi, lisait tranquillement une ode d'Horace. Depuis lors les deux hommes ne se sont plus quittés, que par la mort de l'un d'eux, du « patron », pour qui l'autre avait une admiration et un dévouement dont je n'ai point vu un second exemple. Depuis trente ans, sans manquer un seul jour, en dépit d'une besogne souvent tardive de secrétaire de la rédaction dans un grand journal, Ebner est là, devant mon père, la plume à la main. Il faut répondre aux confrères, aux éditeurs, aux traducteurs, aux quémandeurs, faire le tri du bon, de l'inutile, du pitoyable, de l'escroquerie... Quelqu'un sonne... On doit s'interrompre... L'accueil de mon père est toujours affable; sa bonne grâce n'est point un masque, car elle varie, suivant le visiteur, de la tendresse la plus vive à la simple cordialité.

Souvent c'est un camarade qui, passant par le quartier, est venu se *réchauffer* près du maître, demander un avis, un conseil. Il est aux jeunes si indulgent! Un des derniers débuts auxquels il s'intéressa fut celui de Georges Hugo, qu'il ché-

rissait à l'égal de ses fils, et dont il admirait le talent précoce, incisif et nerveux. Le cri de révolte des superbes *Souvenirs d'un matelot* lui était allé au cœur, comme le bouleversait toute parole émue et sincère. Il m'est arrivé d'écrire des pages violentes et même sanglantes. Jamais il ne m'a imposé la moindre restriction. Il savait d'ailleurs que la colère n'est qu'une autre face de la pitié. Dès mon plus jeune âge, il me conseilla la modération dans le doute et la hardiesse dans la certitude. Je n'avais pas dix ans qu'il me fit donner ma première leçon d'armes et de pistolet, « pour me permettre d'être aussi patient et longanime que possible, mais, le moment venu, d'étonner l'adversaire ».

Tant qu'elle ne le fatigua pas trop, l'escrime fut son grand exercice. Il s'y livrait avec passion, gardant la planche pendant une heure, et sa nature apparaissait là tout entière, un mélange de force et de finesse, une prudence à césures brusques d'audace et d'emportement qui faisaient de lui un redoutable adversaire. Sur le jeu d'épée et de fleuret, sur l'aveu d'un caractère par les feintes, sur l'élan irrésistible, il a écrit des notes excellentes, dont la justesse étonnera les professionnels.

A la même époque, il faisait de longues marches dans Paris, d'un pas rapide, roulant dans sa tête

des projets de livres et de personnages, auxquels s'associait tout à coup le monde extérieur : « C'est lorsqu'une idée nous exalte et nous absorbe, que, par un singulier paradoxe, nous devenons le plus « poreux », le plus « impressionnables ». L'état de demi conscience, c'est le magasin d'accessoires, c'est l'engrangement du romancier. »

Quand ses forces déclinantes ne lui permirent plus de grandes courses, son but de promenade le plus fréquent devint la maison de son beau-père, Jules Allard, « son meilleur ami ». Mes grands-parents habitaient alors en haut de la rue du Cherche-Midi, une jolie maison avec jardin dont la description revient souvent dans les « petits cahiers ». Là, sont rapportées de longues causeries avec mon grand-père, connaisseur d'hommes et poète, républicain de la grande époque, avec ma grand'mère, Léonide Allard, d'esprit large et mystique, et qui défendait les droits du surnaturel contre les railleries du réalisme. Car mon père fut toujours rebelle aux manifestations de l'au-delà, et garda sur « l'Inconnaissable » l'opinion de son ami Montaigne.

« Ma chère maman (il l'appelait ainsi), j'ai remarqué que, dans une famille, la superstition et le scepticisme s'équilibrent, comme s'équilibrent aussi la vertu et le vice, la prodigalité et l'ava-

rice et, en général, les oppositions de caractères. »

Même dans la maladie, alors qu'un bras et une canne lui devinrent nécessaires, la démarche de mon père garda une noblesse, une élégance, un air de braver la douleur. Sa *couverture* sur l'épaule, *à la provençale*, il redressait la tête en arrière, aspirant la lumière du soleil, et ses yeux remerciaient la vie des joies qu'elle lui laissait encore. Sa tendresse se manifestait par de courtes haltes, un sourire : « *Reposons-nous sur ce petit banc* », une reprise courageuse de l'être. Quand l'automne secoue les feuilles mortes, il aimait à fouler cette parure, éparpillant les souvenirs dorés, jouissant des heures brèves et mélancoliques... Sur la terrasse de Champrosay, ses enfants blottis contre ses genoux, près de sa femme, dont la présence exalte en lui toute beauté intellectuelle ou morale, il savoure le fracas de l'orage et conte une « belle histoire de peur », tandis que l'horizon s'éclaire de lueurs soudaines.

Depuis le progrès de sa maladie, il sortait peu le soir. Il fallait une circonstance exceptionnelle pour le décider. Cependant, il aimait le monde, la société, et la présence d'étrangers lui était bonne, l'arrachait à ses souffrances.

La répétition générale de *Sapho*, à l'Opéra-Comique, fut une de ses ultimes distractions. Il portait le plus vif intérêt à la mise en scène de

ses pièces, au jeu des acteurs, à cette « préparation » que connaissent les auteurs dramatiques et qui est un des plaisirs du métier. Il distribuait là, généreusement, la quantité d'observations « sur le vif » qu'il ne cessait d'emmagasiner, et tenait à ce que chaque détail fût scrupuleusement réglé d'après le réel. On n'imagine pas l'intérêt d'une répétition dirigée par Porel, qui a le *génie* du théâtre et une inépuisable invention, aidé de mon père, la vie même. Quel art, quel soin sont nécessaires pour arriver à l'illusion! Comme il est difficile de faire mouvoir un personnage, d'établir les entrées, les sorties!

L'année précédente, au début de l'hiver, Massenet était venu à la maison jouer son œuvre au piano devant la principale interprète, Emma Calvé, les auteurs du livret, Cain et Bernède et ses amis Daudet. Quand arriva l'ouverture poignante du dernier acte, cette longue lamentation coupée de sanglots, mon père ne put retenir ses larmes. Qu'imaginait-il, qu'entrevoyait-il à travers ces angoisses sonores? Il nous le laissa ignorer, mais nous n'entendrons plus ce morceau sans frémir.

Les portraits d'Alphonse Daudet sont nombreux et quelques-uns d'une grande exactitude. Ce qu'ils

ne peuvent rendre, ce qui est bien perdu, c'est sa voix aux inflexions aussi délicates et nombreuses que les sentiments qu'elle exprimait, privée d'accent de race, mais non de mélodie, et comme ensoleillée, quand l'âme était joyeuse, ou tressaillante dans les phases mélancoliques. Elle est si bien demeurée dans mes oreilles, avec toutes ses nuances, qu'il me semble l'entendre, quand j'ouvre un livre de *lui* ou quand je cite quelqu'une de ses paroles. L'ironie se traduisait par une courte hésitation, une sorte d'arrêt au milieu des phrases que l'auditeur devait parfois achever. Le rire était franc et superbe, de contagion irrésistible. Un léger mécontentement, les petits ennuis de la paternité s'exprimaient tantôt par le mutisme, sans bouderie, mais fort gênant, tantôt par des remarques à côté, « sans avoir l'air ». — Tiens, tu sors beaucoup, cette semaine. — Il me semble que ça ne va pas fort, le travail..... Et autres ruses innocentes.

« Si l'on s'attaque aux miens, je deviens une bête féroce. » Cette phrase, dans sa bouche, n'était pas exagérée. Il domptait sa nature par la générosité, la bonté, la douceur, par l'humanité, mais le fond était violent et d'une ardeur extrême. Le blesser dans ses affections, c'était provoquer sa colère, d'autant plus dangereuse qu'il savait se

contenir et attendre l'heure, selon lui immanquable, du châtiment : « Laisse donc faire le destin, me disait-il, quand je brûlais du désir de venger un affront; il se chargera de ta haine. » Mais, quant à ce qui ne touchait que lui, il fut toujours incapable de rancune : « Bah, la vie est trop courte! »

Cependant je dois remarquer qu'il revenait peu sur ses jugements et qu'on ne se relevait pas de son mépris. Comme ceux qui aiment vraiment, il avait l'amitié susceptible. Une trahison lui allait au cœur. Et, quand il se croyait lui-même dans son tort, il eût tout fait pour réparer sa faute, et il l'avouait sans réticences. Nul homme ne fut moins hypocrite; nul ne détesta aussi sincèrement le mensonge, « cette herbe parasite qui est dans les regards, la voix, le geste, la démarche... qu'on a tant de mal à chasser complètement ».

Pour ce qui est du confortable de la vie, mon père ne tenait à rien, et ne s'attachait qu'à quelques objets très simples, toujours les mêmes, ses pipes, son porte-plume, son encrier, petits souvenirs de nous dont sa table est restée couverte. Lui-même parle, en quelque endroit, des objets chers au défunt, « petites figures, petites effigies, qui font les larmes irrésistibles ». Si nous lui donnions des cigares, il les distribuait à tout

venant dans la journée : « J'ai un mal extrême, répétait-il, à me figurer que quelque chose m'appartient. »

Ici se terminent les souvenirs « moraux » que je voulais réunir, pour que ne disparût pas tout entière, avec Alphonse Daudet, son atmosphère de charme et de tendresse. Arrivé au bout de ma tâche, je m'aperçois combien elle était difficile. Certains me reprocheront d'avoir été trop sobre de « récits ». Je l'ai fait exprès, considérant qu'il vaut mieux montrer le cœur et l'esprit d'un homme tel que mon père, plutôt que de les morceler en gestes et anecdotes..... Qu'ajouterai-je? J'ai, d'après mon âme et ma mémoire, esquissé le portrait d'un *humain*, simple et complexe, sensible et clairvoyant, dans la force de son âge et de ses travaux. S'il m'est arrivé de défaillir, sa grande ombre me le pardonnera, car elle sait que je fus sincère, et elle me précède désormais, sur la route brève ou longue de la vie, comme jadis *Il* guidait les pas de son enfant.

DE L'IMAGINATION

DIALOGUE ENTRE MON PÈRE ET MOI

La causerie est mon plus grand plaisir. Promenade à travers les idées, vagabondage de mots et d'aspects, flânerie au fil des êtres et des choses, elle me paraît la distraction supérieure, le moment de la vie où l'on est le moins loin du rêve. Il y faut un bon partenaire. Les amateurs de ce noble jeu aiment que toutes qualités, tous défauts s'y manifestent, dans leur audace et leur couleur, que le violent se montre violent, que le ratiocinateur raisonne, que le sensitif expose nerveusement sa sensation, que le philosophe développe ses froides théories. Chaque caractère est bon, qui ne cherche point à se dissimuler, car alors la crainte de la fraude alourdit la conversation et ne lui laisse plus cette aisance fluide, imprévue et dorée, qui

l'assimile aux forces naturelles, dans leur grâce alerte et prompte.

J'ai connu des fébriles, des frénétiques de causerie, dont la verve était admirable. A travers leur grandiose esprit, comme par une porte de la vie, s'écoulaient en se bousculant les foules du souvenir et de l'improvisation, et le souvenir était ailé, délicat, inoubliable, et l'improvisation roulait avec un grondement de torrent, enrichie par la circonstance, ce que le ciel et les regards, l'eau, le geste et les plaines ou les rues apportent au causeur heureux, quand le trépied de son éloquence vibre bien, et que son contradicteur l'allume.

J'ai connu de pesants chariots, lourds à se mettre en marche, mais qui ensuite secouaient le sol, comme des phénomènes de la nature, et j'ai connu d'adroits sagittaires dont les traits montaient jusqu'à l'infini, comme l'hirondelle par les beaux jours. J ai connu des subtils, qui parlaient par symboles et signes de signes, comme les Japonais travaillent le jade ou l'ivoire, et des amateurs de clarté qui trouaient les pires ténèbres de leurs métaphores embrasées.

J'ai connu des savants, maintenus par le fait, et scrupuleux jusqu'au délire, et des poètes que rien n'arrête et que l'absurde surexcite; et toutes ces voix, lourdes, graves, aiguës, légères, enfiévrées, calmes, mordantes, nasillardes, ont en ma mé-

moire une telle intensité qu'elles viennent parfois troubler mes rêves.

C'est avec mon père que j'ai causé le mieux et le plus. Parmi tant d'élogieuses vérités que mon rôle de fils me défend, je ne me permettrai que celle-ci, de dire qu'il fut inépuisable, et toujours prêt, qualités merveilleuses qu'appréciera tout bon causeur. En outre, dans le foyer des idées et du verbe, il jetait du bois sans s'arrêter, pour que la flamme soit toujours haute et claire. Enfin il écoutait son partenaire, et ne l'entraînait pas sur ses terres, comme certains bavards égoïstes. Tout domaine lui plaisait, qu'il fertilisait aussitôt, grâce à une imagination inconcevable.

*Et ce fut justement l'*Imagination, *notre* sujet *le plus fréquent, matière grasse et riche, sans fond, qui ne lasse point. Elle entoure le monde par l'homme, et dans l'homme elle fait tenir le monde. Elle est le réservoir des poètes, des héros, de toutes beautés. Elle seule rend possible l'existence, sans elle plate, monotone et noire. Elle seule donne du prix à l'amour, à la mort même et au néant.*

Qu'on nous suppose donc, mon père et moi, nous promenant bras dessus, bras dessous dans le jardin de Champrosay par ces matins d'été en or clair, où chaque feuille abrite un oiseau. Je suis encore mal réveillé après douze heures d'un sommeil sans

rêves. Mais la voix paternelle me ranime et peu à peu me désengourdit.

Mon père (*un peu ironique, ce qui apparaît dans un coin brillant de son œil que je connais bien*). — Alors, tu as une théorie sur l'*Imagination?* Méfie-toi, une théorie, c'est lourd à porter, c'est terrible. Une fois dedans, on n'en sort plus. On veut plier les faits, les déformer à la mesure de cette malle étrange et mal commode.

Moi. — Mais, mon père, sans théorie, on n'a pas de vues nettes. Les faits se juxtaposent comme des jouets d'enfant. L'esprit n'avance pas. Sans les idées générales, nos sensations les plus aiguës, nos sentiments les plus délicats, demeurent du domaine animal.

Mon père (*se montant*). — Je te dis, moi, que le plus souvent les idées générales nous dupent, et qu'un bon fait, bien observé par des yeux clairs, est aussi vaste, aussi troublant, aussi fécond que n'importe quelle hypothèse. Parbleu, je ne demande pas qu'on se cantonne dans la note ou la notation, qu'on reste un observateur, un monsieur avec un lorgnon ou un monocle, un verre rétrécissant quelconque, mais vois Darwin, vois Claude Bernard, de vrais, de solides amis du réel ; c'est leur façon que j'admire ; c'est leur méthode qui me séduit.

Moi. — Ils ont bâti des hypothèses.

Mon père. — Sans doute, mais pas à la manière des métaphysiciens. Ils ont observé ceci, puis ceci, puis ceci. Ils vous le racontent, ingénument, avec une forte prise sur le pittoresque, en poètes qu'ils sont. Et ils laissent l'obscur travail de généralisation se faire dans l'esprit du lecteur... Mais je ne veux pas te décourager. Donc, tu vas m'exposer une théorie sur l'*Imagination*... Comment t'est-elle venue ?

Moi. — En lisant Shakespeare et Balzac. Dès que nous arrivons à la campagne, où ils forment, avec Sainte-Beuve, la bibliothèque d'été, je me précipite sur eux avec une fureur amoureuse. Voilà des maîtresses qui ne trompent point! Je les connais, comme toi, par cœur, et pourtant, chaque fois que je replonge en eux, mon cerveau s'enrichit, je me sens plus vigoureux, plus alerte.

Mon père. — Le vin de vie... Il circule en eux magnifiquement. Ils m'ont impressionné, comme toi, tout jeune, tellement que je me rappelle avoir fait d'un personnage de Shakespeare, Polonius, je crois, le héros d'un de mes premiers contes... Balzac, Shakespeare, Shakespeare, Balzac, leurs noms se mêlent dans mon esprit. Je ne les sépare pas l'un de l'autre. Bien souvent il m'est arrivé, devant un être neuf, une sensation nouvelle, d'avoir recours à eux, d'étiqueter l'être ou

la sensation du nom d'un de leurs personnages, d'une de leurs fulgurantes formules. Tu as certainement remarqué les analogies souterraines de ces deux génies.

Moi. — Saisissantes analogies ! Ils ont traité les mêmes sujets. Le *Père Goriot*, le *Roi Lear*, le *Père Grandet*, *Shylock*. Les *Chouans*, ces admirables *Chouans*, c'est le thème de *Roméo et Juliette*, l'amour entre deux êtres, contrecarré par des haines de famille ou de race. Ici les Montégut, ce sont les blancs; les Capulet, ce sont les bleus. Montauran, c'est Roméo. Mademoiselle de Verneuil, c'est Juliette. Et cette odeur de volupté et de mort, qui parfume les amants de Vérone, parfume aussi les amants de Fougères, pendant leur tragique nuit de noce.

Mon père. — Les *Chouans* sont un de mes livres de prédilection. Cela m'amuse que tu aies hérité de ce goût-là. Chez Balzac, ce que j'admire peut-être le plus, c'est la faculté du dialogue, comme il met dans la bouche de chacune de ses créatures le mot juste, ce que j'appelle la *dominante*, le mot qui ouvre et éclaire un tempérament.

Moi. — Et Balzac a toujours échoué au théâtre!

Mon père. — Il semble presque que son imagination soit trop forte, trop représentative pour la rampe, le fard, les monologues, toute l'hypocrisie grimée de la scène. Ce monstre-là charrie tout

avec lui, le décor et les personnages. Et comme il sait placer les lumières! comme il vous illumine un quartier, une ville, un appartement! Et quel art de la gradation! Tiens, ce soir après dîner, s'il ne nous vient pas un gêneur, nous lirons aux enfants, dans les *Chouans*, l'assassinat de Galope-Chopine par Marche-à-Terre et Pille-Miche. Tu te rappelles, la journée brumeuse, l'arrivée tragique de deux Chouans, leur silence et leurs grands chapeaux? Et cette goutte de cidre qui tombe rythmiquement du pichet? Voilà un détail qui, à la scène, serait ridicule, et qui, dans le livre, est sublime. Et les bulles de lait que leurs couteaux écrasent à la surface des lourdes beurrées! Ah! quel homme, quel homme!

Moi (*insidieusement et songeant à ma théorie*). — Il avait en lui tous les autres!

Mon père. — C'est cela. Ou tout au moins il les revivait, *selon le branle de sa rêverie*, comme eût dit le vieux Montaigne. Quand tu m'as demandé ce que c'était que le talent, je t'ai répondu : c'est une *intensité de vie*. Ce n'est pas là une explication de circonstance. Je suis persuadé que Balzac et Shakespeare avaient en eux une multitude de vies exaspérées et qu'ils ont dépensées dans leurs œuvres.

Moi. — Te voilà dans ma théorie. Je vais tâcher d'être limpide, de ne pas heurter ton esprit *latin*,

comme tu dis. Il y a une faculté sublime que les philosophes ont trop négligée et qui est, à mon humble avis, une clé de la nature : la faculté d'*Imitation*, ou, dans le sens étymologique, d'*Hypocrisie* : désir d'entrer dans la peau d'autrui, de revêtir son masque, de se soumettre aux passions qui le tourmentent.

Mon père. — Le désir de se rapprocher des autres êtres, de s'assimiler leurs habitudes d'esprit et leurs opinions, est aussi violent que le désir contradictoire de leur résister.

Moi. — Donc cette faculté d'*hypocrisie* est fréquente parmi les humains, mais chez les hommes de génie, poussée au paroxysme, elle constitue leur plus grande beauté, leur don suprême. Par elle Shaskespeare est Shylock et Balzac est Grandet ou Gobsek ; par elle l'un est Rosalinde, Desdémone, Miranda, puis Caliban, Richard III, Macbeth, et l'autre est successivement Madame de Maufrigneuse, Madame d'Esparre, la princesse de Cadignan, puis Hulot, Philippe Brideau, de Marsay. Il est certain que Shakespeare et Balzac faisaient plus qu'observer les hommes autour d'eux et reconstruire la vie d'après leurs observations. Ils se *métamorphosaient* en une multitude de caractères et de tempéraments dont ils avaient en eux les formes. Leurs œuvres sont *deux séries de métempsycoses*. Voilà pourquoi elles nous émer-

veillent tellement! Voilà pourquoi les dialogues sont éclairés par une lueur de vérité si intense que les moindres personnages en ont le reflet sur la figure!

MON PÈRE. — Je me rappelle un mot de Balzac à un écrivain mystique aujourd'hui peu connu, mais fort éloquent, Raymond Brucker, l'auteur du *Chas de l'aiguille* : « Mon bon Balzac, où observez-vous vos héroïnes et vos héros? — Eh! mon ami, comment voulez-vous que je prenne le temps d'observer? J'ai à peine le temps d'écrire. » Ceci prouverait que le mécanisme que tu indiques était connu de Balzac lui-même.

MOI. — Balzac connaissait tout. Une imagination comme la sienne a tout entrevu, tout coordonné. Il a même eu le don de prophétie, puisqu'on prétend qu'il a créé son temps à l'image de la *Comédie humaine*. Il suffit, pour être sybille, de raisonner juste, et de sérier les événements. Mais ne trouves-tu pas séduisante cette idée aventureuse qu'un esprit renfermerait en lui toutes les caractéristiques passionnelles ou sentimentales, à l'état de germes, bien entendu? L'observation, alors, n'aurait plus qu'un rôle d'évocatrice. Elle donnerait leur sens à ces cristallisations morales qui sont les vertus et les vices, à ces architectures profondes de l'avarice, de l'orgueil, de la luxure, de la timidité, de l'héroïsme, etc.

MON PÈRE (*riant*). — Quand l'*association d'idées*, comme disent les pédants, est riche, elle s'appelle imagination. Cette hypothèse sur l'imagination ne me déplairait pas du tout. Quand j'arrive le matin devant ma table et que je trouve, dans mon cahier, mes personnages rangés en cercle, attendant la vie que je vais insuffler à chacun d'eux, je me fais bien l'effet de ce magicien ou, si tu préfères, de cette *hypocrite* apte à entrer dans les tempéraments et les caractères, à évoquer des sentiments et des sensations d'après les étincelles de la mémoire.

MOI. — N'est-ce pas qu'il y a des moments où ton illusion est absolument complète, où, pareil à l'acteur que son rôle emporte et transfigure, tu entres si profondément dans la chair d'un de tes enfants romanesques que tu oublies presque ta personnalité ?

MON PÈRE. — Cela est rare, mais cela arrive. Et il est fort possible que, chez certains écrivains privilégiés, le phénomène soit habituel. C'est Balzac, je crois, qui répondait à quelqu'un lui reprochant sa mélancolie : « Je suis triste... je suis triste, parce que je viens de tuer Vautrin. »

MOI. — Cette thèse sur les métamorphoses de l'écrivain en ses divers personnages serait étroite si elle n'avait des prolongements. Je m'étonne que notre époque n'ait pas encore mis au jour,

créant son objet, suivant la formule d'Hégel, un grand philosophe de la sensibilité. Toutes les philosophies que nous avons eues jusqu'à ce jour, toutes sans exception, ont été des philosophies de l'intelligence, des grands systèmes fort habilement induits et déduits sur la façon dont se comporte notre cerveau, lorsqu'il fait de lui-même son étude. Pascal, si ingénieux et si vibrant, ce crucifié dont l'âme était chantante, Pascal a conçu l'univers intérieur comme une série en léger désaccord avec la série de l'univers extérieur et il les a réconciliées par la grâce. Spinoza a ramené, par un prodigieux effort, la sensibilité à l'intelligence, et, étudiant la trame de nos impressions, il s'est aperçu qu'elle était la même que celle de nos jugements. La destinée n'aurait pas deux tapisseries. Nous nous en serions douté, sans ce grand homme, mais il faut lui savoir gré d'avoir dressé un tableau original des sentiments humains en tant que soumis à la raison.

Tous ces monuments-là sont admirables, et le *Discours sur la méthode*, et les *Pensées* de Pascal, et l'*Ethique*, et la *Monadologie*, et le *Fondement de la métaphysique des mœurs* demeureront à juste titre un objet de respect pour les générations futures, mais ce sont en quelque sorte des habitations du passé. Pas plus que nous ne possédons une architecture vraiment moderne, nous ne pos-

sédons une philosophie moderne, qui satisfasse notre culture présente.

MON PÈRE. — Tu m'expliques le peu d'intérêt qu'a pour moi la philosophie. J'ai beau m'appliquer, me contraindre, je bâille devant la *raison pure*, et les formules de Spinoza m'ont toujours donné l'impression d'un musée de squelettes.

MOI. — Parce que tu es un sensitif complet, conscient et sincère. Ce que tu voudrais trouver dans un ouvrage de philosophie, c'est une tentative d'explication sur ces mystérieux éclairs de la sensibilité, ces fugitives apparences qui, au milieu même d'une émotion, nous font entrevoir une émotion contraire. Carlyle, Emerson, Novalis, Mæterlinck, voilà de merveilleux rêveurs; et très souvent, sur leurs rêveries intenses et mêlées de fièvre intellectuelle, sautillent et dansent les feux volants des marécages. Mais, pour s'être rapprochés de la sensibilité contemporaine, ils ne la possèdent pas encore. Ce serait un ouvrage difficile à écrire que cet essai sur les *états sensibles de la conscience*.

Il est certain qu'on l'écrira. Il sortira du désir universel comme en sortent toutes les œuvres belles et nécessaires, qui sont les filles du temps et de l'énervement. De même qu'autour de nos *états raffinés de la sensation* (il faut bien des mots neufs pour des idées neuves) flotte une sorte de

vapeur qui nous exalte et nous rend lucides, de même, autour des périodes fécondes de l'esprit, certains signes annoncent les grandes œuvres.

Mon père. — Voici une de mes sensations les plus vives. Je traversais, par un jour de grande chaleur, la place de la Concorde luisante et révérbérante comme une casserole de cuivre. Un tombereau d'arrosage passa. Dans l'étroite pluie de fraîcheur qu'il perdait et vaporisait par une étroite gerbe lumineuse, un petit papillon s'ébattait et dansait. Il s'ébattait et dansait avec une fièvre, une volupté et une adresse à suivre sa douche dont l'image, entrant dans mon esprit à une profondeur insolite, me troubla comme le repère sensible de toutes les ivresses, de toutes les ardeurs, de leur subtilité et sagacité éphémère. Sous ce ciel implacable j'entrevis, en un éclair presque douloureux à force d'intensité, une multitude d'impressions tantôt mélancoliques, tantôt joyeuses, dont je serais bien en peine de retrouver la série, mais qui me troublent encore lorsqu'un soleil trop vif ramène mon souvenir au *tombereau* et au *papillon*.

Moi. — Le philosophe dont je te parle et que je souhaite, tiendrait compte de ces observations-là, et ton histoire est un nœud admirable pour mon raisonnement. Car toute théorie sur la sensibilité, toute étude de ces miraculeuses régions d'où nous

viennent la force, la joie et la douleur, toute philosophie de ces hauteurs présuppose une bonne étude de l'imagination. Si la raison et le jugement gouvernent les actes ordinaires, tous les mouvements qui tendent à lutter pour la vie, à conserver cette vie malgré les obstacles, c'est l'imagination, c'est la faculté des images qui règle la sensibilité. Sensibilité, imagination, sont deux termes connexes. On ne le sait pas assez. Quand je vois un enfant très joyeux ou très mélancolique, sachant s'amuser seul, se passer de petits camarades, faisant preuve d'une sensibilité vive et personnelle, je me dis : Voilà un imaginatif futur. C'est une règle qui ne trompe pas. Le philosophe que nous réclamons devra l'inscrire en tête de son essai.

Mon père. — N'est-ce pas la sensibilité qui permet ces métamorphoses, dont nous nous entretenions tout à l'heure? Tu connais mon amour des vagabonds, de tous les pauvres diables couleur de route, qui se rafraîchissent à la fontaine, et dont j'épiais les moindres gestes quand nous habitions la maison en haut de la côte. Eh bien, je t'affirme. et tu ne riras pas, que j'ai quelquefois quitté ma chambre, ma maison, ma peau, et que je suis entré dans ces organismes à la dérive, dans ces misérables souhaits, dans ces soifs terribles, dans ces formidables contentements du pain, du vin

et de l'ombre. Voilà un chapitre de sensibilité. Était-ce la pitié, ce grand ressort moral qui m'entraînait, ou une curiosité centrale et foncière qui aiguise l'ouïe et les regards? Je l'ignore. Ce que je sais, c'est que j'ai vécu la vie de ces errants, nomades, de ces poètes inconscients. Quelles belles choses à écrire sur eux! As-tu rêvé parfois, — c'est le *papillon* qui m'anime encore, — as-tu rêvé à leurs longues et profondes mélancolies, à toutes les beautés de la nature qui les pénètrent à leur insu, les blés, cette mer jaune, cliquetante et remuante des épis, les vallonnements roses, les bois solitaires où les lapins ont leurs conciliabules, les lisières des bois, si fraîches, si belles, si émouvantes? Un jour que je t'avais emmené, tout petit, au delà de la forêt de Sénart, nous vîmes deux pigeons blancs qui s'activaient parallèlement sous l'orage, fuyant des nuées opaques, frangées de cuivre. Eh bien, cette poésie naturelle, elle circule dans le vagabond avec son sang et sa misère, et, dans la philosophie dont tu parles, il devrait former un chapitre à part, puisqu'il est un assemblage de sensations vraies et primordiales.

(*Après réflexion.*) Non, vois-tu, les idées abstraites ne sont pas une nourriture saine. Elles deviennent vite une jonglerie, et l'esprit, qui se donne à elles, perd le relief et la couleur. Celui qui veut parler de l'imagination découpe son sujet

en chapitres, et de chaque chapitre, il fait une série de raisonnements glacés. Que ne procède-t-il par des exemples? Le roman contemporain, le roman historique, tel que nous le pratiquons, m'a appris une chose : tout se tient dans le monde moral. Pendant que tels personnages combinent telle situation, il se joue au-dessous ou au-dessus d'eux une comédie, un petit drame, qui sont la fresque ou la caricature de cette situation, qui la déterminent, et il est fréquent qu'un avare ait dans sa salle à manger une mauvaise lithographie représentant *la Cigale chez la Fourmi*. Par une merveilleuse et juste intuition, Hamlet, préoccupé d'un crime nécessaire, reçoit les comédiens à Elseneur et leur impose une scène qui donnera à tous l'avant-goût du meurtre et la terreur des flambeaux emportés. Nous sommes des Hamlets perpétuels. Nous n'accomplissons aucun acte qui ne soit accompagné d'une multitude de phénomènes additionnels où il se reflète et se prépare, et la Nature, à côté du chef-d'œuvre, accumule consciencieusement les ébauches.

Tout ceci pour t'expliquer comment, tandis qu'il tracera les lois connexes de l'imagination et de la sensibilité, le philosophe devra, parallèlement, écrire des exemples, raconter des épisodes, illustrer son texte, ainsi qu'on fait pour les petits enfants. Je ne connais pas de plus beau livre que

la *Littérature anglaise* de Taine. A chaque instant l'écrivain passe au tableau et nous donne l'exemple de sa théorie. Ses formules s'enrichissent d'admirables vers de Shakespeare, de Byron, de Keats, d'une incisive tirade de Swift ou de Fielding. La littérature est un art si abstrait, si détaché des choses, qu'on ne saurait la rattacher au sol par des liens assez forts et solides. Et j'en dirai autant de la philosphie, si elle veut nous toucher vraiment et impressionner notre époque.

Moi. — Un procédé commode est de décrire des êtres typiques, porteurs de la faculté qu'on étudie. L'œuvre de Balzac doit être, selon moi, considérée comme un phénomène de haute cérébralité, comme une série d'exemples pour cette philosophie du sensible. L'incomparable auteur de la *Comédie humaine* a eu, vivante en lui, une puissance capable de projeter hors de lui les caractéristiques humaines dont son âme était grosse. Cette puissance, c'est le *Désir*, « l'essence de l'homme », dit Spinosa, le *désir* que nous subissons tous, mais que nous connaissons si mal et dont le *besoin* n'est qu'une image réduite.

C'est un effet singulier de la civilisation moderne que le désir augmente, tandis que la réalisation diminue. Plus la société encadre les hommes et les fige dans des fonctions immuables, et généralement abêtissantes et dégradantes, plus

elle les met en contact avec une multitude de richesses et de joies qu'ils ne peuvent que désirer, qui deviendront pour eux de mauvais rêves. La plupart de nos contemporains sont dans l'état de ces paysans, après une visite aux Expositions universelles, que la médiocrité de leur condition dégoûte, qui rêvent de bayadères et d'almées, et tuent leurs vieux parents pour une nuit de jouissances. Cette montée du désir a pour corollaire la montée du suicide.

Je sortirai, quant à moi, satisfait
D'un monde où l'action n'est pas la sœur du rêve.

Or, pour Balzac, comme pour Shakespeare, comme pour Racine, comme pour Dante, l'action fut la sœur du rêve. Car le *désir* tue celui qui n'a pas d'imagination ou le rend fou ; mais de l'imaginatif il fait sortir un monde qui lui ressemble, qui a l'empreinte de son exaspération, de sa frénésie, et c'est lui le grand créateur.

Mon père. — Et par une chaîne étrange, c'est la beauté qui est la source du *désir*, ou si tu préfères, l'illusion de la beauté. C'est, en effet, par là que la poésie nous délivre ou nous sauve. Un trop beau spectacle, une impression trop vive, inclinent nos âmes à la mélancolie. Et, si nous ne pouvons chanter notre émotion, cette mélancolie devient une tristesse, et, par la force

lu désir, voici la beauté source et gage de dou-
.eur. *Beauté*, *Désir*, *Douleur*, trois stimulants de
.a sensibilité, que l'imagination apaise, éteint,
entraîne dans ses profondeurs.

Il est des heures dans la vie où les raisons des
choses semblent sur le point de nous apparaître,
où, penchés sur nous-mêmes, nous apercevons nos
profonds rouages et l'éclair luisant de nos ma-
chines.

Te rappelles-tu, il y a sept ou huit ans, certaine
visite à Mistral, en Provence? Nous avions passé
une journée admirable, dans la lumière et la poésie
et le grand créateur de rêves nous avait grisés de
on verbe, autant que d'un vin merveilleux. Vers
a tombée du crépuscule, on prit le chemin de
Tarascon. C'était l'époque des vendanges. Des
voitures lentes frôlaient notre rapide voiture,
hargées de travailleurs aux fiers visages et de
.lles d'une souplesse païenne. Comme toutes ces
aces étaient blêmes, au-dessus de la route blême
u-dessous d'un ciel exaspérément rose, où flot-
aient des vapeurs tièdes! Aux croix, les vendan-
geurs avaient pendu des grappes, offrande antique.
L'allégresse, la force et la joie du travail s'harmo-
nisaient dans cet air léger, tellement que cela
devint glorieux et que nos yeux se mouillèrent de
larmes, comme quand la beauté lève brusquement
es voiles... (*Un silence. Après réflexion.*) C'était

bien cela, tout à fait cela : *Beauté*, *Désir*, *Douleur*.

Moi. — Ces phases d'exaltation sensible devaient être l'état normal d'un Shakespeare ou d'un Balzac. Ils ne voyaient le monde extérieur qu'à travers le monde qu'ils portaient en eux, la lorgnette de leur *Imagination*. Aussi tous leurs personnages, si rapprochés soient-ils de la réalité, portent la marque du Maître, quelque chose de hagard et d'excessif, qui nous paraît de temps en temps choquer la raison et cesse de nous émouvoir. Le *Roi Lear*, le *Père Goriot* deviennent des monstres de l'amour paternel, à force de manifester cet amour.

Et ne trouves-tu pas que ces outrances soient encore une preuve de l'*origine intérieure* de ces œuvres colossales? La plupart des hommes n'ont pas de sentiments complets, de sentiments purs, tels qu'ils sortent de la forge des âmes héroïques. Ils ne boivent pas sans frelatage le vin de l'Amour, celui de la Haine, celui de la Pitié, celui de la colère, etc... Ils se contentent de vagues mixtures, et la *haine* de celui-ci est en partie maintenue par la *crainte*, et la *pitié* de cet autre est limitée par son *égoïsme*, et le *remords* de ce troisième est éteint par sa *fureur*. En un mot, chez la majorité des humains les passions s'amoindrissent par le contact et le mélange. Elles perdent leur tranchant, leur aigu, leur couleur. Elles deviennent

faibles et sans intérêt puisqu'elles cessent d'avoir en elles de quoi déterminer de grandes actions.

Or, c'est chez les imaginatifs, chez ceux qui ne craignent point d'outrepasser la réalité, que nous retrouverions, si elles quittaient le monde commun, les passions modèles, les passions-types. Ils les soumettent aux mouvements de leur âme, à sa fièvre, à ses soubresauts. Ils leur donnent cette beauté qui est d'aller, en dépit des événements, des obstacles, jusqu'à l'extrême réalisation, jusqu'à l'achèvement. Chacun de leurs personnages accomplit impétueusement, impérieusement sa destinée, et il chasse la vie devant lui ainsi qu'un grand nuage de poussière. Voici un avare : Grandet. Il sera avare jusqu'au délire de l'avarice. Ses mains, ses pieds, toute sa chair prendront la forme de son vice, ses regards auront l'éclat du métal, chacune de ses paroles sera craintive, ténébreuse, mais en même temps marquée d'un égoïsme dur, implacable. Voici un coquin : Philippe Brideau. Nul dans la coquinerie n'a été si loin et si férocement. On pourrait les prendre tous, tous les marquer au front d'un vice ou d'une vertu. Ce vice et cette vertu sont sans atténuation, sans mélange, tels que chez le premier homme.

Ces œuvres nous émeuvent tellement parce qu'elles sont du *Vrai agrandi*.

Mon père. — Ne touchons-nous pas ici au

débat du Réel et de l'Imaginaire? Bien que tu ne sois pas de ce temps, tu connais les criailleries qui accueillirent Flaubert et ses continuateurs, Zola, les Goncourt, moi-même. On ne pouvait nous pardonner d'introduire dans le roman les éléments ordinaires de la vie. Il est certain que, depuis, le réalisme s'est galvaudé, qu'il a roulé dans le vulgaire, et l'on a voulu voir une doctrine là où il n'y avait qu'une émancipation. Nous réclamions le droit de parler de tout, de traiter tous les sujets, de prendre nos caractères et nos tableaux dans toutes les classes. Il n'y a pas à nier que l'*Assommoir* soit un chef-d'œuvre, ni que *Germinie Lacerteux* en soit un autre. Nos opinions, bonnes ou mauvaises, ont donné un vif élan à la littérature nationale et de cela personne ne peut se plaindre.

Mais le vieux reproche est autre : « Vous voulez peindre la réalité. Alors vous serez des photographes, d'inertes miroirs, des phonographes, des appareils qui reproduisent ce qui tombe dans leurs embouchures, dans leurs tuyaux, et qui reproduisent tout, sans discernement, ni choix. Vous voulez peindre la réalité; mais nous la connaissons trop, la réalité. Elle est là autour de nous qui, chaque jour, nous obsède et nous étreint. Ce que nous demandons à l'art, c'est précisément de nous arracher au réel, de nous mon-

trer d'autres visages, d'autres cieux, d'autres pays que ceux qui sont autour de nous et dont le monotone contact nous lasse. »

Le reproche est spécieux. Il est troublant parce qu'il renferme une part de vérité. Tout à fait injuste, s'il s'agit d'écrivains comme Flaubert, Zola, Goncourt, il devient fondé s'il s'agit de scribes et de copistes imbéciles, appliquant sans talent des formules mal comprises.

Et le nœud du problème, c'est pourquoi je l'aborde en ce moment, le nœud du problème est tout entier dans l'*Imagination*.

Moi. — Je t'avoue que les aventures des grands personnages, des héros, m'intéresseront toujours plus que celles de petits bourgeois. Et j'appelle grands personnages non seulement des rois et des capitaines, mais aussi des philosophes, des écrivains, des artistes. Les colères qu'a provoquées ce qu'on a intitulé si grossièrement le *naturalisme* ont failli nous faire verser dans la littérature d'exception. Le *symbolisme* à ce point de vue fut une réaction inévitable.

Mon père. — Il ne s'agit ni de *symbolisme*, ni de *naturalisme*. Tu sais le cas que j'ai toujours fait des écoles et des classifications. Je les hais toutes. Je ne suis d'aucune.

Il s'agit ici de réalité et de vérité. Or, il n'y a rien en dehors du réel. Il n'y a rien en dehors du

vrai. Et ces deux mots-là se retrouvent dans cette vertu : la sincérité. Remarque que ma formule est large. Un *lyrique* sincère est dans le vrai, lorsqu'il s'adonne au lyrisme, et, bien que déformant la réalité selon la loi et la construction de son cerveau, il demeure vrai quant à sa concience. *Il ne cherche point le faux sciemment.* Un *mystique* sincère est dans le vrai quand il construit ses architectures de nuées et de vapeurs selon sa conscience et les déformations que celle-ci apporte au réel.

En d'autres termes, la réalité est soumise aux métamorphoses de l'imagination, mais sans elle, sans cette nourriture, l'imagination broierait à vide, s'affaisserait sur elle-même et deviendrait imbécillité ou folie. Et quels que soient la forme et le degré de l'imagination, son propriétaire est sincère vis-à-vis d'elle lorsqu'il expose ses produits tels qu'ils sortent de sa fabrique.

Il n'y a point de formes d'art. Il n'y a que des tempéraments. Or, ces tempéraments sont si nombreux et si variés qu'ils n'épuisent jamais le réel. Un esprit original, en arrivant au monde, peut projeter de reconstruire ce monde. Si longtemps qu'il dure, il n'utilisera point les innombrables ressources que la vie et les déchets de la vie présentent sans cesse à l'imagination.

Innombrables ressources ! J'ai beaucoup vécu.

J'ai eu tout jeune la faculté d'observer ; et, quant à l'imagination, j'ai connu, pendant mon enfance, toutes les terreurs des corsaires, des explorateurs, des abandonnés. Eh bien, chaque jour j'ai une surprise, je fais une remarque nouvelle. *Je reconnais surtout que je m'étais trompé.* Se rendre compte de son erreur et l'avouer, c'est le commencement de cette science qui n'a pas encore de nom, et qui me paraît néanmoins la plus haute et la plus importante de toutes, puisqu'elle consiste à tirer de l'existence tous les renseignements que cette existence comporte, qu'elle enferme la morale, la psychologie, la physiologie, qu'elle ne détruit point la pitié et qu'elle n'exalte point l'orgueil, qu'elle n'a ni chaire, ni pédants, ni instituts et qu'elle porte en soi sa récompense.

Moi. — Cette science, où l'imagination trouve ses ressources, n'est-elle pas précisément l'école de la sensibilité?

Mon père. — Elle est cela et autre chose encore. Tu as raison de dire qu'elle enrichit l'imagination. Cette science, les grands imaginatifs, les grands observateurs du cœur humain l'ont portée en eux comme un organe nouveau, l'ont pratiquée comme on respire, comme on digère. Elle est à chaque page de Montaigne, présentée sous cette forme bon enfant et morcelée qui seule lui con-

vient, car elle doit redouter les axiomes, déductions, formules et autres menottes. Elle doit porter la ceinture lâche. Pascal, qui l'a enrichie de quelques découvertes admirables, avait cependant l'imagination trop mathématique pour elle. Comme elle est la science de la vie, ce qui lui est nécessaire avant tout, c'est une imagination vivante.

Moi. — La crois-tu, cette science-là, destinée à un grand avenir?

Mon père. — Plus grand qu'aucune autre. Depuis Auguste Comte et la *Philosophie positive*, les savants des sciences exactes s'imaginent que leurs progrès sont continus et indéfinis. Et ils regardent avec mépris les *artistes*, qui, disent-ils, ne progressent point. D'abord ne progressons-nous point? sommes-nous stationnaires? et n'est-il pas possible, sur la longue histoire des lettres et des arts, d'observer certaines modifications de ce *Sensible* et de cette *Imagination* dont nous nous entretenions tout à l'heure? C'est un problème tout nouveau et qui ne manquerait pas d'intérêt.

Mais, en dehors de cela, il ne me paraît pas démontré du tout que le progrès scientifique soit continu et indéfini. En science comme en art, tout esprit original tend à quitter les routes frayées par ses devanciers, pour se tracer un chemin per-

sonnel. Il en résulte que fort rarement un corps d'étude, où de grands progrès ont été accomplis par un homme de génie, continue à solliciter l'attention des esprits supérieurs. Le champ de la science me semble ainsi couvert de magnifiques constructions inachevées.

Moi. — Si l'on étudie en ce siècle les mouvements et la marche de l'Imagination scientifique, on trouvera dans les découvertes une éclatante confirmation de tes paroles. Qui donc a repris depuis Bichat, l'étude macroscopique des tissus et de leurs relations, étude toute différente des travaux histologiques qui sont en vogue aujourd'hui? Qui donc a repris, depuis Claude Bernard, l'étude approfondie des vasomoteurs et des sources de la chaleur animale? L'École de la Salpêtrière a vulgarisé les travaux de Duchenne de Boulogne, mais elle a complètement abandonné les relations entre les groupes musculaires et les manifestations sentimentales, c'est-à-dire la partie la plus géniale de l'œuvre du grand méconnu. Il n'y a pas à parler en France de la science médicale pour ces vingt dernières années. L'esprit de concours et de coterie a tué chez nous toute initiative. Le champ est demeuré libre pour les intrigants et les sots, et il faudra encore quelques stades pour qu'une réaction se produise. Il semble que les admirables travaux de Pasteur, dont l'origine fut libre

et hardie, vont sombrer dans l'officialité, et n'auront guère de continuateurs. Tu n'as pas tort de croire qu'entre la science et l'art les lignes de démarcation sont plus apparentes que réelles, et que là comme ici les progrès sont réalisés par des esprits indépendants, novateurs et briseurs de formules.

Mon père. — Certes, mais la *science de la vie*, dont nous parlions, pourra marcher à pas de géant, grâce à la multiplicité de ses points de vue.

On se partagera la besogne. Pour ce qui est de l'*Imagination*, ceux que passionnent les idées abstraites la considéreront sous cet aspect. Ils inaugureront ainsi cette *philosophie* de la *sensibilité* dont tu attends des merveilles et qui, en tous cas, nous sortira un peu des problèmes de la raison pure.

Ceux qui, comme moi, sont les zélés serviteurs du « concret », s'occuperont moins de l'*Imagination* en elle-même que des individus qui la manifestent. Les uns prendront les savants. Les autres étudieront les poètes. Des exemples, beaucoup d'exemples. C'est par les exemples qu'on dure. Vois Plutarque et Saint-Simon. Les amateurs de monstres étudieront les déformations de cette faculté sublime, les vicieux et les fous.

Moi. — As-tu grande confiance, quant à ce qui est des entreprises intellectuelles, dans les travaux

en coopération ? J'espérerais davantage dans l'effort d'un seul. Un livre qui serait, pour l'*Imagination*, ce que le livre de Taine, par exemple, a été pour l'*Intelligence*. Un résumé clair et correct.

Mon père. — Je crois que la tâche serait lourde à un seul. Nous allons, si tu veux, chercher quelques-uns des principaux objets d'un pareil travail, et tracer, à grandes lignes, une sorte de sommaire général.

Moi. — Soit. Rien de meilleur, pour élucider ses propres idées, que de voir comment on s'y prendrait pour les exposer à autrui.

Commencerions-nous par définir l'Imagination, et, comme on décrit un continent, délimiter ses relations de voisinage ou de dépendance avec les autres facultés ?

Mon père. — Je ne suis point partisan des définitions dès le début. Puis les cadres du genre et de l'espèce sont bien étroits pour cette grandiose faculté. Ils éclateraient.

Il serait bon, je crois, de poser, dès l'entrée, ce capital principe que l'*Imagination* et la *Sensibilité* sont deux facultés connexes, ou que la *Sensibilité* est le réservoir de l'*Imagination*. Nous avons, tout à l'heure, suffisamment insisté sur ce point. Mais il est foncier et assurerait aussitôt l'originalité de notre travail.

Moi. — Ceci fait, avec exemples à l'appui (Bal-

zac et Shakespeare conviendraient admirablement à notre démonstration), nous établirions la nécessité de considérer l'*Imagination* sous deux points de vue...

Mon père. — Le concret et l'abstrait : 1° Étude de l'*Imagination* chez les individus ; 2° Étude de l'*Imagination* en elle-même.

Après ce rapide préambule, nous entrons aussitôt dans le vif du sujet par quelques portraits de grands représentants de l'*Imagination*. Fidèles à notre méthode des exemples, nous prenons un poète, un savant, un philosophe, un artiste et un homme d'action. Nous nous préoccupons surtout de montrer que, dès qu'il s'agit d'une faculté vivante, cette faculté se modifie avec les formes innombrables de la vie. Nous recherchons des lois et des vérités, mais nous insistons sur les *différences* et les *exceptions*. Cette voie réduit l'erreur au minimum et supprime tout pédantisme.

Elle nous montre ce que nous sommes, de pauvres observateurs à l'aveuglette, et non d'arrogants théoriciens cernés dans leurs formules même fausses.

Comme poète, nous n'aurions pas de meilleur exemple que Hugo et en sous-titre : Ou la *sensibilité au verbe*, alors que le sous-titre de Lamartine serait de préférence : Ou la *sensibilité à la*

période, et celui de Baudelaire : Ou la *sensibilité à la justesse*. Pauvre Baudelaire! C'est cette recherche du terme exact qui l'a tué.

Quant à Hugo, si nous rapprochons sa sensibilité verbale de la sensibilité au froid et au chaud par exemple, nous voyons que ses plus admirables poèmes sont de véritables frissons. Frissons prophétiques d'ailleurs. Dans l'habitude de la vie, par le frottement et l'effritement, la plupart des mots se sont banalisés, et nous employons des termes sans force, privés de sang, des anémiques. Hugo, grâce à sa sensibilité verbale, a rendu aux mots toute leur énergie, tous leurs reflets. Cette sorte de miracle s'opère surtout chez lui par l'enchâssement du mot dans la phrase. Il le présente, comme les bijoutiers présentent certains bijoux, au point le plus lumineux et de telle façon qu'il brille d'un éclat insolite et ardent. Le mot chez lui suit sa trace fraîche, comme le papillon suivait le filet d'arrosage, et en plein XIXe siècle, il restitue au vocabulaire toute la force ardente du XVIe, alors que les termes d'un emploi neuf brillaient et flamboyaient au soleil de l'idée.

MOI. — Cette sensibilité verbale a un écueil. Quand Hugo se trompe, il se trompe grandiosement. Il prend les sonorités pour des raisons, les lalitérations pour des preuves et il se contente

alors de calembours purs et simples. Cela lui arrive surtout lorsqu'il s'attaque aux idées ou à ces semblants d'idées dont s'enorgueillissent les lyriques, telle que : la brièveté de l'existence, la probabilité d'une justice supérieure, la difficulté à se guérir de l'amour, la cruauté du remords, la joie de la liberté, etc. Dans ces lieux communs, le moulin de Hugo broie à vide. Il déplace toujours la même force d'air, que son sujet soit beau ou qu'il soit banal, de sorte que ses chutes sont colossales.

Mon père. — Il est assez curieux de comparer l'imagination de Hugo à celle de Chateaubriand. Chez celui-ci se trouvent réunies à la fois la *sensibilité au verbe* et la *sensibilité à la période*. Il excelle surtout dans la promptitude et la fulgurance de ses assemblages descriptifs : une épithète heureuse et neuve, un beau substantif, abstrait et mat, ou d'un éclat sourd. Aussi Chateaubriand nous ensorcelle. Cette méthode est si caractéristique que deux lignes de lui sont immédiatement reconnaissables.

Il semble que la phrase de Chateaubriand ait conservé le rythme et le mouvement marins. Ses élans accourent du fond de l'horizon, avec écume et tumulte. Leur retrait est large, aisé, majestueux. Un autre exemple de *sensibilité à la période*, Gustave Flaubert, est seul à avoir, au

même degré que lui, cette plénitude verbale qui satisfait sensuellement l'esprit à la lecture. Mais c'est la Normandie en face de la Bretagne.

Moi. — Combien j'ai senti vivement, un matin, après une nuit fatigante en chemin de fer, cette parenté de Chateaubriand et de sa sublime inspiratrice la *Mer!* Je fis le pèlerin au rocher du Grand-Bé. Une pluie fine et pénétrante pulvérisait l'horizon de Saint-Malo. Les mouettes piaulaient dans l'air humide, et le long des faubourgs de la ville, ces faubourgs creux et verts, battaient les tambours de l'école militaire. Je m'assis près de la balustrade qui protège l'auguste sépulture. Le splendide horizon ne m'exaltait certes pas davantage que le nom rongé dans la pierre, mais il me le fit comprendre. Il avait, l'auteur de *René*, le courageux poète placé à l'entrée du XIXe siècle comme un aigle sur son roc, il avait le *rythme du large*. Dans chacune de ses phrases, comme dans les gros coquillages de sa chambre d'enfant, est recroquevillé l'espace humide où tournoient les criards goélands. Ce que je vois au-dessus de son œuvre, pesant, impénétrable et sans bornes, c'est le ciel marin, père des brouillards et de la détresse, le ciel hasardeux, mélancolique, que consultent des regards inquiets. C'est ainsi qu'au milieu des lames, dans leur majestueux tumulte et coiffé d'une étendue grise, le phare de la langue

française illumine notre époque maussade. Les sensations, en traversant cet homme, prenaient une ampleur insolite. La pluie, le vent, la forêt et la mer, ou, par contraste, les grandeurs et les détresses humaines, déferlaient du fond de son cerveau et sur le rocher de la phrase, creusaient amplement des figures. Et toujours cette imagination de grand oiseau nomade fut tournée vers la Mort, son soleil noir; c'est l'idée de la mort qui le gonfle de mélancolie, et d'un mépris si magnifique que le monde en est obscurci, d'une ironie hautaine et courageuse qui s'attaque jusqu'à l'autre gloire, à l'aigle d'en face : Napoléon.

MON PÈRE. — Ah! grande imagination bretonne, imagination contraire à ma race, mais que j'admire passionnément : l'océan, le nord et les brumes. Dans la petite maison jaunâtre, l'aube naissante, j'ai bu l'eau-de-vie. Et je m'embarque sur le bateau-pilote qui quitte le port de Quiberon, et l'âme bretonne est autour de moi... (*Après une courte réflexion.*) Chateaubriand, Lamennais, Renan, les plus beaux révoltés du siècle, les grandes figures taillées dans le granit, que balaie l'embrun de la gloire... Et les dures images qui les hantent ce sont celles de leur vieux pays noir, héroïque, où luttent la mer et l'homme.

MOI. — N'est-ce pas ici que nous devons remarquer, chez ces esprits puissants, l'extraor-

dinaire empreinte des images qu'ils eurent dès l'enfance sous les yeux? Pénétrant leurs cerveaux à l'époque où ceux-ci étaient les plus impressionnables, elles en devinrent partie intégrante, elles se développèrent avec eux. La mer, le ciel, les forêts, les montagnes, voilà leurs perspectives naturelles, les horizons qui ne se perdront plus. Ils se sont insinués en eux par la lente attention du jeune âge, ou dans ces minutes d'exaltation sensible qui sont la vie profonde de l'individu. Tel nuage, telle nuance de l'eau, telle forme d'arbre, de fleuve ou de plaine sont les fantômes qui les hanteront, et donneront à leur œuvre cette majesté, cette grave apparence qui n'appartient, hors d'eux, qu'à la nature. Confidents des secrets sublimes que les choses chuchotent à l'enfant, ils conserveront, devenus hommes, l'éternelle majesté des espaces.

Ainsi la phrase de Chateaubriand s'ouvre sur des horizons qui nous troublent. Ainsi celle de Victor Hugo participe à la rosée matinale, subit la lourde chaleur du midi, s'endort dans l'or du crépuscule. Ce qu'avaient contemplé les petits yeux, dans la fièvre et les mirages de la croissance, cela s'agrandit avec les années. Les images appellent les images. Il apparaît d'abord, dans le vague tourbillon de la mémoire, ce coteau rose où descendait l'ombre. La mélancolie de cette

minute, les sentiments qui se greffaient sur elle, viennent ensuite, comme à l'appel du chien de berger se pressent les moutons titubants. Et les sentiments de l'adolescence ne font qu'exalter ces tableaux. Quand l'amour apparut dans le cœur ardent du glorieux, il s'adjoignit d'abord toutes les forces vives de la prime jeunesse, les triomphants réveils, les journées brûlantes de désirs encore inconscients. Comme l'amour rend tout plus beau et plus riche, il fait jaillir du souvenir une multitude de sensations aiguës et brillantes dont se nourrissent la prose ou les vers.

Une jeune fille qui chante en filant son rouet, voilà pour Gœthe l'image la plus vive de la chasteté et de la grâce. Elle revient maintes fois dans son œuvre. Que Claire attende Egmont, que Marguerite attende Faust, le ronronnement du rouet berce cette attente amoureuse. Je me suis toujours figuré que Gœthe enfant avait eu ce spectacle. Si, dans les œuvres des plus grands poètes, on faisait la part des premières années, au point de vue de l'imagination, cette part, j'en suis sûr, étonnerait. Elle étonnerait parce qu'on oublie toute la vivacité des sensations premières. Mais bien qu'engourdies elles demeurent vivantes chez les hommes les plus ordinaires, et quelquefois elles viennent à l'improviste égayer ou attrister l'âge mûr par leurs visages aux lignes imprécises.

Mon père. — Chez ceux qu'a touchés le génie, ces sensations sont un perpétuel trésor. Vois-les, Gœthe, Hugo, Chateaubriand, Renan, tourner la tête en arrière, avec un sourire mélancolique. Vois-les se courber sur leur berceau. Mais, au plus intime d'eux-mêmes, il est des régions inexplorées d'où leur montent de singuliers rêves. Ce qu'avaient touché leurs petites mains, ce qu'avaient vu leurs yeux, tout cela les hante et nous hante. Leurs plus belles pages sont mouillées de jeunesse.

L'imagination d'ailleurs va sonder les zones inconscientes. Dans les ténèbres de notre âme elle plonge et ramène des songes miraculeux, ce qui nous frôla, ce qui nous tenta, ce qui nous troubla surtout, quand nous faisions l'essai de nos sens et que nous comprenions quelques-unes des formes du vaste monde.

Moi. — La première fois que je feuilletai la *Mangoua* d'Hokousaï, ces admirables albums où s'est essayé le génie du plus impressionnable des dessinateurs, j'ai eu l'intuition de ces formes errantes. Gœthe disait que notre imagination ne pouvait tracer aucune ligne, aucune apparence, qui n'existât dans la vie, à l'état de réel ou de possible. Il semblerait vraiment qu'Hokousaï ait puisé, autant en lui-même que dans l'immense réservoir de la nature, cette foule troublante

d'arbres, d'animaux étranges, de mouvements, d'attitudes, d'objets dont *il se délivrait* par le dessin. Aussi bien que Balzac et Shakespeare, ce puissant artiste traçait sur le papier non une copie du monde extérieur mais une série de projections de son propre cerveau. Lorsqu'il nous parle de ses rêves et lorsqu'il s'ingénie à les retracer, avec quelle vigueur et quel relief! nous devons entendre par là qu'il *avait rêvé la nature*.

Mon père. — N'est-ce pas ce que font les enfants? Tandis que le monde s'épanouit autour d'eux et se prête aux délicats tentacules de leurs sens, un monde parallèle bouillonne en eux, dont ils ne sont nullement les maîtres. La rencontre de ces deux circuits, son confluent, sa *mulâtière*, crée leur originalité géniale.

Et puis, ce qu'a saisi l'imagination de l'enfant, tout comme ce qu'a saisi l'imagination de l'artiste, est en mouvement perpétuel. L'enfant et l'homme de génie *voient bouger les choses immobiles*. Ils sont frappés par les concordances, les analogies, ils aperçoivent cette trame serrée de la nature, où tout se tient, où tout s'accorde, dont l'envers même est sans déception. Car l'envers, c'est la science et l'ordre dans lequel les fils s'entre-croisent, alors que l'endroit c'est l'art et la beauté. Quand Albert Dürer juxtapose une natte de che-

veux et un jet d'eau, il tisse le monde comme un enfant, par ses ressemblances extérieures.

Ces réflexions nous ont écartés des poètes, mais il est permis de vagabonder lorsqu'on s'occupe d'une faculté vagabonde. Il y eut, en notre siècle notamment, des imaginations poétiques et littéraires bien étranges et qui conviendraient à notre musée : chez les Anglo-Saxons et chez les Allemands, encore plus que chez nous, il me semble, car les images du nord, troubles, innombrables, naissant les unes des autres, sont très différentes des images du midi, d'où la clarté n'est jamais absente. Ainsi le veut la loi latine.

Moi. — L'héritage aryen s'est scindé entre deux grands capitaines. J'avoue que je t'accusais jadis d'exagération lorsque je te voyais donner aux questions de race une telle importance. Mais, aujourd'hui que ma culture s'est élargie, je vois bien que tu as raison. Ce sont, comme toujours, les grosses causes qui déterminent les gros effets, et la théorie des petites causes, la théorie du *nez de Cléopâtre* est un trompe-l'œil, car il eût fallu bien d'autres motifs que le paradoxe de Pascal pour que changeât la face du monde.

C'est par les écrivains, les poètes et les artistes en général que l'on peut le mieux apprécier l'influence de la latitude sur les imaginations. Les images du nord sont tumultueuses, lourdes,

chargées de ferments. Il faut se garder des analogies faciles, mais elles sont bien les filles des brumes, les Walkyries du dieu Wotan, qui parcourent tous les points de l'espace dans un galop furieux. Des poèmes de Robert Browning, pour en citer un au hazard, aux poèmes de Frédéric Mistral, telle est à peu près la distance.

Mon père. — L'imagination méridionale est avant tout violente et rapide; mais, dans sa frénésie, elle garde des rapports avec la raison, des attaches solides. Sa clarté est quelquefois plus apparente que réelle. Il est des sources fraîches dont la limpidité masque la profondeur. En tous cas, elle ne se grise point avec elle-même. Elle n'a rien de somnambulique, ni d'artificiel. Elle reste *adhérente à la vie.* Les écrivains de race méridionale ont quelquefois fait des efforts pour s'arracher à leur tempérament, devenir nébuleux, absconses et symboliques. La clarté latine est là qui les bride, les enserre et les contraint, malgré qu'ils en aient, à demeurer dans le compréhensible. Ces contorsionnements m'amusent. Sans doute, elle semble banale l'hypothèse des horizons clairs qui obligent l'imagination à rester translucide et directe. Mais n'est-elle pas juste et sans réplique?

En dehors des questions de race et parallèlement à elles, quoi de plus amusant, de plus gai

que le cas de Népomucène Lemercier, l'auteur de la *Panhypocrisiade*. C'était certes un homme d'imagination, mais d'imagination latine. Et plus le malheureux voulait échapper à la netteté, aux qualités foncières de son esprit, plus les bandelettes du bon sens l'étreignaient fortement et le rendaient inapte à toute divagation artistique. Il fut étrange, mais d'une étrangeté classique, obéissant aux règles et à la règle, enfermé dans un moule bizarre.

L'imagination septentrionale, et je te prie de ne voir aucun blâme dans mes paroles, est, par contre, naturellement complexe. Il eût sans doute été impossible à Carlyle, aussi bien qu'à Browning ou à Jean-Paul Richter ou à Walt Whitmann de s'exprimer d'une façon claire. Ces souterraines analogies, dont nous parlions tout à l'heure, ce réseau obscur de l'univers les obsédaient jusqu'au délire. Leurs beautés sont des torches puissamment agitées dans les ténèbres.

Les explications de Carlyle, celles de Jean-Paul ne font que renforcer la nuit. Ils se meuvent aisément dans le mystère. Les consonances semblables, les heurts de mots et de formules, les allitérations prennent, en leur style, un aspect sibyllin, source de perpétuelles rêveries.

Moi. — N'éprouves-tu pas, toi Latin, une sorte de répulsion ou de méfiance devant ces tissus de

symboles, ces pierres précieuses où sont en suspension des vérités et des énigmes de couleur?

Mon père. — Il est des heures où les troubles images me séduisent. Je comprends à merveille qu'une classe d'esprits s'y délectent et refusent toute autre nourriture. Elles blasent le palais. Le reste semble fade. Je reproche seulement à l'obscurité de ne renfermer souvent qu'un objet de peu d'importance, qui, transposé en termes simples, n'attirerait pas l'attention. Il est permis aux poètes, quand un tourbillon d'idées, d'impressions vagues les assaillent, de traduire ces idées et ces impressions dans la suite même où elles se présentent, heureux ainsi d'avoir pu fixer le mystère. Ce qui est répréhensible, c'est d'obscurcir volontairement son discours.

Il est bien des moyens, pour une imagination septentrionale, d'être sincèrement ténébreuse. Tantôt les analogies, tout le miroitant cortège d'un mot ou d'une pensée, entraînent la plume et la raison. Tantôt, le poète creuse en profondeur, tel Swinburne, par exemple, arrive à des régions inexplorées et noires, où seule le guide sa petite lampe fumeuse. Tantôt les impressions lyriques se présentent à l'esprit avec un grand tumulte, une vapeur que respecte celui qui les transmet. Tantôt une extrême concision, la louable recherche d'une formule précise et rare

rassemblent des mots d'un sens étroit et dur qu'on a de la peine à briser.

Les amateurs de ténèbres ont raison d'alléguer que nous sommes environnés de mystère, ou, suivant la jolie excuse de Stéphane Mallarmé, que l'*on écrit avec du noir sur du blanc*. Mais n'est-ce pas une convention primordiale, et sans laquelle toute œuvre d'art deviendrait impossible que l'on se croie avant de raconter, de peindre, de manifester d'une manière quelconque, en possession d'une certaine stabilité, d'une certaine lumière, de certaines lois à l'abri desquelles fleuriront le livre, le drame ou le tableau? Ce qui fait l'obscurité de quelques-uns, c'est qu'ils remettent tout en question dès la première ligne. Ils se meuvent alors dans un monde artificiel et terriblement complexe, où les mots ont un sens imprévu, où les sonorités s'attirent et se repoussent, et tout se passe comme dans les rêves, quand aucune volonté ne guide plus des apparences d'actes, et que l'on flotte dans l'indéchiffrable.

Moi. — Par les noms d'Hokousaï et d'Albert Dürer, nous sommes arrivés à l'Imagination chez les dessinateurs et les peintres. Il y a ici deux sensibilités bien distinctes : celle *à la ligne* et celle *à la couleur :* Léonard et Rembrandt, par exemple.

Mon père. — Une première et importante re-

marque, c'est le duel de la lumière et de la couleur, auquel Taine dans sa *Peinture italienne*, aussi bien que dans sa *Peinture flamande*, ne semble pas avoir apporté une suffisante attention. Cet antagonisme est réel. L'image la plus vive en fut pour moi un genêt d'Espagne qui se trouvait justement dans la petite maison d'Eugène Delacroix que nous habitions alors. Ce genêt, quand venait le soir et que le soleil s'éteignait, flamboyait comme un ostensoir.

Moi. — Cette remarque se confirme par une visite à tel grand musée du nord, celui d'Amsterdam, par exemple. Les Rembrandt, les Hals, les Terburg, les Vermeer de Delft ont été les rois de la couleur. Et, dans leur pays, un ciel bas et grisâtre ou bien un ciel neigeux conviennent surtout aux nuances adorables des maisons et des canaux. Les couleurs, en ce cas, sortent avec une violence extraordinaire. L'on comprend qu'elles aient en quelque sorte forcé les yeux des peintres et aidé à la création des premiers parmi les réalistes.

Quant à l'imagination, elle est ici dans le détail, dans l'exactitude et dans l'intensité. Rembrandt imagine un monde spécial, une atmosphère chaude et somptueuse, où l'ombre a des lourdeurs de velours; ses visages et ses corps sont toujours placés à l'intersection de cette lumière et

ombre, de sorte qu'ils s'alternent d'or, de
de ténèbres.

ngereux et décevants que soient les paral-
ne me semble pas qu'on ait eu tort de
er l'imagination de Rembrandt à l'imagi-
de Shakespare. Comme le peintre hollan-
dramaturge anglais a son atmosphère
lui, telle qu'une émanation de son génie,
ersonnages jouissent par alternatives d'une
dorée ou d'un noir compact qui les
hent des inoubliables capitaines de *la
de nuit*, des stupéfiants *Drapiers*. Les
et les vices, les douceurs et les vio-
les rêveries et les actes font ici l'ombre et
ère.

utre ordre de réflexions m'est venu, tou-
propos de Rembrandt, comme je visitais
e de Madrid, et comparais mentalement
veilles aux merveilles du musée d'Amster-
m'apparut que les imaginations de Velas-
de Rembrandt différaient du tout au tout.
traduit par la manière d'*apprêter* le chef-
. Que l'on s'approche du portrait de sa
u maître hollandais et qu'on cherche les
u travail, de la fougue, le coup de pinceau.
effort, aucune *subjectivité*, pour parler le
des pédants, n'est apparent. Le peintre
la vie dans son relief et sa chaleur, mais

il demeure impersonnel, et cette vie est recouverte d'un glacis où le vestige laborieux n'est plus visible.

Que l'on s'approche, au contraire, des *Fileuses* de Velasquez. Ce qu'un cerveau d'homme de génie renferme de brutalité dirigée, de véhémence subtile, d'audace domptée éclate aux regards par la furie du pinceau, la frénésie des empâtements, les jets brusques de gris, de rose, de noir, de ces couleurs ardentes et mates dont il emporta le secret. Une hallucination s'empare de vous en présence de cette fougue glorieuse. On croit voir travailler l'artiste. On croit le voir tracer une main qui tourne en cinq coups de pinceau, jeter une broderie par quelques *raclements du couteau*, enfermer dans une perle le reflet d'une figure, dans une figure le reflet d'une race.

Voilà-t-il pas, nettes et décisives, deux formes d'art distinctes, deux inspirations opposites? Lorsque Rembrandt eut achevé le portrait de sa mère, Rembrandt disparut. Dans la toile des *Fileuses*, Velasquez est toujours présent. Il livre ses secrets et semble défier ses successeurs.

Mon père. — D'après ceci, son imagination se rapprocherait plutôt de celle de Franz Hals, dont la fougue est aussi apparente. Je me rappelle une salle à manger entièrement tapissée des panneaux de ce peintre. C'était la vie même.

Moi. — O le petit musée de Harlem, en face de l'église, sur la place provinciale ! Autour d'une table, à l'occasion de bombances d'arquebusiers, toutes les formes de la sensualité humaine ont leur type manifeste et hardi. Voici, au paroxysme, l'imagination représentative : les timides, les arrogants, les farouches, et ceux qui se réconcilient et ceux qui se haïssent sourdement.

Tout à côté, les vieilles régentes, aux visages ridés, aux mains tremblantes, signifient la décadence des chairs, l'usure lente, la chute de la vie. L'une d'elles, par exception, a une figure onctueuse et cirée, une véritable patine qui la rapproche de l'ivoire jauni. Plus qu'aucun artiste, Franz Hals a prouvé que l'on pouvait être symbolique par l'exacte représentation du réel.

Mon père. — Je songe à un autre peintre, Espagnol celui-ci, mais d'une extraordinaire sensibilité à la cruauté et à la douleur et d'une imagination obsédante : Goya. Qu'il s'ingénie aux courses de taureaux et remplisse l'ombre de figures, de spectateurs enthousiastes, tandis que l'acteur principal, noir et trapu, la *bête* s'élance au son des trompettes fatales ; qu'il creuse les *Horreurs de la guerre*, d'un burin inéluctable et sauvage, les scènes d'Inquisition sanglantes, les bouches de moines distendues par une sainte férocité ; qu'il se laisse aller aux élégances, aux caprices, aux

sourires pervers de petits visages roses, il demeure angoissant et cruel par la force de la réalité, même par celle de la couleur qui parcourt toutes les nuances du sang sec ou fluide, en jet, en nappes, en taches. Il représente une époque barbare.

Moi. — Si nous laissons de côté l'imagination technique des peintres, en tant qu'elle touche au dessin et à la couleur, l'autre partie de leur esprit semble, pour la plupart, assez voisine de l'art dramatique. Mais ce n'est pas, à mon avis, dans leur tableaux mouvementés et décoratifs que Rembrandt et Velasquez sont le plus géniaux. Ils rendent merveilleusement le perpétuel drame *statique* de l'existence, celui qui est en un sourire, en une bouche finement plissée, en un geste, ou bien encore en une fenêtre par laquelle on découvre un intérieur, un jardin, une réunion d'hommes, ou en un seul homme, bouffon de cour, philosophe, en une infante, en un cheval. C'est une théorie généralisée parmi les hommes du métier que *la peinture ne doit pas exprimer des idées*. Il paraîtrait plutôt qu'elle dût les exprimer à sa manière, et l'imagination des grands peintres peut être tout aussi riche et troublante que celle des grands dramaturges. Elle a l'avantage de nou restituer le dramatique ou l'ironique muet, immobile et interstitiel de la vie, ce que le drame

réalise difficilement puisqu'il est sans cesse en agitation et en rumeur. Mais, à certains moments, les arts se rapprochent et diffusent l'un vers l'autre. C'est ainsi que les drames d'Ibsen, avec leurs personnages longuement silencieux, si préoccupés des regards, du fugitif des choses et de l'immuable d'eux-mêmes, ne sont pas sans rapports avec les tableaux de la grande époque hollandaise, lesquels sont l'apothéose de la vie intime et intérieure, dont quelques-uns renferment une telle somme de tragique.

C'est lorsqu'on lui donne peu de matériaux, mais ordonnés et sincères, que l'imagination se surexcite le plus vivement. Est-il dans tout le théâtre moderne une scène plus impressionnante que cette réunion de drapiers, que ce conciliabule de régentes autour d'une table? Que discutent ces hommes à têtes de chats, ces vieilles à têtes de fouines, nous l'ignorons. Ce qui nous émeut, c'est l'expression de leurs visages. Malgré leur mutisme, une quantité de paroles profondes, un dialogue à la Shakespeare nous paraissent sortir de leurs bouches aux lèvres minces et roses.

Mon père. — C'est un pareil dramatique que nous impose la vie courante par les rapides spectacles de la rue ou de la campagne. Un vieux qui lit à une fenêtre ou à un balcon, une vieille qui greffe ses rosiers, un jeune homme ou une jeune

fille assis sur une terrasse au crépuscule, un paysan dans la plaine, tous ces êtres, courbés par la monotonie de l'existence, sont les images intérieures que nous feuilletons dans nos rêveries. A notre insu nous créons sur eux, autour d'eux, de petites histoires. Nous forgeons des circonstances. Et je crois bien que des artistes ne sauraient être trop riches en visions de ce genre. Elles les guident vers la vérité, l'inclinaison de la lumière, l'expression des figures, les attitudes caractéristiques, le geste calme et les regards; et c'est l'assemblage de ces éléments qui réalisera la beauté. Pour ma part, je n'ai jamais cessé de nourrir mon imagination de ces spectacles. Beaucoup sont demeurés si vifs dans ma mémoire que je ne sais plus s'ils appartiennent à l'art ou à la vie.

Moi. — La peinture hollandaise me fait songer à un des phénomènes les plus singuliers de l'histoire de l'art et, par conséquent, de l'imagination. Il est des époques où les esprits s'exaltent pour la peinture, comme au XVII[e] siècle en Hollande, pour l'art dramatique, comme au XVI[e] siècle en Angleterre, comme en Espagne, comme au XVII[e] siècle en France. On assiste soudainement à une éclosion simultanée de génies fort dissemblables, mais tous abondants, tous marqués par l'amour de la vie et de ses formes, tous *observateurs de*

fenêtres. Cela dure vingt, trente, quarante ans, et les chefs-d'œuvre succèdent aux chefs-d'œuvre, et l'art fait des pas de géants, se raffine ici, s'exalte là, brille d'un éclat incomparable. Puis, tout à coup, une main inconnue emporte les flambeaux. Mab s'enfuit avec un petit rire. Les ténèbres se font. Le sens de la vie est perdu. C'est le règne d'œuvres plates, d'allégories, d'imitations. Après Rembrandt, voici de Lairesse. Après Racine, voici Voltaire. Comment expliquer ces métamorphoses?

MON PÈRE. — On les constate. Chez l'homme le mieux doué, la sensibilité n'est pas continue. Elles sont fréquentes, chez l'artiste, les heures maussades, « sans grâce », comme je les appelle, comparables à cette sécheresse redoutée des théologiens. Les physiologistes ne démontrent-ils pas l'*insensibilité périodique du cœur?* Il est remarquable que ces phases-là succèdent aux périodes d'exaltation, à ces griseries où la nature livre ses secrets. Ce qui se produit chez l'individu est sans doute répété par la race. Il faut aux imaginations des périodes de silence, des répits. Le flambeau de Lucrèce tombe alors par le stade.

MOI. — Il est un art depuis longtemps tacite, le plus impressionnant de tous, puisqu'il est de l'histoire figée, l'architecture. Comme on l'a dit : *le pierre ne parle plus.* Qui nous expliquera jamais

pourquoi, à une époque déterminée, le sol s'est hérissé d'une moisson d'églises qui criaient leur foi vers le ciel? En dehors de la religion, il y eut des palais, des édifices grandioses, même de curieuses habitations bourgeoises. Tout est fini. Par hasard, dans une ville inconnue, une promenade à la nuit tombante, qui estompe les laideurs actuelles, nous laisse deviner, telles que des dentelles grises, les vieilles beautés lyriques de l'architecture. Mais, pour nos contemporains, voilà un sens mort et perdu.

Mon père. — Il n'en est pas ainsi de la musique. Wagner fut un phénomène en ce siècle, comme il en sera un pour tous les temps, et nul plus que lui n'est fécond en remarques de tout genre.

C'est un homme d'un autre âge. Pourtant il a trouvé le chemin de nos nerfs et de nos cerveaux plus aisément qu'on n'aurait dû le croire. Si l'imagination a des représentants, celui-ci est un des colosses. Imagination septentrionale d'ailleurs où toutes les beautés, tous les défauts du nord ont leur empreinte. Il insiste, il insiste avec violence, avec ténacité, impitoyablement. Il craint qu'on n'ait pas compris. Ce langage de *motifs*, qu'il a imaginés et dont il fait un si magnifique usage, a le tort de nous donner parfois une impression de lassitude, de satiété. Chez ses odieux et multiples imitateurs cela devient un véritable supplice, rien

n'étant terrible comme les idées imposées, les routines.

Il fallait bien cependant qu'il inventât ce système de motifs, pour l'alliance réalisée par lui du drame et de la musique, alliance si parfaite que ses personnages nous apparaissent habillés de son. Les motifs, en outre, les associent d'une façon inéluctable, et parfois fort heureuse, aux grandes circonstances de la vie, à leur destin. Enfin ils expriment des choses mystérieuses qui, dans le poème-livret, demeurent sous-entendues.

L'imagination, chez Richard Wagner, est si représentative, si violente qu'elle imprègne l'œuvre jusqu'à satiété de tous les bruits de la nature, et laisse aux épisodes une place restreinte. Dans le tumulte marin qui la submerge, la passion de Tristan et Iseult plonge, puis reparaît, puis replonge. Une même force invincible soulève les flots et les âmes. L'eau, le feu, la forêt, la prairie fleurie et mystique, le lieu saint, deviennent, dans le poème wagnérien, des personnages prépondérants. En ce nouveau paganisme, toute la nature est divinisée.

Votre génération est faite à ces splendeurs, à ce torrent d'héroïsme et de lumière, mais tu ne saurais te figurer l'impression que cette musique exerça sur ceux de mon âge. En vérité elle nous

transforma. Elle renouvelait l'atmosphère de l'art. J'ai bien compris alors la vanité de toute discussion sur le *réalisme*, le *lyrisme*, ou le *symbolisme*. Il y a de tout dans Wagner et en tout il est admirable, car rien chez lui de pédantesque ni de bassement intentionnel. Tourné vers la Joie, il écrit les *Maîtres chanteurs;* tourné vers la Douleur, l'Amour, la Mort, les *Mères* de Gœthe, il écrit *Tristan et Iseult*. Il utilise tout le clavier humain et tout le clavier surhumain. Le cri, les larmes, le déchirement du désespoir, le ruissellement de l'eau sur la roche, le souffle du vent dans les arbres, le remords sanglant de l'inceste, le chant du pâtre, les trompettes guerrières... Son imagination fourmillante est toujours surchauffée, toujours prête.

Excessive et fiévreuse, elle a, cette imagination, non seulement renouvelé la musique, mais encore bouleversé la poésie et la philosophie. Quoique les théories m'inquiètent, je les sens frémir chez Wagner, derrière chacun de ses héros. Les dieux parlent de leur destin, et du conflit de ce destin avec celui des hommes, et de la Fatalité antique, d'une manière quelquefois obscure, mais d'un emportement tel que l'on oublie de discuter. C'est le mur, le fameux mur de la *Légende des siècles*, peuplé de *tubas*, de trompettes Sachs, étincelant et tumultueux.

Moi. — Crois-tu qu'il serait possible d'analyser l'imagination d'un homme tel que celui-là?

Mon père. — Tout s'analyse, mais ce serait dommage de démonter la divinité : que ses moyens, comme son orchestre, demeurent dans l'ombre. Sa sensibilité, d'un ordre tout spécial, m'apparaît surtout *légendaire*. Il est possible qu'il ait voulu des personnages à la taille de leurs milieux, et l'on voit malaisément des hommes ordinaires en proie à la mer de Tristan ou à la Forêt de Siegfried. Qu'importe! Il arrive à nous émouvoir avec ces passions supra-terrestres. Dans *Tristan*, l'humanité a une part plus grande. Ce sont bien nos blessures qui saignent aux flancs des amoureux, et que ne guérirait point la lance sacrée, celle que rapporte le héros.

Moi. — J'ai entendu des amoureux de musique soutenir cette thèse, que l'imagination musicale n'a pas besoin de l'élément dramatique en tant que manifesté par des personnages et les passions de ceux-ci : « Le drame, disent-ils, est dans la musique même, dans le développement architectural des diverses parties d'une symphonie, où tout se tient, s'enchaîne, et s'entr'aide, achève une véritable construction sonore. Les phases classiques de la symphonie sont calquées sur les mouvements de l'âme, avec une sagacité toute platonicienne, lorsqu'une émotion vive vient

ébranler fortement cette âme et qu'elle chante après sa blessure. *Andante*, *Adagio*, *Allegro*, *Scherzo*, *Finale*. Voilà des stades de sensibilité que les philosophes n'ont point inventés, et qui correspondent au réel sublime, à celui dont l'intuition n'appartient, d'âge en âge, qu'à quelques privilégiés. »

Je suis prêt à être de cette opinion lorsque j'entends une symphonie de Beethoven. Il me semble même que mon émotion soit, à cette minute, d'une qualité plus grave et plus rare qu'à l'audition d'un fragment de la *Tétralogie*.

MON PÈRE. — Dis donc que le chef-d'œuvre de Beethoven, plus ramassé, plus concentré, produit sur toi une impression totale en une durée plus courte qu'un drame, avec ses haltes nécessaires, ses changements de décors, ses longueurs explicatives. Or, dans notre étude, il faudrait tenir compte de l'élément *durée*.

Certains, d'un métal plus fragile, entrent immédiatement en branle et rendent un son d'enthousiasme qui cesse vite, comme il s'était produit. D'autres, d'un bronze épais et résistant, conservent les vibrations transmises. Il est des esprits lourds à se mettre en train, des imaginations paresseuses, qui, une fois séduites et captées, n'abandonnent plus aisément l'objet qu'on leur a donné en pâture. Elles le transforment de

mille manières. Il est descendu si profondément qu'il n'est plus désormais question qu'il s'évade. Il est devenu partie d'elles-mêmes, de leur trame individuelle.

C'est ainsi que maints créateurs ont une originalité grande et restreinte. Tout chez eux va en intensité. Ce qui leur vient de l'extérieur subit aussitôt leurs lois et leur empreinte; tandis que d'autres ont leur champ d'humanité bien plus vaste, ensemençable sur toute son étendue. Il semble que Beethoven appartienne à la première catégorie.

Tu parlais, à son sujet, de « sagacité toute platonicienne ». Cet état d'âme, auquel Platon a donné son nom, mériterait une place à part dans notre travail. Le « Platonisme », cela veut dire que l'Imagination se soumet à des lois qui lui donnent, en la modérant, en la guidant, plus d'énergie.

Celui qui ressent une impression vive et dont la sensibilité est extrême est porté à restituer au monde cette impression immédiate sous forme d'une œuvre d'art, tableau, poème ou symphonie : méthode toute instinctive et qui fait de notre cerveau une cuve de fermentation véritable. Elle emporte l'admiration soudaine de ceux, et c'est le plus grand nombre, qui réclament des secousses violentes. Mais toute une classe d'artistes, de

penseurs et de philosophes, n'admet point que l'esprit ne s'impose par un rythme, n'obéisse pas à une certaine harmonie, condition supérieure et beauté de l'intelligence humaine. Ce que Platon enseignait à ses disciples, c'était la mesure, un équilibre mental qui ait les monstres en horreur, ne se satisfasse d'une improvisation hâtive et scoriaque.

De cette prise sur soi, de ces longues réflexions destinées à purifier les images, de cette ordonnance intime et somptueuse qui refrène le lyrisme, est né cet état d'esprit qu'a baptisé Platon et dont il fut certainement le plus bel exemple. Il se retrouve, cet état moral, à travers la littérature de tous les âges et l'art tout entier. Il se retrouve chez Beethoven. Il assure à l'artiste une beauté mystérieuse et contenue, et plus d'action sur l'âme humaine, puisque ce qu'il crée est soumis aux mouvements profonds, au rythme de cette âme lorsqu'elle s'occupe de pensées nobles.

Heureux les êtres d'imagination qui ont su commander à leurs images, qui n'ont point laissé s'échapper d'eux-mêmes, comme un torrent souvent bourbeux, les tumultueux produits de leur cerveau! Cette concentration, cette maîtrise assurent, sans qu'on sache trop pourquoi, une longue durée dans l'admiration. C'est la volonté jointe à

l'intelligence. C'est aussi la force de l'ordonnance, de l'équilibre.

Pour en revenir à la musique, j'ai vis-à-vis d'elle cette infirmité ou cet avantage de l'aimer tellement qu'il m'est difficile de faire un choix. J'aime la musique militaire qui passe, le bruit de la mer, le vent dans les pins. Ce qui m'enthousiasme chez Richard Wagner, c'est justement son impressionnabilité à tous les bruits de la nature, et comment cette nature imprègne et bouleverse son œuvre à la manière d'un ouragan. Son orchestre me berce et me roule. Sa douceur et sa puissance me font passer en quelques heures par les émotions les plus vives, ces émotions dont on ne peut ne pas être éternellement reconnaissant à qui les a suscitées, puisqu'elles nous révèlent à nous-mêmes. J'aime et j'admire aussi Beethoven, les vastes et calmes paysages qu'il sait aborder dans l'âme sonore, dans ce que j'appelle « l'autre planète ». La musique italienne m'enchante, et j'éprouve par Rossini cette étrange impression d'angoisse mélancolique que nous donne la vie excessive. Trop de frénésie, trop de mouvement; il semble qu'on s'efforce d'échapper à la mort. J'adore Mendelssohn, ses délicieux tableaux de nature, la *Symphonie romaine*, la *Symphonie écossaise*. Il est certaines heures, vers le soir, où l'âme de Schumann me tourmente... L'énumé-

ration serait infinie. J'ai vécu par la musique, je suis un habitant de sa planète.

Moi. — De notre rapide incursion dans les arts nous avons, il me semble, rapporté quelques utiles remarques. Mais les arts ne sont pas toute la vie.

Il est des hommes chez qui l'imagination est perpétuellement bridée par la volonté. Ils sont pour nous intéressants à observer, car nous voyons là cette faculté aux prises avec une autre faculté qui la contraint et la limite.

Heureux ceux qui peuvent manifester pleinement les sentiments qui les agitent et faire partager leurs transports! L'imagination de l'orateur, laquelle, comme tu l'as remarqué dans une formule célèbre, est souvent suscitée par la parole, cette imagination a, comme toute autre, ses licences, son ampleur, son libre développement. Elle s'augmente de la griserie particulière qui vient de l'auditoire à l'orateur, et lui verse constamment une énergie nouvelle. C'est lorsqu'il s'agit d'elle que la durée est importante, car la rapidité est sa condition première et celui qui imagine en public doit, avant tout, imaginer vite et juste. Juste, c'est-à-dire dans un sens et à l'aide de formules capables d'impressionner ceux qui l'écoutent. Aussi, l'art oratoire n'est-il trop souvent qu'une avalanche de lieux communs, car

c'est le déchet de l'esprit qui se présente en premier à l'esprit.

Mais ce qui l'emporte en intérêt sur les phénomènes oratoires, c'est l'imagination chez l'homme l'action. Celui-ci, s'il est tourmenté par cette grande faculté, doit éprouver des déceptions et les satisfactions incomparables, puisqu'il est contraint de *réaliser*. Il en résulte que l'acte imaginatif a chez lui moins d'importance que les moyens pour arriver au résultat. Et c'est l'équilibre de ces deux entreprises qui constitue la destinée du héros, comme dit Carlyle.

Nous savons bien ce que voit le poète, ou l'orateur, ou l'écrivain, pendant ses mirages d'imagination. Des mots, des consonances, à portée de son esprit, et plus haut d'étranges idées en perpétuelle métamorphose puisqu'elles vont entrer dans des corps variés, des costumes splendides, franchir les saisons et les climats, se fondre et se confondre avec d'autres, entraîner les foules, évoquer le passé. Il n'est vraiment rien de plus captivant pour l'esprit que de suivre la vie d'une image, sa longue et brève destinée, son origine, depuis le moment où elle se forme dans le cerveau de son maître, jusqu'à celui où, ayant couru le monde et réalisé sa force, elle tombe au réservoir commun des *beautés de vitrines*, des beautés qui n'ont plus d'action efficace.

Nous savons aussi comment voit le peintre quand il peint et le musicien quand il compose. Nous avons, tout au moins, sur tous ces états créateurs, des notions et des témoignages que nous élargissons en théories et qui contentent notre paresse intellectuelle.

Ce que nous ignorons complètement, en revanche, c'est la manière dont se comportent les images chez un homme d'action. De récentes hypothèses philosophiques, dont il faudra bien nous inquiéter tout à l'heure, accordent aux images une puissance effective. Il est certain que, vives et agissantes, elles *tendent sans cesse à se réaliser*. Elles sont *motrices*, selon le mot de Fouillée. Un beau tableau, une belle symphonie, un beau morceau de littérature ne nous versent pas seulement de la force. Il nous entraînent encore à leur suite et nous mettent dans l'état cérébral le plus voisin d'eux-mêmes. C'est ainsi que les chants guerriers et le bruit des tambours « versent l'héroïsme au cœur des citadins ».

Si tu admettais les caractères et définitions métaphysiques, je dirais volontiers que *l'homme d'action est celui chez qui les images ont la plus forte tendance à se réaliser*.

Mon père. — Ma crainte de la philosophie ne va pas jusqu'à me faire repousser sans examen une formule tout au moins commode. Ce que je

reproche à ta définition, c'est qu'elle élude la difficulté et qu'elle s'en tire à l'aide de mots.

Voici un exemple, le plus grand, le plus frappant de ce siècle, Napoléon. En voici un autre, Bismarck. En voici un autre, Stanley. Notre époque moderne, à qui l'on reproche l'appauvrissement du sang, me paraît néanmoins privilégiée quant à la genèse des héros, car ces trois-ci sont caractéristiques.

Le plus proche de moi est Napoléon. Sa race méridionale fait que je le classe mieux, que ses formules me touchent davantage, que ses moyens me sont un peu plus clairs.

Il semble que son imagination fut, comme sa volonté, excessive, incessante, je dirai effroyable. Surtout elle fut « tenace » et, malgré sa parole célèbre, elle ne mourut pas toute à Saint-Jean-d'Acre. Ce qui la motivait et la suscitait, ce fut la *sensibilité à la gloire et à l'autorité*. L'exemple des grands capitaines et des conducteurs de peuples est sans cesse présent à sa pensée. Il les cite, il les invoque, il n'admet point qu'on les discute. Latin il l'est jusqu'à l'os par la rectitude, par la clarté, par le jugement. Il est même des moments où il se montre prud'homme, et, lui l'enthousiaste, timoré devant l'enthousiasme, se méfiant du premier élan. Il est rare que la passion et l'imagination ne soient point connexes et, jusqu'à un cer-

tain point, parallèles. Cet imaginatif est un grand passionné. Nous nous en doutions bien un peu, mais les recherches de Frédéric Masson ont fait la lumière définitive.

Eh bien, dans un pareil cerveau, tous les projets les plus insensés, les plus grandioses, les plus démesurés, passèrent en traits de flammes. Je ne crois nullement qu'il ait borné ses désirs à ce qu'il crut pouvoir réaliser. Désir et images marchaient loin devant lui et sa volonté les suivait à distance, enragée contre elle-même et les autres lorqu'elle ne réussissait pas, et calculant les chances de succès avec une énergie, une audace méticuleuses, une continuité dans l'application, qui n'ont pas leurs pareilles au monde. Lorsqu'il remportait un triomphe, lorsqu'il satisfaisait son ambition sur un point, triomphe et ambition étaient depuis lontemps escomptés, et, nous en avons le témoignage certain, ne lui causaient plus de joie. Hélas, c'est le défaut de l'imagination en acte, qu'elle mange le blé en herbe et que le résultat semble toujours piteusement inférieur au désir.

J'ai eu un ami qui, perpétuellement heureux dans ce qu'il tentait, était aussi perpétuellement morose. Il adorait les voyages. Quand il devait en entreprendre un, il en parlait sans cesse et longtemps à l'avance. Il s'entourait de guides, de

renseignements. Il questionnait tout le monde. On le trouvait au milieu des plans, des cartes, des photographies. Sur le point de se mettre en route, il avait déjà usé son plaisir. Son imagination, qui était grande, devint ainsi pour lui un fléau perpétuel. S'il entreprenait quelque chose, il se représentait par alternatives la réussite ou l'insuccès avec une force telle que ni l'un ni l'autre ne pouvaient plus l'impressionner. Cet ami m'a, par ce petit côté, rappelé le grand Empereur, l'*Inamusable*. « *Jai bâillé ma vie* », s'écrie Chateaubriand, autre imagination puissante.

Ce qui nous frappe et nous émeut aussi dans la conception de Bonaparte, c'est sa rapidité et son universalité. Rœderer nous le montre au Conseil d'État s'occupant de tout, méticuleux à l'excès, suivant les questions dans leur détail, interrogeant, notant, classant, donnant la parole aux inventifs. Et partout et toujours, dans son fauteuil, comme sur le champ de bataille, ce qui nous déconcerte, c'est la mise en œuvre d'une imagination admirablement souple, que les faits ne rebutaient pas.

Que les faits ne rebutaient pas. Par là, cette imagination diffère de tant d'autres plus surprenantes peut-être que la sienne, mais s'attaquant à des objets ou à des projets en dehors de la réalité.

Et vraiment les tours d'esprit sont faciles si on les compare à la longue patience qui peut effectuer quelque chose.

Aussi Napoléon avait-il en haine ceux qui broient à vide, les moulins inutiles. S'il détestait les idéologues, c'est qu'ils représentaient des forces perdues, et rien n'irritait ce grand homme comme le gâchis et le déchet. Devant l'abus que l'on fait aujourd'hui des mots et des formules, on se demande s'il avait tort. J'éprouve, pour ma part, une sorte de déplaisir quand je vois la pensée humaine s'écarter de l'humanité et dépenser tant de ressources dans des spéculations creuses.

Moi. — Ne crois-tu pas que l'imagination des métaphysiciens ait son utilité lointaine? Il me paraît que, dans cette vapeur, se préparent les grands événements. Ils sont, à coup sûr, le témoignage de l'inquiétude d'une époque. La pensée, privée d'objets immédiats ou les dédaignant, se prend elle-même comme étude. Dans la mise en question qu'elle fait de tous les problèmes, il y a une vertu révolutionnaire et, ne nous le dissimulons pas, la révolution perpétuelle est le meilleur état du cerveau. Les idées qui se figent et se fixent deviennent autoritaires et odieuses. L'Église n'est pas seule à donner l'exemple d'une philosophie de la liberté qui fournit des armes au

despotisme. Tous les principes ont une tendance à devenir immuables et à tyranniser leurs victimes. La métaphysique a cela de bon qu'elle s'attaque à ces principes mêmes, au moment qu'ils se croient vainqueurs, les détruit et fait la place à d'autres.

Nous ne séparerons pas, si tu le veux bien, l'imagination des idées de l'imagination des actes. La haine de Napoléon pour l'idéologie ne nous fera pas oublier qu'il combattait lui-même en l'honneur d'une idéologie, *la sienne*, et qu'il voulait l'imposer à l'univers.

MON PÈRE. — A cet homme, qui était un élément véritable, les éléments seuls purent marquer des limites : la chaleur en Espagne et le froid en Russie lui dirent : « Tu n'iras pas plus loin. » Quiconque atteint à ces sommets est grisé par sa brusque ascension. Sa vue ne s'étend pas à mesure qu'il s'élève, et c'est seulement son désir qui augmente.

Tout compte fait, s'il fallait un sous-titre à l'histoire de Napoléon, ce sous-titre serait peut-être : *ou l'Homme d'imagination*. Ce qu'il a réalisé dans sa vie courte et frénétique nous est garant de ce qu'il avait rêvé. Combien ne faut-il pas de rêves pour faire un acte !

Notons, en passant, l'extraordinaire attraction les hommes d'imagination les uns pour les

autres. Ils se flairent. Ils se devinent. Ils se comprennent à demi-mot. Ils sont tout prêts à s'entr'aider.

Nous avons jusqu'à présent considéré, comme porteurs de la *faculté qui délivre*, des artistes, des philosophes, des hommes d'action, en un mot, des grands hommes, des représentants de l'*imagination haute*. Notre dénombrement ne serait pas complet si nous ne tenions compte des types de l'*imagination basse*.

Ceux-ci sont innombrables. Nous les frôlons tous les jours. J'ai cru devoir, dans mon œuvre, leur faire une place importante. Ibsen, dans un de ses drames, *le Canard sauvage*, s'est aussi intéressé à eux. On en trouve quelques-uns dans les romans de Dickens, et les nouvelles de Tourguénieff. Et j'en oublie certainement.

Beaucoup, que la vie emprisonne, ne perdent point pour cela leurs illusions. Ils marchent dans leur misère ainsi que des hallucinés, ne voyant rien, ne sentant rien, attendant toujours l'héritage, la chance extraordinaire, le bon monsieur qui passe et qui adopte, la dame qui dit à son cocher : « Arrêtez », et au piéton : « Montez, cette voiture est à vous. » Espoirs admirables qui aident à tolérer tous les maux ! Ceux qui portent, dans leurs faibles cerveaux, cette vertu transformatrice n'ont besoin ni d'alcool, ni d'opium, ni d'aucun

excitant d'aucun genre. Si le feu leur manque, ils inventent un foyer; si le pain leur manque, ils se représentent un festin.

Don Quichotte est un admirable livre, parce qu'il est la monographie d'une de ces imaginations basses. Autre exemple : *Madame Bovary*. C'est pourquoi j'appelle la faculté des images, la *faculté qui délivre*. De même que les enfants que nous voyons s'amuser seuls, forger des jeux sans le secours de camarades, sont à l'abri de la tristesse et de la mélancolie, de même les malheureux, que la Providence a doués de la baguette magique, supportent aisément leurs fardeaux.

Ces « histoires », ces « légendes » que réclament les petits comme les grands, n'ont qu'un but : suppléer aux imaginations défaillantes; introduire dans la vie, souvent dure et implacable, une autre vie qui n'est pas elle, où les choses arrivent au bon moment, où les fées vigilantes luttent contre les mauvais génies, où la douleur s'écarte, laissant voir la joie souriante sur son piédestal. L'art, que nous venons de juger à vol d'oiseau, d'après ses qualités intrinsèques, à la façon des mandarins, et non d'après ses résultats, l'art a cette destinée sublime de créer autour et au-dessus des âmes assez d'images consolantes ou divertissantes pour que l'existence ne les écrase pas, soit que ces images deviennent le miroir

agrandi de leur condition, qui leur permette de se voir en beauté, soit qu'elles représentent une condition bien supérieure où les entraînera l'illusion. Dans une phrase mémorable, qui met en parallèle les pasteurs et les rois, Pascal a célébré les rêves. Le rôle de notre faculté est de créer un rêve perpétuel. Sans les imaginatifs et les conteurs, le monde finirait bientôt. La réalité compatissante a soin, de temps à autre, de mettre à son programme la réalisation d'un beau rêve, pour que l'illusion ne se perde pas. Ainsi nous voyons des trésors découverts, un berger époux d'une princesse, de grandes injustices réparées. Ces courts répits du mal et de la bassesse suffisent à perpétuer l'espérance. A mesure que l'imagination religieuse, qui tendait aux misérables des tableaux tout prêts, disparaît, il semble que l'autre imagination, celle dont je parle, augmente. L'hmanité a plus que jamais besoin de ces songes que voudraient supprimer d'intransigeants réalistes.

Moi. — Les hasards de la conversation nous ont fait suivre une route singulière; il nous est bien permis de nous retourner pour voir le chemin parcouru.

Nous avons commencé par *reconnaître* l'importance de l'Imagination, et, plutôt que de la définir, nous avons dénombré ses forces.

Nous avons établi ensuite l'étroitesse des rapports qu'elle contractait avec la faculté sensible, si bien qu'elle finit par nous apparaître comme une *sensibilité étendue*. Tout homme porte en lui une faculté d'architecte qui le pousse à compléter un acte sensible. Il n'en reste pas là où la vie l'a impressionné. Il cherche autre chose, et cette *prolongation* constitue la faculté des images.

Après ces prémisses, nous sommes entrés dans le vif du sujet et nous avons résolu de procéder par des exemples. A grands pas nous avons parcouru les arts, les sciences et leur méthode, cherchant chemin faisant toutes les pistes imaginaires et les suivant, lorsqu'elles nous paraissaient bonnes.

Nous sommes arrivés ainsi, par les Représentants de l'humanité, jusqu'aux frontières de la vie même, et il est très facile de voir que j'ai subi ton influence puisque, d'un point de départ abstrait, nous sommes arrivés à envisager des points de vue absolument concrets.

Une ou deux fois nous avons failli dévier dans la métaphysique, mais, avec quelque énergie, nous avons gardé cette méthode en réserve, pour le moment où, au lieu d'analyser, nous chercherions à faire la synthèse.

Mon père. — Ce mot de *méthode* me fait sourire, non que je n'aie pour Descartes le plus grand

respect, mais il me semble que son *Discours* passe un peu à l'état de dogme. Descartes connaissait bien les sciences mathématiques et tout son ouvrage repose sur elles. Aujourd'hui que les sciences biologiques tiennent le haut du pavé, il semble que la Méthode elle-même ait subi certaines modifications.

C'est à dessein que j'ai, jusqu'à maintenant, retenu notre causerie dans des limites vivantes. Je sais trop que l'on divague lorsqu'on s'écarte de l'humanité. Les facultés ou les passions, considérées en dehors de ceux qui les portent ou les subissent, m'apparaissent comme des entités fausses : « *La paille des mots pour le grain des choses.* » Ce reproche est d'un métaphysicien, Leibniz, je crois.

Aussi le rôle du romancier, dans le temps moderne, doit-il être à la fois historique et philosophique ; — historique, puisque, vivant dans une époque, il s'imprègne de ses tournures d'esprit, de ses caractères, et en laisse un tableau qui émeut; philosophique, puisqu'il prend les passions dans leur gangue, dans le tissu humain où elles gîtent, et du *particulier* cherche à les hausser au *général*.

Moi. — Puisque nous en sommes aux *passionnés*, ne crois-tu pas qu'ils apportent des modifications importantes aux phénomènes d'ima-

gination? Nous voyons nous-mêmes combien notre intelligence est bouleversée par les épisodes de notre existence.

C'est ainsi que l'*amour* est une source d'images très puissante et très mystérieuse. Il transforme le spectacle de la nature comme un poison et il ouvre dans l'âme des régions nouvelles. C'est alors que l'on s'aperçoit à quel point l'on s'ignorait soi-même.

Il est des êtres chez qui l'imagination est pour ainsi dire nulle, ou réduite à son expression la plus simple. Ils se contentent des phénomènes naturels tels que la vie les leur présente, ou, plus exactement, selon cette routine que trace d'eux l'habitude des sens. Jamais ils ne sortent des bornes fixées. Ils considèrent comme des insensés ou des malades quiconque s'élève un peu au-dessus du niveau ordinaire, cherche à interpréter ce qui l'émeut, à agrandir ce qui l'environne.

Eh bien! ces êtres-là, lorsque l'amour les touche, changent complètement, et leur entourage ne les reconnaît plus. Pour la première fois, à la faveur du sentiment nouveau, s'agitent en eux des forces bizarres qui les inquiètent et les déroutent. Ils entendent chanter les oiseaux. Ils s'aperçoivent qu'il y a des étoiles. C'est l'éducation de Caliban. Rien d'émouvant comme cette métamorphose.

Elle nous amène à concevoir une éducation secrète de la nature.

Mon père. — Il n'est pas que l'*amour* pour éveiller les puissances endormies chez l'homme. Tout mouvement violent de la conscience a le même résultat.

Certes, d'un individu très ordinaire, la *jalousie* peut faire un poète. Ce vice, on le sait depuis Spinoza, favorise spécialement l'imagination. Il suscite, dans les régions les plus brûlantes de l'âme, des tableaux d'une richesse exubérante, le pire supplice, qui se renouvellent, se tranforment, ou, gagnant en profondeur, deviennent une obsession véritable.

Mais, en dehors de la jalousie, considérons par exemple l'*avarice*. Cette passion aiguise à merveille l'esprit de celui qui la porte. Elle le rend sensible à une multitude de petits détails qu'il ne remarquerait pas sans elle. Elle lui fait, quand son sujet l'agite, proférer des mots sublimes, mots de circonstance que nous ne nous étonnons point de trouver dans la bouche du père Grandet et qu'à coup sûr Balzac avait recueillis chez des avares.

Et l'*égoïste*, dont Georges Meredith a tracé un protrait si admirable, quelle ruse ne déploie-t-il pas, et par quels persévérants circuits ne ramène-t-il point le monde entier à sa propre personne!

Le *scrupuleux*, moins étudié, moins favorisé par la littérature, alors qu'il est cependant un caractère de haute fréquence, le scrupuleux peut être considéré comme une victime de l'imagination. C'est elle qui lui grandit les moindres actes, ceux auxquels le commun des hommes n'attache avec raison qu'une importance secondaire, car autrement ils embarrassent la vie et la détruisent à la manière des plantes parasites. Le *scrupule* est une maladie de l'âme extrêmement répandue. Les théologiens le connaissent et en ont fait de bonnes descriptions. Mais ils ne s'occupent que d'une de ses formes, la *religieuse*, alors qu'il revêt les costumes les plus variés et tourmente les âmes les plús dissemblables. Ce qui le caractérise, c'est une anomalie qui s'exalte et dévie.

Et par lui nous arrivons aux *remords* où l'imagination a le rôle prépondérant. Celui qui peut, dans un effort de l'esprit, reconstruire une scène de la vie, entendre les sons, voir les couleurs, les gestes, percevoir les odeurs, celui-là fera bien de s'abstenir de toute action mauvaise.

Moi. — Ne crois-tu pas que ce serait une étude intéressante que celle du remords dans un être fruste, jusqu'alors rebelle aux sentiments, même aux sensations autres que la faim, la soif et la fatigue? On le verrait peu à peu s'éclairer au

reflet de la torche des Euménides. Sa torture serait pour lui révélatrice.

Mon père. — Ce miracle est fréquent. Qu'ils soient frustes ou raffinés, la plupart des hommes sont, par la douleur, accouchés des forces qu'ils renferment. Et ce serait un moment capital de notre étude que le rapport de la souffrance avec l'imagination. Celui qui gémit comprend le gémissement des autres. Celui qui porte une plaie s'apitoiera sur la plaie d'autrui. C'est elle, la *pitié*, la grande intermédiaire. Elle ne pénètre pas seulement les cœurs, elle pénètre aussi les cerveaux; elle aiguise les nerfs. Pour celui qu'elle a envahi, la nature entr'ouvre ses portes et il croit que subitement le monde lui est révélé, tant il entend de plaintes autour de lui, tant il s'intéresse d'une façon nouvelle et profonde aux arbres, aux animaux, à ses semblables. Les artistes qui sont marqués par la pitié ont là une empreinte toute spéciale qui les distingue profondément des autres.

Chez Dickens et Dostoiewsky, c'est la pitié qui fait l'inspiration. C'est par elle qu'ils se glissent, avec une justesse qui nous épouvante, dans des âmes d'enfants, de débauchés, de martyrisés, de criminels. Si Dante apparaissait à ses contemporains comme revenant des régions infernales, de quelles contrées maudites ne reviennent

pas cet Anglais et ce Russe, avec cette pâleur sur la figure et ce tremblement de leurs mains!

C'est la Pitié qui les a conduits jusqu'à la fosse sombre où grouille la souffrance humaine. Elle a levé la trappe. Ils se sont penchés sans dégoût, et ils ont rapporté à leurs concitoyens des cris nouveaux, de nouveaux sujets d'indignation.

Car à la pitié qui ouvre l'imagination succède la colère qui la fixe et lui donne l'ardeur nécessaire. Les deux sentiments sont connexes.

Moi. — Il y a, dans ces dernières paroles, le germe d'une théorie, qui, je crois, est vraie, quant à l'origine de la satire.

Les satiriques sont des *lyriques retournés;* doués de nerfs prodigieusement sensibles et d'une imagination merveilleuse, ils ont été placés par la vie dans des conditions telles que leur orgueil fut brisé, que leur pitié fut désolée, que leur colère fut perpétuellement suscitée par le spectacle de l'oppression et de la douleur en tant que les hommes l'apportent aux hommes. Un sens nouveau leur est né, qui rend l'existence pénible et ne laisse plus de repos : celui de l'injustice. Chez Aristophane, Swift, Fielding, Rabelais, Cervantes, Voltaire, chez tous les grands indignés on retrouve la puissance lyrique, mais déviée, mais transformée par le sentiment de l'iniquité universelle

Alors que la plupart des hommes, endormis dans leur paresse, leur lâcheté, ou simplement leur habitude, supportent, sans se plaindre, le spectacle de l'oppression, ces libérateurs de l'esprit humain, ennemis de tout pouvoir, de toute contrainte, j'allais dire *de toute loi*, s'obstinent à ne pas voir dans l'homme autre chose qu'un animal qui souffre et qui, lorsqu'il souffre, n'est plus responsable des mouvements de défense.

Par eux, cependant, la littérature sort du mandarinat et de la tour d'ivoire. Elle prend une importance sociale, et nous voyons ainsi que le rôle de l'imagination peut être non seulement libérateur, mais vengeur.

MON PÈRE. — La douloureuse doctrine des fatalistes affirme que l'*on ne peut rien à rien*. La somme des injustices, malgré tous les efforts, demeurerait la même sur la terre, et les cris de la satire seraient vains.

Le spectacle de l'Histoire nous remplit à coup sûr d'une mélancolie profonde. Pour des hommes tels que Michelet ou Carlyle, elle fut le stimulant de leurs imaginations. Courbés sur elle, comme sur un puits profond, ils entendaient l'immense et lointain tumulte des batailles, ils apercevaient des formes en déroute, des luttes, des métamorphoses; la vanité des lois les frappait, qui ne peuvent maintenir les hommes dans les limites

du bien et du juste, qui sont souvent les filles de la tyrannie, qu'un jour apporte, que le lendemain détruit, et qui toujours se présentent avec un aspect dur, immuable et sauvage.

Chez ces grands *poètes du fait*, la pitié et la colère durent être portées au paroxysme par le spectacle de tant d'horreurs auxquelles ils ne pouvaient apporter aucun remède. L'Histoire, c'est le fond de la mer, avec ses courses de voraces, ses embuscades, sa perpétuelle lutte pour la vie, son implacabilité.

Mais il est un autre aspect douloureux de l'histoire, bien propre à frapper des imaginations violentes. C'est son *automatisme*. Un jour, dans un jardin, en écoutant le chant d'un oiseau, j'eus tout à coup la vision d'une nature réglée dans ses manifestations, d'une nature sans imprévu, sans joie, sans mystère, telle qu'une série de décors d'opéra, qui se succéderaient selon les heures et les saisons, où défileraient, dans leurs costumes habituels et avec des poses convenues, un certain nombre de personnages immuables. L'affreux cauchemar! La liberté sortant du monde, et y laissant l'automate..., jamais le fatalisme ne m'était apparu si vivant, si terrible.

Or, le spectacle de l'histoire est autrement puissant que le chant d'un oiseau, pour nous faire croire à certaines périodes, à certaines lois, à un

rythme nécessaire, à une succession prévue de meurtres, de guerres et d'empires. Le murmure qui sort de l'histoire a aussi ses phases déterminées, ses moments de *piano* et de *forte*. A distance, les sociétés apparaissent ainsi que des fourmilières, dont je ne sais plus quel savant anglais modifiait la destinée en versant sur certaines espèces une cuillerée d'une autre espèce, tant qu'il s'offrait en raccourci la constitution des races et des royaumes.

La beauté de l'Imagination étant surtout dans la croyance à la Liberté qu'elle nous donne, je devine pour l'historien une vraie torture s'il en arrive à ce point de vue de la fatalité, du déterminisme moderne.

Moi. — Je m'attache à cette phrase que tu viens de prononcer et qui m'enchante : *La beauté de l'imagination étant surtout dans la croyance à la liberté qu'elle nous donne.*

Que tu l'admettes ou non, ceci est de la métaphysique pure, et il est curieux qu'on ne puisse aborder aucune question grande ou petite, sans que *la science des sciences* ne fasse son apparition à un moment donné et ne contraigne l'esprit à creuser plus avant, jusque dans propre substance.

Cette torture du déterminisme, très apparente dans l'histoire et les historiens, est, en réalité, le fléau de l'imagination. Elle semble lui imposer

des bornes. Elle lui fait croire qu'elle-même est prisonnière de formules, embarrassée de lois, et qu'il lui est impossible de se soustraire au régime despotique que subiraient les choses, les êtres et les pensées.

Fléau de l'imagination et plus grand qu'on ne le suppose, car il la limite perpétuellement; non seulement il la désole, mais encore il la restreint. La mélancolie des vieux sages n'avait sans doute pas d'autres causes, et le sentiment de la fatalité, qui leur est venu des sciences exactes, apparaîtra bientôt, aux races d'Occident, aussi redoutable que l'opium.

Comme l'*opium*, le *déterminisme* a eu sa phase d'exaltation, bientôt suivie d'une phase dépressive qui mène à la mélancolie, aux idées noires et au suicide. Et le pessimisme contemporain était fils du positivisme. Aux beaux temps de cette sombre doctrine, l'audace des savants fut extrême. Ils prétendirent tout contrôler, tout régenter, tout, jusqu'aux aux opérations les plus secrètes, les plus mystérieuses du cerveau humain. Cela coïncidait justement avec certaines recherches sur ce cerveau, certaines incursions physiologiques hâtives et hasardeuses, ce qu'on appela plus tard les *localisations*. De cette physiologie dont les médecins se croyaient maîtres, avec quel orgueil, quelle jactance, sortit toute une philosophie

nouvelle, *psychophysiologie !* Et chaque semaine paraissait un volume à tranche rouge où l'on analysait une faculté de l'âme *d'après les plus récentes méthodes*, méthodes qui rappelaient d'ailleurs les efforts de Bouvard et de l'illustre Pécuchet dans leurs meilleures périodes de zèle.

Etranges débats où l'on disséquait les idées, où l'on pesait les sentiments avec un acharnement comique ! Par quelle aberration d'esprit des hommes pas plus bêtes que d'autres, capables de faire des professeurs et des agrégés tout aussi bien que leurs voisins, tombèrent-ils dans ces enfantillages! On vit le moment où l'on aller dresser la carte *ne varietur* des passions humaines, avec les domaines nettement circonscrits et la table des exceptions. Alors florissait le schéma, le schéma que l'on a surnommé le *dernier vestige concret d'une opinion devenue abstraite* et qui fut vite une source d'erreurs. On faisait au tableau le *schéma de l'orgueil ou de l'avarice* à côté du *schéma des réflexes*. On calculait les variations de sueur et d'urine chez un amoureux, chez un haineux, chez un indifférent, pendant leurs crises, en dehors des crises, dans les accalmies, etc. Tout agrégé de faculté se crut bientôt un admirable philosophe, car la philosophie devenait vraiment un étroit chapitre de la médecine. Quant à la métaphysique, elle était raillée, honnie, bafouée,

reléguée parmi les *vieilles lunes*. On la considérait comme l'apanage des gâteux ou des fous. Car il est à noter que ce fut aussi la belle période des aliénistes.

Pleins de zèle, de vigueur et d'autorité, ces aliénistes ne voyaient plus d'obstacle. Désireux de meubler leurs maisons nouveau système, ils réclamèrent pour clients non seulement les hommes de talent, mais encore les hommes de génie, les artistes de préférence, quiconque s'était distingué par la plume ou par le pinceau. La moindre velléité d'art devint suspecte. Cette causerie sur l'*Imagination* n'eût laissé sur notre compte aucun doute. Et les aliénistes de leur côté faisaient concurrence aux psychophysiologistes, car eux aussi s'occupaient sérieusement de peser, localiser, analyser les facultés humaines, et rien n'était joli comme les petite cases rouges, bleues, vertes, qu'ils leur attribuaient dans le cerveau.

Brusquement les choses ont changé. Une nouvelle génération de métaphysiciens, ardente et vigoureuse, est sortie de terre au moment où l'on croyait la métaphysique enterrée. Ç'a été dans le camp des Diafoirus et des Purgons philosophes une véritable déroute. On perça à jour leur sottise. On se méfia des aliénistes. Des ouvrages sérieux parurent où, tant de prétendues découvertes étaient réduites à leurs justes propor-

tions, les choses en revinrent à l'état antérieur. On s'aperçut que plusieurs des localisations étaient fausses, que quelques-unes mêmes étaient absurdes.

Aujourd'hui les traités de psychophysiologie moisissent dans une ombre tutélaire. Les aliénistes, avec regret, ont dû renoncer à leurs prétentions sur l'art et les artistes. Nous les renvoyâmes à leurs douches et à leurs cabanons, même avec une certaine brusquerie. Enfin, comble de douleur, une métaphysique de la liberté est instaurée à nouveau par des esprits aigus et perspicaces, bien au courant des idées modernes.

Et, comme tout se tient dans le monde moral, il est à remarquer que les théories déterministes, comme tout ce qui s'abandonne à la fatalité, fleurissent aux époques de dépression, dans la défaite et dans la détresse, au lieu que les théories libertaires sont l'apanage des générations vigoureuses et bien constituées. Là encore, il en est du fatalisme comme de l'opium qui enlève totalement l'énergie. N'est-il pas curieux que l'Allemagne moderne soit sortie de l'Hegelianisme, des doctrines de Fichte et de Schelling? L'homme qui se croit maître de ses actes est mille fois plus fort que celui qui croit ses actes commandés. A quoi bon même essayer de se mouvoir, si le mouvement a

les causes préétablies, si la volonté n'est plus rien?

Mon père. — Ce point de vue moral est important et il est certain que les idées ont en elles une vertu active, même si elles paraissent abstraites et détachées de toute conséquence humaine. Le monde moral, qui est à l'intérieur du monde social, comme l'eau dans un aquarium, en perpétuelle mobilité, ce monde est impressionnable à tout ce qui vient du dehors. Une doctrine le bouleverse que nous croyions sans danger. Une mauvaise loi agit de même. Les hommes sont tellement solidaires que tout se tient dans ce qui sort d'eux.

Je n'ai, pour ma part, jamais été partisan d'un étroit fatalisme; du moment que ma conscience me semblait libre, j'ai admis qu'elle était libre, et quant aux incursions de la science dans le domaine de l'art et de la philosophie, je les trouve aussi déplacées que ridicules.

Je suis même étonné de voir à quel point la science me laisse froid. Je l'admire dans ses manifestations vitales, quand elle soulage ou qu'elle guérit, mais toute sa partie théorique me semble caduque, changeante et d'autant plus prétentieuse qu'elle est plus sujette à erreur.

Quant aux sentiments et à leurs variations, je crois avoir apporté à cette étude une bonne foi et

un zèle absolus. Après quarante années d'observation constante, et je dirais presque maladive, tellement mon prochain m'a toujours tourmenté, j'en suis arrivé à cette constatation que je sais bien peu de choses, que je tiens un fort petit nombre de notions claires. Ceux qui prétendent explorer ce délicat domaine avec des instruments de mesure, des schémas ou des théories sont de malheureux égarés. Ils méritent plus que toute autre personne le reproche d'aliénation. Il faut être fou pour supposer qu'on puisse faire tenir dans un petit livre le dernier mot sur n'importe quelle question touchant à l'intelligence ou au vouloir.

Pour ce qui est des savants ils m'ont, d'après ma marotte, plus ou moins intéressé selon que leur science était plus ou moins humaine, tournée vers nos grandeurs et nos faiblesses.

J'ai connu des médecins admirables qui n'étaient pas des théoriciens de génie et qui, cependant, étaient des guérisseurs. Ils allaient droit au mal et le combattaient. N'est-ce pas dans le diagnostic que la faculté des images doit avoir une part prépondérante? Un bon clinicien doit se représenter la carte complète du corps humain avec ses « terræ incognitæ », ses lions et ses tigres indiquant notre ignorance, semblables à ceux des anciennes cartes de géographie. Il doit aussi se représenter la

maladie, ses causes, sa marche et ses progrès, et par l'hérédité, cette hérédité dont on a fait un abus si déplorable, son imagination se prolonge, au delà de l'individu, jusqu'à l'espèce et à la race.

Moi. — Quant à la *découverte* et à son mécanisme, c'est Claude Bernard qui a montré, je crois, qu'elle procède surtout par l'*analogie*.

Les phénomènes de l'univers forment une vaste tapisserie où tout se tient et s'enchaîne maille à maille. Les regards ordinaires se contentent des figures tracées et ne recherchent pas leurs relations entre elles.

Les *observateurs* s'inquiètent déjà du contour de ces figures, de leurs ressemblances et de leurs différences. Il leur apparaît clairement que la tapisserie a un sens et qu'en dehors de sa signification immédiate elle en possède une autre plus lointaine. Ils remarquent aussi les entre-croisements, les défauts, les arrêts du fil, ses superpositions, les pauses et les reprises du travail.

Mais ceux qui *imaginent* s'intéressent aux relations, aux analogies entre des parties très éloignées de la tapisserie. Analogies de forme, de couleur, de direction qui leur paraissent correspondre à des dépendances mystérieuses et profondes. Le groupe de plusieurs de ces dépendances constitue la découverte.

Celle-ci nous semble donc, en somme, un

rapport entre des phénomèmes distants. Elle relie des régions écartées, et parmi les figures primordiales en surgissent d'autres fournies par l'union des points correspondants.

Il résulte de ceci que l'imagination des savants n'invente rien. Mais elle associe et elle clarifie. Cela est surtout visible dans les sciences mathématiques dont les adeptes tirent une telle vanité et une telle satisfaction qu'ils méprisent tout le reste des connaissances humaines. En effet, leur esprit, se mouvant dans une série de combinaisons qu'il a créées lui-même, a la joie perpétuelle que les parties de son raisonnement s'adaptent exactement aux conséquences de ce raisonnement. Leur imagination, qui ne fait que se constater, leur donne l'illusion de s'élargir, et ils n'ont pas ces écarts, ces discordances, ces approximations de la réalité dont la science a pris son parti aux époques récentes.

Mon père. — Il faut accorder leur grandeur aux imaginations scientifiques. Des hommes tels que Darwin et Claude Bernard remplissent d'admiration un ignorant comme moi, parce que je sens dans leur œuvre une fièvre de vérité qui m'enchante, un scrupule merveilleux. Ils n'ont pas de honte à avouer leur erreur. Ils n'hésitent pas à bouleverser *leur système*, si ce système ne correspond pas aux faits.

La vie du grand Darwin, notamment, est un exemple perpétuel de sincérité et de bonhomie, et je connais peu d'ouvrages aussi précieux, à notre point de vue, que le récit de la traversée du *Beagle*, du voyage qu'il fit jeune, alors que se formaient dans son puissant cerveau la plupart de ses idées.

Nous assistons à leur genèse. Son imagination est éveillée par une observation continue, assidue et méticuleuse. Il n'a pas sur les yeux les taies de la routine ni de la convention. Il s'est dépouillé de ce brouillard au milieu duquel l'habitude nous fait voir les objets. Il a gardé intacte la *faculté de l'étonnement*, don merveilleux de l'enfance, qui nous éduque en peu de temps et nous fait plus acquérir en quelques années que dans tout le reste de notre existence.

En outre, sa bonne foi est absolue. Il s'est débarrassé de la tendance commune, qui est de persister dans une erreur lorsque cette erreur nous est commode et habituelle : « On ne refait pas ses idées à soixante ans. » Triste phrase que j'ai entendu répéter bien souvent et qui chaque fois m'a rempli d'indignation ! On refait ses idées à tout âge. N'est-on pas trop heureux de se débarrasser d'une erreur? Et, eût-on porté cette erreur pendant de longues années, qu'on ne devrait que la haïr davantage.

Il se méfie des généralisations hasardeuses et il n'avance qu'à petits pas. Nul pourtant plus que lui ne fut capable de théories vastes, de ces immenses filets où l'on ramasse les faits par brassées et qui émerveillent les ignorants. Il aurait sans doute bien souffert s'il avait assisté aux étranges déformations de sa doctrine, à leurs applications saugrenues au monde social, moral et politique.

L'erreur guette tellement nos esprits! Lorsqu'elle n'a pu corrompre l'auteur, elle s'attache à ses imitateurs et à ses disciples. Elle est le champignon parasite de tout bel acte d'imagination. Plus une idée est souple, ductile et forte, plus on en tire de conséquences absurdes ou prématurées, de sorte que parfois une vérité succombe sous le poids des sottises qu'elle traîne à sa suite et dont elle n'est point responsable.

Nous avons vu les doctrines de Darwin servir de drapeau politique. L'anticléricalisme a usé d'elles. C'était fatal. On a fait dire au pauvre grand homme bien des choses auxquelles il n'aurait point songé lui, le scrupuleux à outrance, lui qui, à deux heures du matin, après une longue causerie sur le *sentiment du sublime*, réveillait ses amis pour les prévenir qu'il s'était trompé dans une anecdote!

Moi. — La science avant tout a soif de preuves. Une longue patience lui est nécessaire. Elle met

aux imaginations les plus vives une bride qui souvent doit être douloureuse.

Puis le savant, lorsqu'il découvre, a la tristesse de se dire qu'il ne fait que constater. L'artiste a l'illusion qu'il crée. En réalité, cette création est, elle aussi, pour la plus grande partie un mirage, puisque l'art est un heureux choix, un assemblage de beautés déjà existantes. Le littérateur n'invente pas un sentiment nouveau, un caractère inédit, pas plus que le dramaturge. Le rythme même, la cadence qu'il donne à son récit, son style vient de quelqu'un et, si personnel qu'il soit, admet une origine, une naissance. Le peintre ni le sculpteur ne représentent rien qui ne préexiste dans le monde. Il en va un peu différemment pour la musique. Mais, à voir les choses de près, elle est la haute manifestation d'une harmonie dont les modèles sont dans la nature. Et cependant l'écrivain, le peintre, le sculpteur, le musicien, lorsque leur œuvre les entraîne, croient de bonne foi ajouter à l'univers quelque chose qui n'y était pas avant eux.

Illusion sublime et qui rend invincible! Il est douloureux de se dire que l'on est dans une prison dont l'on ne peut que compter les barreaux. Il est douloureux de songer que l'esprit humain a des lois et des limites, que la fantaisie ne peut dépasser un certain point; que l'on ne s'arrachera

point à la gravitation cosmique, sociale et morale.

Si l'on se place sous cet angle, ne croirait-on pas que l'imagination est une perpétuelle conseillère de liberté? La doctrine des finalités a fait son temps. Nous n'admettons pas qu'une faculté ait été donnée à l'homme dans un but défini et restreint. Mais il est certain que l'univers moral, tout comme l'univers matériel, a une tendance à préserver, à maintenir son équilibre et son harmonie. Pour la conservation de celle-ci, il fait parfois d'étranges sacrifices.

Que nous deviendrait l'univers si nous ne pouvions le prolonger, le modifier par les images? Par elles, encore plus que par l'association d'idées, notre puissance sensible est perpétuellement en éveil et en acte.

Ne connaissons-nous pas une classe d'esprits chez lesquels l'imagination n'est que l'introductrice du divin? Après une période de ténèbres, voici qu'à nouveau l'on s'intéresse aux écrivains mystiques. Le souffle grandiose qui les anime reprend un sens à notre époque, et les tâtonnements autour des symboles témoignent d'une inquiétude de la pensée qui veut s'affranchir de ses liens.

Lorsque la conscience est captive, c'est par l'imagination qu'elle s'évade. Que fait le prisonnier? Il songe au temps qu'il était libre, aux

champs, au ciel, aux fleurs, à tout ce qui bouge et palpite en dehors des murs de sa prison. L'homme est un prisonnier perpétuel. La loi de son désir est telle qu'il se lasse de ce qu'il obtient, et que les plus satisfaits sont aussi les plus misérables, s'ils ne peuvent s'échapper par le rêve. Lorsque tu célèbres la réalité, tu parles d'une certaine réalité qui n'est ni plate, ni basse, ni vulgaire parce que ton imagination l'agrandit. Et le monde qui nous environne, si nous cherchons ses formes, ses figures et les signes qui les représentent, s'élargit en effet subitement. Que nos tendances soient abstraites, portées à se satisfaire de formules, qu'elles soient concrètes et amoureuses d'exemples, l'effort de respiration est le même et l'on marche toujours vers les hauteurs.

Mon père. — Je crois avoir connu la souffrance, je n'ai jamais connu l'ennui. C'est à l'imagination que j'en suis redevable et je plains sincèrement tous ceux qui sont privés d'elle ; je vais plus loin : uiconque n'imagine pas est incapable d'observer. Car l'observation dépasse toujours le réel, lui donne les sons et les couleurs des sens de celui qui observe.

Je revenais de voyage avec un ami. Nous racontions nos impressions. Lorsque ce fut mon tour, il ne m'interrompit pas, mais je vis à son étonnement qu'il m'accusait tout bas d'imposture.

Nous étions de bonne foi tous les deux. Seulement, il n'avait rien remarqué des choses qui m'avaient le plus frappé, et il croyait que j'inventais.

Une semblable erreur est commune. Nous sommes portés à croire qu'il ment celui qui en a vu plus que nous. Pour beaucoup d'hommes, les poètes, les visionnaires sont des enfants ou des demi-fous. Le nombre est incommensurable des yeux qui ne voient pas, des oreilles qui n'entendent point, des doigts qui n'ont jamais touché.

Depuis que nous nous occupons de l'imagination, nous n'avons point parlé de ses frontières morbides, de ses déviations, de ses hontes. Est-ce un tort? Je crois que les monstres instruisent peu. Ils sont des épouvantails bien plus que des sujets d'étude. Le dégoût de Gœthe à leur égard avait des raisons profondes.

Un des privilèges de cette admirable faculté, c'est comme il lui faut peu d'excitant. Un reflet, un geste, un mot suffit. Un homme d'imagination fait avec un regard ce que Cuvier faisait avec un os. Il reconstruit tout un individu.

Moi. — Il est même remarquable de voir combien trop de détails, une richesse d'aliments nuisent à la faculté des images.

Et n'est-ce pas une indication sur son méca-

nisme intérieur dont nous ne nous sommes pas encore occupés?

Comme la plupart des phénomènes du dedans et du dehors, l'imagination procède par *tourbillons*. Chez ceux qui possèdent cette faculté au paroxysme, le moindre mobile extérieur, tombant dans le cerveau par les sens, suscite aussitôt une mise en mouvement de toutes les impressions sensorielles qu'avait recueillies la mémoire. Une vitre prise par le froid où se forment les élégants dessins de l'hiver m'a toujours paru une réduction de ce qui se passe alors dans l'esprit. Agissent là, dans le mystère des cellules nerveuses, une quantité de lois inconnues, d'attractions, de répulsions et de combinaisons diverses, aussi compliquées sans doute que celles qui régissent le mouvement des astres,

Mais il est aisé de distinguer une *imagination rapide* et une *imagination lente*. La première est d'observation perpétuelle. La seconde est d'un mécanisme à part. Des pensées, des embryons de pensée, des sensations, des souvenirs qui demeuraient engourdis dans les cryptes de notre substance sont tout à coup suscités par des impressions nouvelles. Il se forme alors, dans l'esprit, de lentes et tenaces figures, si tenaces que chez certains elles deviennent *idées fixes*. N'est-ce pas dans ces phénomènes d'imagination lente qu'il

faudra chercher la clé de la folie sur laquelle nous ne possédons encore que des indications bien vagues?

Mais, en dehors de la folie, la vie artistique et plus particulièrement la vie de l'écrivain nous donnent des exemples journaliers d'imagination rapide et d'imagination lente. Les deux s'associent dans le travail de la composition.

MON PÈRE. — Quelle curieuse étude il y aurait à faire sur l'état de l'esprit pendant que l'imagination fonctionne!

Il m'est impossible de travailler dans le bruit. Mon cerveau est, à ce moment, dans un état de surexcitation telle que le moindre souffle, le moindre reflet désordonne ma pensée, l'entraîne autre part. Le mécanisme dont tu parles saisit tout ce qui tombe en lui par les sens.

D'autres, au contraire, peuvent s'abstraire complètement, au milieu du vacarme, des allées et venues, des enfants. Il semble qu'une cloison étanche se soit abaissée entre leur imagination et la vie extérieure.

C'est une méticuleuse opération que le choix d'un mot, lorsque nous voulons serrer une sensation d'aussi près que possible. Nous nous faisons d'elle une image exacte, et cela déjà est une fatigue. Puis nous lui comparons les divers vocables, adjectifs et substantifs, que nous apporte

la mémoire, nous les essayons à l'œil et à l'oreille, comme un joaillier essaye ses pierreries. Une adaptation étroite produit une joie particulière que connaissent tous les écrivains et que retrouvera le lecteur : ce labeur est le plus pénible.

Car l'imagination est une machine qui nécessite un soin spécial. Plus elle est vive et facilement excitable, plus il est dangereux de trop la tendre. Malheur à ceux qui veulent l'exaspérer par des poisons. La marche de ceux-ci est fatale : une fausse excitation qui nous fait croire sublime le moindre effort; ensuite une dépression qui nous rend incapables de réaliser cet effort. C'est une loi des images que la vie normale doit seule les apporter à l'esprit. Cela se fait à notre insu. Cela ne se réglemente point.

L'hygiène de l'imagination est simple. Elle réclame le repos d'elle-même lorsqu'elle vient d'être fatiguée, et son repos est la diversion. Les occupations morales de la vie la détendent et l'apaisent. Combien d'illustres écrivains ont payé de leur existence ou de leur raison un abus de cette faculté qui est notre outil, à laquelle il convient de n'en point trop demander!

J'ai parlé de la *diversion*. Elle est aussi le grand remède contre la persistance des images. Or, celle-ci nous enseigne que ce ne sont pas les tableaux les plus curieux de la nature, les épi-

sodes les plus marquants de la vie qui obsèdent davantage la mémoire. Souvent une parole, un geste, un acte insignifiant demeure en notre esprit à l'état de torture. Ceci n'est-il pas une preuve que notre sensibilité subit, à notre insu, d'amples alternatives qui font un sort à nos images. Ce qui nous trouve en état de réceptivité pénètre, entre en nous profondément. Ce qui nous trouve en état de fermeture ou de demi-fermeture se grave peu et s'efface vite.

TABLE DES CHAPITRES

Paris. - Imp. L. MARETHEUX, 1, rue Cassette. — 12789.